SCIENCES HUMAINES

N°387/AVRIL 2026

SCIENCES HUMAINES

Faisons connaissance

l'IA est-elle un bon psy ?



Et un bon prof, journaliste, médecin, avocat... ?



Terrain d'enquête

Infertilité, impuissance : les virilités blessées à l'hôpital

Une vie, une œuvre

Rachel Carson, *pionnière de l'écologie*

ROMAIN HURET

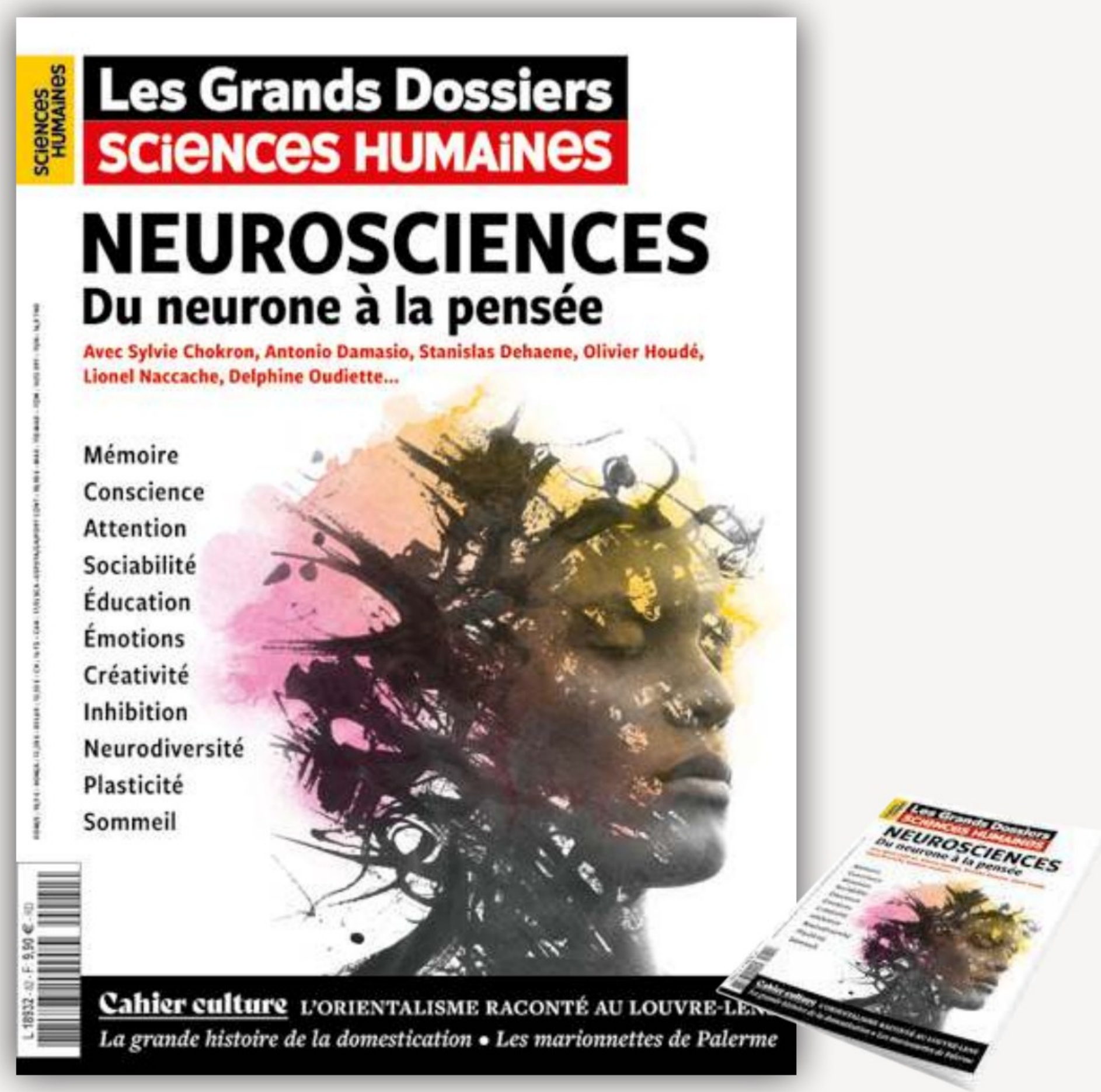
« Le célibat est devenu un révélateur de fractures sociales »

DOM/S : 7,90 € - BEL/LUX : 7,40€ - CH : 11,90 FS - CAN : 12,99 $CA - D : 8,30 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 7,9 € - MAR : 78 MAD - TOM : 1050 XPF - TUN : 9,90 TND

L 18925 - 387 - F: 6,90 € - RD

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Le cerveau peut-il vraiment tout expliquer ?



LES GRANDS DOSSIERS N°82
AVRIL - MAI - JUIN 2026
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode



© Samuel Berthet

ÉDITO

Par **Héloïse Lhérété**
Directrice de la rédaction

Comment nous écrivons

J'écris en marchant. Mes éditos démarrent toujours sur un quai ou dans une ruelle, quand je flâne en ville. La première phrase surgit ainsi, à pied : elle déboule dans mon paysage et ouvre un chemin où mon esprit s'engouffre. L'article s'enclenche mentalement dans la foulée de mes pas. Chemin faisant, je finis par rejoindre mon bureau. Je m'assois, prête. Je mets de la musique classique, généralement du piano, et me lance sur mon clavier.

À l'évidence, je ne fonctionne pas comme une IA. Par curiosité, j'ai questionné les journalistes de *Sciences Humaines*. Nous commençons tous par une phase d'exploration. Nous lisons beaucoup. Cécile Peltier dévore des podcasts : « *Quand un auteur m'interpelle, je vais me procurer ses ouvrages.* » Nicolas Journet sollicite prudemment l'IA, qui lui donne la confiance pour oser un sujet inédit. Samuel Lacroix s'en fait un interdit : « *C'est un refus philosophique, contre une technologie antihumaniste qui nous fait perdre nos capacités. Je suis content d'avoir un principe ; je n'en ai pas beaucoup dans la vie, mais j'en suis assez fier.* »

Nous passons aussi du temps à discuter, au journal ou ailleurs. Notre matière étant l'humain, on trouve généralement des interlocuteurs concernés. Ce n'est d'ailleurs pas nécessaire. « *Je parle énormément tout seul,* témoigne Fabien Trécourt. *J'argumente, contre-argumente et délibère à voix haute en faisant les cent pas dans mon salon.* »

Pour commencer la rédaction, les rituels diffèrent. Les littéraires cherchent une formule ; les bâtisseurs échafaudent un plan. Mais tous, nous ressentons le besoin d'un sas. Nos articles naissent dans cet interstice énigmatique, quand nous quittons livres et écrans pour vaquer ailleurs. Nicolas Journet part s'allonger pour réfléchir : « *C'est une façon de prendre mes distances avec ce que j'ai pu lire.* » Jean-Marie Pottier et Cécile Peltier marchent. Jean-François Dortier court. Martine Fournier pédale. Samuel Lacroix alterne les positions : « *Je commence par réfléchir assis, sur un fauteuil où je peux m'affaler. Puis je me lève et je marche. Je cherche la phrase d'accroche, celle à partir de laquelle je pourrai dérouler mon texte.* » Les articles d'Hugo Albandea démarrent souvent dans le train, quand le paysage défile sous ses yeux. Nous cherchons confusément quelque chose de l'ordre du déplacement. Nous pensons avec le corps.

Fabien Trécourt, le plus technophile d'entre nous, a entraîné une IA à écrire à notre place. Il a heureusement fini par jeter l'éponge, avec cette formule drôle et cruelle : « *Ce n'est pas que les articles sont mauvais ; c'est qu'ils ne sont pas bons !* » Les textes de ChatGPT peuvent être propres et cohérents… Mais ils ne vibrent pas. Ils sonnent creux. À l'inverse, les textes qui nous éveillent portent en eux quelque chose de cette « résonance » dont parle le sociologue Hartmut Rosa. Ils drainent dans leur écriture une expérience charnelle du monde : un rythme, une humeur, une pulsation. Ils ne se contentent pas de fournir des informations. L'auteur a été affecté par elles, les a reliées à sa vie, et ses articles gardent la trace de cette rencontre. C'est ce que nous tentons d'approcher, chaque fois que nous commençons un nouvel article. Et si en lisant *Sciences Humaines*, il arrive que « ça résonne », si vous levez soudain la tête, saisi par un mot ou une association d'idées, nous aurons atteint notre Graal. ●

« Comment nous écrivons » : découvrez les témoignages de nos journalistes sur scienceshumaines.fr

ILS ET ELLES ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO



© Coll. personnelle

Sybille Buloup

Journaliste scientifique, **elle explore les passerelles entre disciplines** pour transmettre la richesse des savoirs. De ses premiers pas en psychologie et neurosciences à son master de sociologie du genre, son parcours nourrit son écriture.
Page 44



© Mateusz Nasierowski

Callme George

Avons-nous fait appel à une IA pour illustrer la couverture de ce numéro ? Oui… mais au sens de **Illustrateur Artiste** ! Ce qu'est absolument ce graphiste qui excelle à rendre les situations quotidiennes plus drôles et colorées.
En couverture



© Mehrak

Hélène Frouard

Historienne, elle a été ingénieure au CNRS après une thèse sur **l'histoire du logement social**, *Du coron au HLM* (PUR, 2009). Désormais journaliste scientifique, elle collabore régulièrement à *Sciences Humaines* et vient de publier *Jacqueline Manicom : la révoltée* (Éditions de l'Atelier, 2025).
Page 52



© Coll. personnelle

Thomas Lepeltier

Après une formation scientifique (doctorat d'astrophysique), il a embrassé une carrière de **journaliste et essayiste**, et publié de nombreux ouvrages dont le récent *Faut-il sauver l'ours blanc ? Essai sur la transformation de la nature*, PUF, 2023.
Page 72



© Coll. personnelle

Maud M'Bondjo

Férue de mythologie, cette professeure de philosophie dans le secondaire parcourt **les cultures et les savoirs non occidentaux** avec finesse. Sa thèse de philosophie sur « Néo-confucianisme et cosmologie » n'est sans doute pas étrangère à cette appétence.
Page 82



© Coll. personnelle

Laurence Serfaty

Par les images ou d'une plume alerte, selon qu'elle exerce comme autrice et réalisatrice de documentaires ou journaliste, elle explore la fabrication des savoirs, **les pratiques et les récits qui façonnent nos sociétés**.
Page 30

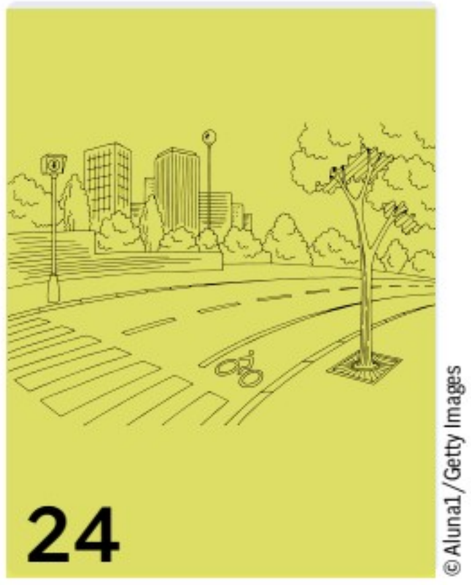
SCIENCES HUMAINES

Sciences Humaines
38 rue Rantheaume 89000 Auxerre
Ventes et abonnement
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot, Mélina Lanvin, Bénédicte Marrière
Directrice de la rédaction : Héloïse Lhérété
Rédactrice en chef adjointe : Cécile Peltier
Rédacteurs, chefs de rubriques : Nicolas Journet, Jean-Marie Pottier, Fabien Trécourt, Hugo Albandea, Samuel Lacroix
Premier secrétaire de rédaction : Frédéric Peylet
Secrétaire de rédaction : Renaud Beauval
Conseillères de la rédaction : Martine Fournier, Sophie Gherardi
Ont participé à ce numéro : François Borel, Adèle Cailleteau, Jean-Laurent Cassely, Ève Charrin, Servane Duquénois, Edwin Guérineau, Catherine Halpern, Thierry Jobard, Béatrice Kammerer, Thibault Le Hégarat, Frédérique Letourneux, Jérémie Luciani, Frédéric Manzini, Régis Meyran, Romain Pigeaud, Chloé Rébillard, Anne Waeles, Tigrane Yégavian.
Création graphique : Sophie Villette
Graphiste et direction artistique : Isabelle Mouton
Iconographie : Marie-Laure Fior
Directeur technique : Steve Chevillard
Assistant webmestre : Alexandre Lepême
Promotion publicité : Patricia Ballon et Audrey Pilaire
Comptabilité : Carole Charreau
Éditeur délégué : Lucas Laugel
Directeur de publication : Fabrice Gerschel

Imprimé en France,
Sciences Humaines est édité par Sciences Humaines Communication SAS a au capital de 214 790 €
RC Auxerre B379865975
Actionnaire majoritaire et présidente Philo Éditions SAS
Diffusion : MLP - Réassort joindre Opper : 01 40 94 22 23
Impression : BLG TOUL
2780 Route de Villey-Saint-Etienne
54200 TOUL
Intérieur : Origine du papier : Autriche
39 % de fibres recyclées
Impact sur l'eau : Ptot : 0,014 kg/t
Couverture :
Origine du papier : Ardennes Belgique
0 % de fibres recyclées
Impact sur l'eau : Ptot : 0,012 kg/t
Commission paritaire :
0527 D 81 596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution
Couverture : © George(s)/Agence La Suite
Conception : Isabelle Mouton



© Léa Crespi



© Aluna1/Getty Images



© Stéphane Dubromel



© Stefania Infante



© Stefania Infante



© Unknown, BY PERMISSION OF RACHEL CARSON COUNCIL, INC.



© Paris - Musée de l'Armée, Dist. GrandPalaisRmn/J.-Y. et N. Dubois



© Julien Lienard/Getty Images

Sommaire

RENCONTRE : ROMAIN HURET

P. 6 **« Le célibat est devenu un révélateur de fractures sociales »**

Brèves de SAVOIR

L'actualité de la recherche en sciences humaines

P. 18 **MA THÈSE EN 3 POINTS**
Alexandra Hondermarck : Aux sources du végétarisme

P. 20 **INFOGRAPHIE :** Ces 9 millions de français qui se privent

P. 22 **L'OBJET DU MOIS :** Le menu du restaurant

P. 26 **PORTRAIT DE CHERCHEUSE**
JULIETTE ROGUET – L'anthropologue et les séducteurs

GRAND ANGLE

P. 30 **TERRAIN D'ENQUÊTE**
À Lille, en andrologie, on soigne les maux des hommes

DOSSIER

L'IA est-elle un bon psy ?

P. 38 **Nos meilleures IAmies**
P. 42 **Humains - IA : ce qui nous lie**
P. 44 **L'IA est-elle un bon psy ?**
P. 47 **L'IA est-elle un médecin attentif ?**
P. 49 **L'IA est-elle un prof pédagogue ?**
P. 52 **L'IA est-elle un avocat convaincant ?**
P. 54 **L'IA est-elle un journaliste fiable ?**
P. 57 **L'IA est-elle un traducteur autonome ?**
P. 60 **L'IA est-elle un scientifique révolutionnaire ?**
P. 62 **L'IA est-elle un artiste sensible ?**
P. 64 **Quand les IA auront un corps**

RÉFÉRENCES

P. 72 **RACHEL CARSON**
Pionnière de l'écologie

P. 80 L'illustre inconnu : **Victor Klemperer**

P. 82 Mythologie : **Le Mana, une force spirituelle et sociale**

Les livres et la culture

P. 84-97

P. 98 **La question qui fâche**
Fallait-il abolir le devoir conjugal ?

Romain Huret

Historien, spécialiste des États-Unis du 20e siècle, il est président de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS) depuis 2022. Il est l'auteur de plusieurs essais dont le récent *Les oubliés de la Saint-Valentin. Des vies à l'ombre du mariage* (La Découverte, 2026).

« Le célibat est devenu un révélateur de fractures sociales »

Depuis plus de vingt ans, Romain Huret travaille sur les lignes de faille de la société américaine. De la pauvreté à la résistance fiscale, des grandes fortunes à l'anti-intellectualisme, ses livres cherchent, chacun à leur manière, à comprendre comment une société produit et justifie l'exclusion. Il se penche aujourd'hui sur le cas des célibataires. PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENCE SERFATY, PHOTOS LÉA CRESPI.

Romain Huret nous reçoit dans son bureau de l'EHESS, au cœur de Paris. La pièce est claire et sobre. Le ton, posé, attentif, sans emphase. Historien des États-Unis, il observe depuis longtemps les tensions qui traversent la démocratie américaine. Son dernier livre s'ouvre sur une scène inattendue : des célibataires, le plus souvent des femmes, envoyant des cartes de Saint-Valentin aux élus du Congrès pour contester la pression fiscale, qui pèse plus sur elles que sur les personnes mariées. L'image prête à sourire. Elle constitue pourtant le point de départ d'une enquête serrée sur les discriminations légales et la disqualification morale subies par des femmes et des hommes dont la contribution à la société est longtemps restée invisible. Le célibat devient un angle d'analyse puissant pour comprendre les fractures contemporaines des États-Unis, dans un contexte de polarisation politique et de brutalisation du débat public.

Qu'est-ce qui vous a conduit à travailler sur le célibat ?
C'est en travaillant sur la résistance à l'impôt fédéral, un mouvement ancien dont le trumpisme est en partie l'héritier, que je suis tombé, par hasard, sur un courant né dans les années 1960 : des célibataires protestent contre la pénalité fiscale qui, à revenu égal, les conduit à payer plus d'impôts que les couples mariés. J'avais photographié des milliers de cartes et de lettres de protestation. En les relisant, j'ai découvert un monde inattendu. Les célibataires étaient généralement décrits comme des figures isolées, tristes, incomplètes. Or leurs lettres racontent tout autre chose : des vies bien remplies, entourées de proches, engagées dans des associations, attentives à la cause animale, conscientes des discriminations. Au départ, je ne pensais pas tenir un livre. Mais d'archive en archive, une évidence s'est imposée : à travers le célibat, on pouvait interroger la famille, le travail, le capitalisme, les normes sociales et faire le lien avec notre présent.

Vous aviez beaucoup d'archives disponibles ?
Pas du tout ! À la lecture du livre, on peut avoir l'impression d'un foisonnement, mais au début, il a fallu bricoler et chercher par-



tout, parce qu'il n'existe nulle part de boîtes d'archives intitulées « Célibataires. » J'ai travaillé sur des archives du for intérieur : lettres, journaux intimes, cartes postales. Je voulais sortir du discours de ceux qui parlaient à leur place, souvent pour les moquer ou les pathologiser, et entendre leur propre voix. Les femmes, dont beaucoup sont diplômées, issues des universités féminines de la côte est, ont laissé des journaux, des correspondances, des photographies annotées. Pour les hommes, c'était beaucoup plus difficile. Issus de milieux populaires, très mobiles, ils travaillent dans les mines, l'agriculture ou les transports et laissent peu de traces écrites. L'impressionnante numérisation des fonds, dans les bibliothèques fédérales, dans les États, les comtés ou les villes, m'a permis de retrouver des photographies d'hommes dont il ne restait presque rien.

Ces archives sont déséquilibrées. Sur une cinquantaine de journaux intimes retrouvés, 95 % sont féminins. Les femmes écrivent sur leurs émotions, leurs colères, leurs joies, leur vie professionnelle et intime. Les rares journaux masculins sont techniques, politiques, centrés sur le travail. Ils sont tapés à la machine, comme si l'écriture manuscrite de l'intime était problématique. Une seule exception à cette règle : Fred Campbell, chercheur d'or et trappeur, qui arrive en Alaska en 1907. Son journal a été retrouvé au dos d'étiquettes de bouteilles de lait. Il y écrit son quotidien, des poèmes, son lien aux chiens et aux oiseaux. Un document fragile, presque effacé. Il montre à quel point les traces masculines sont précaires. Quinze ans d'enquête ont été nécessaires pour faire émerger ces voix. Il m'a fallu écouter les silences.

Écouter les silences, que voulez-vous dire ?

Lire ce qui ne peut pas être dit. Quand une lettre mentionne « un ami » ou « une amie » avec qui on vit, cela peut désigner une simple amitié. Mais cela peut aussi renvoyer à une relation amoureuse impossible à nommer. Aux États-Unis, jusqu'aux années 1990, l'homosexualité est criminalisée. Dire qui on est peut avoir des conséquences graves sur l'emploi, la famille, voire parfois mener à des thérapies de conversion. Le célibat est souvent un trompe-l'œil.

J'ai ainsi découvert tout un monde de vies communes. Pour les femmes, au début du 20e siècle, on parle de « mariage à la mode de Boston » : deux femmes instruites, souvent professeures, vivant ensemble. Certaines adoptent des enfants dans les années 1920, comme le montre une photographie reproduite dans le livre. Leur vie est connue du voisinage, même si les images restent dans la sphère intime. Chez les hommes, notamment dans les milieux miniers ou agricoles, les pratiques homosexuelles sont bien documentées par les historiens. Mais elles apparaissent rarement dans les archives personnelles. Il faut lire entre les lignes, accumuler les indices.

Quelle définition du célibataire avez-vous retenue ?

La catégorie est souvent floue. Beaucoup de travaux incluent toute personne non mariée : enfants, divorcés, veufs. Ça n'a pas de sens. Nous sommes tous célibataires à un moment de la vie. Et le veuvage ou le divorce relèvent d'un autre statut social, souvent plus respecté. Je me concentre donc sur les « jamais mariés ». Restait la question de l'âge. Les démographes parlent de célibat définitif autour de 45 ou 50 ans, selon une vision très marquée par la biologie féminine. Cela fige les trajectoires et entretient l'équation « célibat = solitude ». J'ai choisi 35 ans. C'est le moment où l'entourage commence à qualifier quelqu'un de « vieille fille » ou de « vieux garçon ». C'est aussi un seuil institutionnel : fiscalement et socialement, au-delà de cet âge, le célibat est perçu comme durable. Ce choix permet d'observer le célibat comme un statut social, et non comme une simple étape transitoire.

Quel regard est porté sur les célibataires ?

À la fin du 19e siècle et au début du 20e, les célibataires suscitent méfiance et hostilité. On les décrit comme des êtres instables, inachevés, situés dans un entre-deux inquiétant. Les femmes seraient hystériques, inaptes au mariage ; les hommes, égoïstes et suspects.

Surtout, on leur reproche de ne pas procréer. Dans un contexte de crispation raciale, certains dénoncent le « *suicide de la race blanche* ». Refuser le mariage et les enfants reviendrait à affaiblir la nation. Médecins, religieux, responsables politiques élaborent ainsi un discours qui associe célibat et dégénérescence.

Henry Goddard, eugéniste influent du début du 20e siècle, étudie le cas d'une jeune femme internée pour déficience mentale et reconstitue son arbre généalogique. Il oppose deux lignées : celle des individus mariés et « *sains* », et celle qu'il associe au célibat et à la déficience. Sa conclusion est brutale : le célibat produirait, génération après génération, des êtres dégénérés. Pour préserver la nation, il faudrait y mettre un terme.

On voit ainsi comment la science vient légitimer un préjugé social et transformer une norme matrimoniale en nécessité biologique.

Comment cette vision se traduit-elle dans l'organisation sociale ?

Elle prend la forme d'un véritable ordre matrimonial. Dans le monde ouvrier, on parle de « *shotgun marriage* », un mariage précipité, imposé par la pression sociale. À la moindre relation sexuelle, on se marie immédiatement. La cohabitation hors ma-

« Quinze ans d'enquête ont été nécessaires pour faire émerger ces voix. Il m'a fallu écouter les silences. »







« Les femmes célibataires consacrent massivement leur existence aux autres. »

riage est stigmatisée, parfois interdite. À la fin du 19e siècle, dans certaines régions, les femmes célibataires sont très nombreuses. On les encourage alors à migrer vers l'ouest pour « *équilibrer* » le marché matrimonial. Au début du 20e siècle, l'injonction se renforce : la République américaine doit se reconstruire sur la base du mariage. Ce cadre idéologique ne disparaît pas. Il ressurgit aujourd'hui, sous d'autres formes, dans certains discours politiques qui font du mariage et de la natalité une priorité nationale.

Cette centralité du mariage empêche-t-elle de voir l'apport des célibataires à la société ?

Elle occulte en effet la réalité de leurs vies. Si on quitte les discours juridiques, médicaux ou médiatiques, l'image change complètement. Les femmes célibataires consacrent massivement leur existence aux autres. Dans leur famille d'abord : elles prennent en charge des parents vieillissants, des frères et sœurs plus jeunes, des proches malades ou handicapés. Elles œuvrent *in loco parentis* (à la place des parents). Mais elles investissent aussi des métiers du *care* – enseignement, hôpital, travail social – qui structurent le lien social. Les hommes célibataires, eux, travaillent dans les secteurs les plus durs du capitalisme américain : mines, agriculture, transports, extraction. Des univers professionnels très mobiles et violents, peu compatibles avec une vie familiale stable. Sans ces millions d'hommes, installés dans des villes champignons parfois qualifiées de « *bachelor cities* », l'essor industriel américain aurait été impossible. Le paradoxe se situe là : on leur reproche de ne pas participer à l'ordre matrimonial, alors qu'ils et elles contribuent puissamment à la société, économiquement pour les hommes, socialement et civiquement pour les femmes.

L'invisibilisation a-t-elle aussi des conséquences matérielles ?

Oui, et elles apparaissent de manière particulièrement nette au moment de la mort des parents. Souvent, le ou la célibataire a assuré l'essentiel du travail domestique et du soin. Il ou elle peut espérer une forme de reconnaissance, symbolique ou matérielle. Or, aux États-Unis, la liberté testamentaire est totale : il n'existe pas de part réservée. L'héritage peut donc échapper à celui ou celle qui s'est occupée des autres pendant des années. Les tensions familiales sont fréquentes.

Mais cette précarité ne tient pas seulement aux relations privées. Elle est inscrite dans le droit. Au 20e siècle, presque toutes les lois américaines distinguent mariés et célibataires. La fiscalité d'abord : jusqu'aux années 1930, plusieurs États imposent des taxes spécifiques aux célibataires. Plus tard, à revenu égal, les taux d'imposition diffèrent selon le statut matrimonial. Le logement ensuite : dans les années 1920, le zonage municipal réserve certains quartiers aux couples mariés. L'accès à la propriété pour les célibataires est restreint pendant des décennies. La contraception enfin : en 1965, la Cour suprême autorise l'usage de la pilule… mais uniquement pour les femmes mariées. Les célibataires en sont exclues. Même la Sécurité sociale opère cette distinction. Les pensions de réversion bénéficient aux conjoints mariés, pas aux célibataires. Un célibataire peut cotiser toute sa vie ; à sa mort, ses droits ne sont transmis à personne.

Y a-t-il une autre contribution des célibataires qu'on sous-estime ?

Les célibataires, hommes et femmes, sont très présents dans les mouvements de défense animale dès la fin du 19e siècle : lutte contre la vivisection, promotion du végétarisme, dons importants aux associations. À leur mort, beaucoup lèguent leur patrimoine, modeste ou conséquent, à ces causes. Ce rapport à la nature a pourtant été pathologisé. La défense des animaux devient, dans certains discours médicaux ou moraux, la preuve d'une hystérie féminine, voire d'une déviance. Ce qui relève d'un engagement est interprété comme un symptôme. Aujourd'hui, alors que la question animale et écologique occupe une place centrale, on mesure combien ces trajectoires étaient

pionnières. Là encore, les célibataires apparaissent en avance sur leur temps.

Rachel Carson en a elle-même fait les frais.
Son cas est emblématique. Scientifique majeure du 20e siècle, pionnière de la cause environnementale, elle est attaquée non seulement pour ses travaux sur les pesticides, mais pour son célibat. On la décrit comme une «vieille fille» aigrie. Certains élus établissent un parallèle ignoble entre son combat contre les produits toxiques et sa supposée infertilité: si elle critique les pesticides, ce serait parce qu'elle n'a pas d'enfant.
On parle toujours de «Miss Carson». Son statut matrimonial devient une arme de discrédit. Or, sa vie contredit ce portrait: elle adopte un enfant, s'occupe de sa mère, fait famille autrement. Le décalage entre la réalité de ses engagements et la violence des attaques est frappant (*lire p. 72*). Quand J.D. Vance, le vice-président des États-Unis, moque aujourd'hui les «*vieilles filles à chats sans enfants*», il ne fait que réactiver cette vieille rhétorique: animaliser, ridiculiser, délégitimer. Le célibataire reste, dans certains discours, un être suspect, relégué à la marge, dont la parole ne compte pas.

Quand cette mise à l'écart commence-t-elle à être contestée?
Dans les années 1960, d'abord sur le terrain fiscal. Les célibataires ne demandent pas de privilèges, ils demandent l'égalité des droits. Avec le développement de la cohabitation à partir des années 1970, beaucoup revendiquent la possibilité de désigner un ayant droit, d'obtenir des droits sociaux comparables à ceux des couples mariés. La question s'avère cruciale en matière d'assurance, d'héritage, d'accès à l'hôpital.
Le sida constitue un moment décisif. L'épidémie révèle brutalement les inégalités: des hommes vivant ensemble depuis vingt ans se voient refuser l'accès à l'hôpital ou à la succession. Des mouvements homosexuels, mieux organisés, portent alors cette lutte et contribuent à structurer un plaidoyer plus large contre les discriminations liées au statut matrimonial.
Dans certains États (Californie ou New York) apparaissent des statuts de *partners* permettant d'accéder à certains droits. La légalisation du mariage homosexuel aux États-Unis marque ensuite un tournant majeur, même si elle laisse entière la question des personnes qui ne souhaitent pas se marier.

Le célibat progresse partout. Faut-il y voir un tournant politique?
Oui, et les réactions qu'il suscite en témoignent. Au Japon, lors de présentations du livre, j'ai été frappé par leur virulence. Le célibat y est perçu comme une menace nationale: baisse de la natalité, fragilisation du modèle familial, inquiétudes sur la virilité masculine ou l'émancipation féminine. En Chine, des marchés matrimoniaux voient des parents chercher un conjoint pour leurs enfants adultes. Là aussi, l'angoisse est forte.
Aux États-Unis, le taux de célibat dépasse désormais 20 % dans certaines classes d'âge, un niveau inédit. Chez les hommes les plus précaires, peu diplômés, travaillant dans les secteurs industriels ou extractifs, le célibat s'accompagne souvent d'un sentiment de déclassement. Cette population trouve dans le trumpisme une promesse de restauration économique et culturelle. Chez les femmes, la situation est plus contrastée. Les diplômées choisissent plus souvent de ne pas se marier. Mais on observe aussi une forte proportion de femmes afro-américaines célibataires, qui votent majoritairement démocrate et se reconnaissent peu dans les discours valorisant l'ordre matrimonial. Le célibat n'est donc pas un simple état civil. Il est devenu un révélateur de fractures sociales, économiques et politiques profondes.

Ce qui se joue aujourd'hui aux États-Unis donne le sentiment d'une rupture profonde. Comment la comprendre?
Il faut chercher une rationalité, même quand elle nous dérange. L'anti-intellectualisme fait partie de l'histoire américaine. Une partie de l'électorat se méfie des universités, des médias et des savoirs établis, une tradition dans laquelle Trump s'inscrit. Mais deux éléments marquent aujourd'hui une rupture préoccupante.

Notre choix de lectures

Romain Huret a consacré à la société états-unienne et à son économie plusieurs ouvrages de référence. ***Les millions de monsieur Mellon : le capitalisme en procès aux États-Unis (1933-1941)*** (La Découverte, 2023) narre le procès en 1935 d'Andrew Mellon, banquier milliardaire et ancien secrétaire au Trésor, qui révèle les failles du capitalisme américain. Accusé d'avoir utilisé à son profit des lois fiscales qu'il avait contribué à façonner, il incarne la confusion entre pouvoir économique et pouvoir politique. Au cœur du New Deal, l'affaire pose une question toujours vive : qui écrit les règles du jeu? Et ceux qui en sont les perdants ont été étudiés dans ces deux essais: ***L'Amérique pauvre*** (éd. Thierry Magnier, 2010) ou un siècle de controverses sur la pauvreté, entre diagnostics savants et affrontements politiques, et ***La fin de la pauvreté? Les experts sociaux en guerre contre la pauvreté aux États-Unis (1945-1974)*** (Éd. de l'EHESS, 2008), sur l'incroyable projet défendu dans les années 1960 par une poignée d'hommes et de femmes: faire disparaître la pauvreté aux États-Unis.





D'abord, la militarisation profonde de la société. Depuis Pearl Harbor, les États-Unis ont presque toujours été en guerre. Cela laisse des traces : des millions d'anciens combattants, un complexe militaro-industriel puissant, un langage politique binaire. La frontière entre guerre et paix s'est brouillée, la violence s'est banalisée.

Ensuite, le numérique. Le modèle politique américain reposait sur des autorités reconnues. La démocratie numérique en reconfigure les légitimités. Des figures sans validation scientifique peuvent toucher des millions de personnes. Les grandes plateformes amplifient ce phénomène, souvent sans régulation. Les contrevérités sur les vaccins ou le climat circulent massivement. Le pays qui a produit ces savoirs est aussi celui où ils sont le plus violemment contestés. La combinaison d'une société brutalisée et d'un espace public dérégulé ouvre une période incertaine. La France n'est pas épargnée, même si l'Europe tente d'encadrer les plateformes. Sans contre-pouvoir, toute concentration de pouvoir devient dangereuse. ●

4 choses à savoir sur Romain Huret

1. Son rituel d'écriture
Tous les jours, peu importe l'heure, ne jamais se coucher sans avoir écrit une ligne.

2. Son livre de chevet
Lumière d'août, de William Faulkner. C'est le livre qui lui a donné envie de devenir historien des États-Unis. Faulkner raconte le Sud, ses violences, sa mémoire, ses fractures sociales, à travers des monologues, souvent féminins, d'une modernité étonnante. Il donne la parole à ceux qui ne l'ont pas, aux figures marginales, silencieuses. Cette attention aux invisibles, l'a profondément marqué. C'est un roman qui, aujourd'hui encore, éclaire les grandes questions contemporaines : les inégalités, les violences, le poids du passé.

3. La personnalité qui l'a influencé
Jean Heffer, son directeur de thèse, qui l'a beaucoup soutenu, notamment au moment où il commençait à travailler sur le célibat. Il parlait souvent de « *rendements décroissants* » en recherche : l'idée qu'un sujet s'épuise et qu'il faut avoir le courage de le reconnaître, plutôt que de répéter indéfiniment la même chose. Romain Huret en a tiré une règle professionnelle : quand un chantier est terminé, il passe à autre chose. C'est exigeant, mais « *c'est ainsi que la recherche avance* »…

4. Si il n'avait pas été historien, il aurait été…
Cinéaste, faire de la fiction ! Il participe parfois à l'écriture de documentaires, et éprouve beaucoup d'admiration pour celles et ceux qui font ce métier.

Et non, il n'est pas célibataire !

L'IMAGE DU MOIS

LES PASSAGERS DU TEMPS

Avec leur chic un peu suranné et ce sourire teinté de malice, on les croirait sortis d'une comédie italienne des années 1960. Quand il aperçoit le couple à une terrasse de café à Venise, en 2023, Nikos Aliagas est frappé par leur distinction et la tendresse qui émane d'eux. « *Venise est comme une bulle où les choses ralentissent. Même les habitants semblent parfois surgir d'une autre époque* », confie le photographe, dont les images sont actuellement présentées dans le cadre de l'exposition « Les grands âges ».

En bonne Vénitienne qui aime observer sans être vue, la dame s'est d'abord montrée légèrement surprise par cette intrusion. Puis quelques mots en italien ont suffi à briser la glace. Au point que rapidement, l'homme au chapeau mou, facétieux, a dégainé à son tour son appareil, déplaçant avec modestie l'attention du spectateur hors champ.

La rencontre a pris tout son sens, lorsque récemment, pour les besoins de l'exposition, Nikos Aliagas a découvert l'identité du mystérieux couple. Lui, qui a largement dépassé les 90 ans, n'est autre qu'Italo Zannier, l'un des plus éminents historiens de la photographie en Italie. Son épouse, Laura Mirè, est une créatrice de mode qui a sillonné le monde. Deux figures d'une vieillesse active, emblématique de l'allongement de la vie dans les sociétés occidentales.

Nikos Aliagas poursuit, en marge de sa carrière d'animateur, une œuvre de photographe. Des berges du Grand Canal à l'île de Sifnos, en passant par les plages du Sri Lanka, il capte dans un noir blanc contrasté la trace du temps qui passe. « *Dans une société fascinée par l'éclat de l'image jeune, j'ai souvent le sentiment que les visages des anciens gardent encore un peu de vérité* », poursuit-il. Si dans les pays méditerranéens, les aînés restent l'épicentre de la communauté ; dans d'autres, la vieillesse s'apparente à une forme d'isolement. Alors que nos sociétés vieillissent à toute allure, la manière de préserver la dignité et l'autonomie des aînés constitue un défi de taille. En gardant à l'esprit que demain, ce sera de nous qu'il s'agit. ● CÉCILE PELTIER



Pas vus, pas pris © Nikos Aliagas

À VOIR Exposition « Les grands âges », du 8 avril 2026 au 3 janvier 2027 au Musée de l'Homme, Paris.



Brèves de SAVOIR

L'ACTUALITÉ DE LA RECHERCHE
EN SCIENCES HUMAINES



ÉTHOLOGIE

VERONIKA ET SON BALAI-BROSSE

En Autriche, une vache domestique de 13 ans bouscule nos idées reçues. Dans le cadre d'une recherche expérimentale, des scientifiques ont observé Veronika utiliser un balai pour se gratter, une habileté qu'elle semble avoir développée seule. Saisissant avec dextérité le manche à l'aide de sa mâchoire et de sa langue, elle est capable d'adapter sa stratégie en fonction de ses besoins. Selon la zone visée et sa sensibilité, elle choisit la brosse ou le manche. Lors d'essais randomisés (aléatoires), elle privilégie les poils pour les zones difficiles d'accès, mais passe au manche pour les parties sensibles du bas du corps. Cette capacité révèle que l'usage d'outils n'est pas réservé aux primates. Le cas de Veronika rappelle aussi que l'intelligence technique ne se limite pas aux mains et aux pouces opposables. **SYBILLE BULOUP**

SOURCE Antonio J. Osuna-Mascaró et Alice M.I. Auersperg, « Flexible use of a multi-purpose tool by a cow », *Current Biology*, vol. 36, n° 2, 19 janvier 2026.

© Slavadubrovin/Getty Images

ÉVOLUTION

LE BAISER A PRÉCÉDÉ L'HUMANITÉ

Longtemps perçu comme un geste intime propre à certaines sociétés humaines, le baiser est en réalité une véritable énigme évolutive. Pourquoi un contact bouche à bouche, pouvant représenter des risques infectieux, aurait-il été conservé par la sélection naturelle ? Une étude publiée dans *Evolution and Human Behavior* apporte une réponse fondée sur une analyse comparative rigoureuse des primates.

Les auteurs définissent le baiser comme un contact oral-oral, dirigé, non agressif, entre individus d'une même espèce, sans transfert de nourriture. À partir d'une revue ciblée de la littérature scientifique et de données comportementales, ils recensent ce comportement chez certains singes, notamment les grands singes actuels : chimpanzés, bonobos, orangs-outans et gorilles de l'Ouest. Pour retracer son histoire évolutive, l'équipe utilise des méthodes phylogénétiques, étudiant les liens de parenté entre les espèces. Le baiser serait apparu chez l'ancêtre commun des grands singes, il y a environ 21 à 17 millions d'années. Il aurait ensuite été largement conservé.



Fait remarquable, les analyses suggèrent aussi que les Néandertaliens pratiquaient le baiser. Cette conclusion converge avec des données indépendantes montrant un échange de microbes buccaux entre Néandertaliens et humains modernes. Dans un contexte sexuel, cette pratique aiderait à évaluer un partenaire grâce à des signaux sensoriels liés à la santé ou à la compatibilité, et augmenterait l'excitation avant la reproduction. Les baisers sexuels comme platoniques seraient aussi des actes de confiance qui renforceraient les liens sociaux, apaiseraient les tensions et pourraient contribuer à l'immunité par l'échange du microbiote. Loin d'être une invention culturelle récente, le baiser apparaît comme un héritage profond de notre lignée. Un geste banal, mais enraciné dans des millions d'années d'évolution. **S.B.**

SOURCE Matilda Brindle, Catherine F. Talbot et Stuart West, « A comparative approach to the evolution of kissing », *Evolution and Human Behavior*, vol. 47, 2026/1.

© John More/Getty Images

PSYCHOLOGIE

SE VANTER DE SES BONNES ACTIONS **GÂCHE LE PLAISIR**



© Antonio Guillem/Getty Images

Faire le bien procure généralement un sentiment de satisfaction. Les chercheurs parlent de « *warm glow* », cet état gratifiant qui accompagne les actes altruistes. Pourtant, une étude récente menée par des équipes canadiennes et états-uniennes montre que cette récompense peut s'éroder dès lors qu'on parle de ses bonnes actions.

Les scientifiques ont conduit cinq expériences auprès de 2840 participants recrutés en ligne. Tous étaient invités à se remémorer ou imaginer soit une bonne action, comme aider une personne en difficulté, soit une réussite personnelle, comme recevoir une promotion. Ils devaient ensuite anticiper leurs émotions selon plusieurs scénarios : garder l'événement pour eux, le raconter à un ami ou le publier sur les réseaux sociaux. Fierté, bonheur, honte et embarras étaient systématiquement évalués.

Le constat est clair : les participants s'attendent à se sentir moins bien lorsqu'ils parlent de leurs propres bonnes actions, que lorsqu'ils évoquent leurs succès personnels. L'effet est particulièrement marqué pour les publications sur les réseaux sociaux, qui suscitent une forte baisse du bien-être anticipé.

Selon les chercheurs, ce malaise s'explique par la transgression des normes de modestie, la crainte d'être perçu comme intéressé ou moralisateur, et l'activation d'émotions comme la honte et l'embarras, qui viennent atténuer le « *warm glow* » ressenti après l'acte. Plus surprenant encore, chacun anticipe pour soi un coût émotionnel à afficher sa vertu, tout en pensant que ce malaise ne touche pas autrui.

Ces résultats éclairent un dilemme très contemporain : rendre visibles ses bonnes actions peut encourager l'altruisme collectif, mais semble se faire au prix d'un inconfort personnel. La morale se savoure parfois davantage dans la discrétion ! **S.B.**

SOURCE Jerry Richardson *et al.*, « The do-gooder dilemma: A self/other asymmetry in the perceived emotional costs of self-reporting good deeds », *Journal of Experimental Social Psychology*, vol. 121, 2025.

MASCULINITÉ

Qui sont les hommes toxiques ?



© Nick Dolding/Getty Images

Une étude néo-zélandaise se penche sur la notion de masculinité et les formes problématiques qu'elle peut revêtir. Des chercheurs ont analysé les réponses de 15 808 hommes hétérosexuels issues de la « New Zealand attitudes and values study », une grande étude nationale. Les scientifiques ont mesuré huit indicateurs chez ces individus : la centralité de l'identité masculine dans leur vie, la présence de préjugés sur l'homosexualité, la tendance à être peu empathique et coopératif, le sentiment de supériorité, l'attitude négative ou faussement bienveillante envers les femmes, l'opposition à la prévention des violences conjugales et la préférence pour une société hiérarchisée.

Cinq profils émergent de leurs conclusions. La masculinité **« atoxique »** (35,4 %) se caractérise par des scores faibles sur tous les indices : ces hommes ont une identité masculine claire, mais non rigide, sans hostilité ni domination. Deux **groupes modérés** (27,2 % tolérants envers les personnes LGBT, 26,6 % anti-LGBT) présentent des traits imparfaits, mais non extrêmes, ils se distinguent par des préjugés plus élevés, sans agressivité généralisée. La **« masculinité toxique bienveillante »** (7,6 %) repose sur un sexisme paternaliste : les hommes doivent se montrer protecteurs envers des femmes par nature dépendantes. Enfin, la **« masculinité toxique hostile »** (3,2 %) cumule hostilité, narcissisme, domination sociale et opposition aux politiques de prévention des violences ; c'est un profil rare, mais extrême.

L'étude souligne un point clé : être fortement attaché à son identité masculine n'implique pas nécessairement de comportements toxiques, ces derniers sont façonnés par des combinaisons spécifiques de traits sexistes, LGBTphobes, narcissiques et volonté de domination sociale. **S.B.**

SOURCE Deborah Hill Cone *et al.*, « Are men toxic ? A person-centered investigation into the prevalence of different types of masculinity in a large sample of New Zealand men », *Psychology of Men & Masculinities*, vol. 27, 2026/1.

ÉDUCATION

« C'EST À MOI ! »

Le camion rouge ? « *C'est le mien !* » Le crayon à paillettes ? « *Tu touches pas !* » Le recours à ces formules brèves, dès la petite section de maternelle, montre combien la propriété est un apprentissage qui commence dès l'enfance. La chercheuse en sciences de l'éducation Sophie Levrard a passé du temps dans les écoles maternelles et primaires à observer, à hauteur d'enfants, comment ils s'approprient l'espace et les objets.

À leur arrivée à l'école, les enfants ont leurs affaires à eux, qui peuvent les rassurer et leur permettre de s'identifier comme un individu à part entière – doudou, cartable, manteau avec son étiquette. Une propriété individuelle, qui entre en tension avec le collectif : certaines affaires sont à tout le monde, comme le coin jeux, le matériel de la classe ou les livres de la bibliothèque. Progressivement, les enfants apprennent que faire partie de la société, c'est aussi accepter l'échange – un apprentissage qui se fait parfois après avoir décapité plusieurs poupées. « *Refuser le partage d'un espace ludique reviendrait à "tuer le jeu collectif"* », écrit la chercheuse.

Sophie Levrard a aussi observé comment les enfants s'approprient l'espace, notamment dans le « village gaulois » : un jeu qui consiste à transformer la cour en construisant des cabanes avec de l'herbe tondue et des morceaux de bois. Vu de loin, le jeu semble mélanger tous les élèves de l'école. À y regarder de plus près, les stéréotypes refont surface : les filles s'approprient l'espace en décorant les cabanes, tandis que les garçons organisent leur location. Et cet espace de jeu est ouvert à tous… sous conditions : les



enfants qui ne respectent pas certaines règles en sont exclus – à l'instar de ces élèves de CP qui cassent les constructions.

Pour la chercheuse, « *la propriété ne se limite pas à une relation individuelle à un objet : elle structure les hiérarchies entre enfants* ». Ainsi, celui qui possède un ballon est en mesure d'imposer les règles d'usage et de choisir ses coéquipiers, tandis que celle qui range des stylos de marque dans une trousse de marque gagne un prestige au sein du groupe. Quant au « village gaulois », il est organisé autour d'un chef, Willy, qui a été le premier à bâtir sa cabane et en tire une autorité reconnue par ses pairs. Dans leur rapport à la propriété, les enfants ne font pas qu'imiter les adultes : ils construisent eux-mêmes leurs propres formes de régulation. **ADÈLE CAILLETEAU**

SOURCE Sophie Levrard, « "C'est à moi !" : les premières socialisations à la propriété chez les jeunes enfants », *Regards croisés sur l'économie*, n° 37, 2025/2.

© Halfpoint Images/Getty Images

PÉDAGOGIE

L'ÉDUCATION CIVIQUE RATE SA CIBLE



La France est un des pays européens qui consacre le plus de temps à l'éducation morale et civique (EMC). Dans ces conditions, comment expliquer son incapacité à enrayer la montée de l'abstention électorale et de la défiance des jeunes à l'égard du système politique ? Telle est la question explorée par deux spécialistes de sociologie politique dans un article récent. Géraldine Bozec et Thomas Douniès ont exploité les résultats de trois enquêtes quantitatives et qualitatives menées au cours des années 2010 sur l'enseignement de l'EMC.

Loin de confirmer un rejet des élèves des questions politiques, leur analyse révèle un profond décalage entre les attentes des jeunes et le cadre pédagogique proposé. Face à des discours qui témoignent à la fois d'un sentiment d'ignorance à l'égard du monde politique – « *on n'y comprend rien !* » – particulièrement marqué chez les élèves issus de milieux défavorisés et d'une forte curiosité, surtout chez ceux qui s'apprêtent à voter pour la première fois, la réponse enseignante apparaît souvent comme décevante. En cause, un impératif institutionnel de neutralité mal défini, en général interprété de manière restrictive par les enseignants, convaincus qu'« *on n'a pas le droit de parler politique à l'école* » et qui doivent dès lors réaliser le tour de force de défendre les valeurs dites « républicaines » tout en évitant les sujets de controverse risquant, même involontairement, de révéler leurs propres convictions. Il en résulte un enseignement très formel, soucieux de faire de l'EMC « *un cours comme un autre* ». Comment s'étonner dès lors des nombreux témoignages d'ennui et de désintérêt recueillis par les chercheurs auprès des élèves ? D'autant que ce formalisme scolaire s'accompagne souvent d'une disqualification des savoirs expérientiels des jeunes du type « *ce que tu penses ne nous intéresse pas* », une posture bien peu propice à la promotion d'une citoyenneté active et engagée. **BÉATRICE KAMMERER**

SOURCE Géraldine Bozec et Thomas Douniès, « L'école, creuset de la citoyenneté ? Impensés et effets pervers de l'éducation civique », *Diversité*, n° 207, 2025.

© William Stevens/Gamma-Rapho via Getty Images

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

LE BACHELOR EN PLEIN ESSOR

Accueillant pas moins de 30 % des étudiants français, soit deux fois plus qu'à la fin des années 1990, l'enseignement supérieur privé semble en plein essor. En son sein, les bachelors connaissent une croissance particulièrement soutenue : inspirés du modèle anglo-saxon, et massivement adossés à des établissements relevant du privé lucratif, ils proposent aux néobacheliers une formation de trois à quatre ans, non diplômante au sens universitaire, mais promettant une bonne insertion professionnelle.

Chercheur en sciences de l'éducation, Tristan Ingrao a consacré sa thèse à mieux comprendre leurs dynamiques de déploiement. Son analyse met d'abord en évidence la grande diversité des enseignements proposés qui vont du management du sport à la transition écologique en passant par l'animation japonaise. Leur point commun ? Mettre en avant des secteurs perçus comme économiquement porteurs et peu investis par les filières universitaires. Cette volonté de se démarquer du secteur public – quitte à le présenter comme repoussoir – se retrouve d'ailleurs dans les stratégies marketing de ces formations onéreuses, dont le coût moyen s'élève à 8 900 euros par an.

Sans surprise, l'analyse géographique révèle que les bachelors privilégient une implantation dans les centres urbains économiquement favorisés ainsi que dans des territoires où la proportion de jeunes déjà scolarisés dans le privé est élevée, formant un vivier de clients potentiels. L'analyse sociologique suggère quant à elle une volonté d'attirer les familles d'artisans, commerçants et chefs d'entreprise, plus enclines à envisager la réussite scolaire par « la petite porte » plutôt que les familles à fort capital culturel, qui continuent de privilégier le prestige de la « grande porte », dont le secteur public conserve largement le monopole. **B.K.**

SOURCE Tristan Ingrao, « Implantation de l'enseignement supérieur privé lucratif. Le cas des bachelors en France », *Agora débats/jeunesses*, vol. 101, 2025/3.

ENVIRONNEMENT

Construire ensemble une mémoire du risque

Le changement climatique amplifie les événements météorologiques extrêmes tels que les ouragans, tempêtes et autres inondations. Certains chercheurs font l'hypothèse que nous sommes entrés dans l'ère de la « société du risque », et que la dichotomie entre la connaissance objective du risque opérée par les scientifiques, et la perception, subjective, qu'en ont les habitants est désormais dépassée. Cette distinction est d'autant plus inopérante, notaient déjà Jacques Lolive et Cintia Okamura en 2016 (*Cahiers de géographie du Québec,* vol. 60, n° 169), que « *la perception du risque transforme le risque* ».

Des initiatives éclosent un peu partout en France afin de mieux prendre en compte les mémoires de ces risques et tracer les lignes d'une géohistoire à l'échelle des territoires. Le « hub mémoriel inondations » lancé par l'université Paul-Valéry à Montpellier, s'est ainsi donné pour mission de créer un espace susceptible d'informer et de sensibiliser les habitants aux risques en s'appuyant sur la mémoire des inondations catastrophiques du Tech de janvier 2020. Il s'inspire notamment de la statue du Zouave du pont de l'Alma, à Paris, qui constitue un bon exemple de « hub mémoriel » articulant deux échelles de souvenirs : « *La dimension locale des inondations de la Seine pour les riverains mais aussi la dimension nationale de la mémoire de l'inondation de 1910.* »

La science participative constitue une autre voie prometteuse. Le réseau associatif des centres permanents d'initiatives pour l'environnement (CPIE) organise des « Risko parties ». Lors de ces soirées, les habitants sont invités à se remémorer des événements liés aux risques naturels survenus au cours de leur vie. Leur expérience, racontée à travers des photos, des anecdotes ou du matériel d'époque, fait émerger un matériau susceptible d'aider nos sociétés à s'adapter aux futurs risques naturels. **CHLOÉ RÉBILLARD**



© Marc TULANE/Gamma-Rapho via Getty Images

SOURCES Hugo Rochard, « L'action collective face aux nouveaux risques climatiques dans les métropoles américaines : l'exemple des inondations à Gowanus Canal (New York) », *Géoconfluences*, 2025 (en ligne) ; Nancy Meschinet de Richemond, « Mémoire des catastrophes et sensibilisation aux risques : le « hub mémoriel inondations », *Bulletin de l'association de géographes français*, vol. 101, 2024/4.

MA THÈSE EN 3 POINTS



ALEXANDRA HONDERMARCK

Aux sources du végétarisme

Sociologue de l'alimentation, Alexandra Hondermarck retrace les débuts du mouvement végétarien en France à la fin du 19e siècle. Une enquête sur la naissance d'une pratique à la fois intime et politique.

1. L'ORIGINE

Explorer un volet oublié de l'histoire alimentaire

Je me suis intéressée au végétarisme en essayant, moi aussi, de le pratiquer. Malgré mes convictions écologiques et éthiques, je me suis vite heurtée à des obstacles concrets : le poids des habitudes, le regard de l'entourage, la difficulté à trouver des recettes et des produits accessibles… Cette expérience m'a amenée à réfléchir au décalage entre nos idées et nos pratiques : être convaincu ne suffit pas toujours à changer son alimentation. C'est ainsi qu'est née ma recherche : comprendre comment, historiquement, on a rendu possible – ou non – le fait de « manger sans viande ». En remontant le fil, j'ai découvert que la première association végétarienne française apparaît dès la fin du 19e siècle. Son histoire, presque oubliée, m'a semblé essentielle pour éclairer notre vision actuelle de l'alimentation végétarienne.

2. MA MÉTHODE

Enquêter sur les archives du quotidien

Je voulais étudier les pratiques et pas juste les discours ! J'ai donc mené une enquête en recourant à des méthodes issues de la sociologie couplée à une approche historique. Je me suis intéressée à la Société végétarienne de France (fondée vers 1880) et à ses membres. J'ai utilisé principalement des archives : correspondances, livres de recettes, catalogues alimentaires et revues de l'époque. C'était complexe, car ces données sont très éclatées : souvent privées, parfois découvertes par hasard, elles ne sont pas toujours inventoriées ni considérées comme prioritaires par les institutions. Grâce à une prosopographie – une étude collective des adhérents –, j'ai pu brosser un portrait précis de ces personnes : d'abord des élites sociales (médecins, avocats, notables), puis, progressivement, des commerçants, artisans, mais aussi des femmes. Leur rôle est vu comme des leviers de changement importants. Au sein du mouvement de l'éducation ménagère, la femme au foyer joue un rôle clé pour diffuser le végétarisme par la cuisine et la pédagogie domestique.

3. MES RÉSULTATS

Un mouvement prônant la santé et la morale

Pour ces défenseurs et défenseuses, manger végétarien devait fortifier les corps, prévenir la tuberculose ou l'alcoolisme, et même améliorer la moralité du peuple en prônant la tempérance et la discipline de soi. Le mouvement conservait cependant une dimension teintée de paternalisme, certains le recommandant aux milieux modestes sans en faire eux-mêmes l'expérience. Quelques femmes, proches du mouvement féministe, y ont vu une forme d'émancipation domestique – libérer la cuisine du sang et des tâches ingrates –, mais elles restaient minoritaires. Cette première vague du végétarisme s'inscrit dans un contexte d'industrialisation et d'inquiétudes sanitaires : peur de la dégénérescence, du déclin moral, de l'affaiblissement des corps, des effets de la vie en métropole… Des angoisses qu'on retrouve à présent sous d'autres formes. Si certains arguments proalimentation végétale ont changé, les résistances demeurent : hier comme aujourd'hui, le végétarisme interroge nos valeurs, nos hiérarchies sociales et notre rapport au monde. **PROPOS RECUEILLIS PAR SYBILLE BULOUP**

THÈSE « Réforme sociale et réforme de soi. Une sociologie historique du végétarisme en France (années 1870-années 1930) », sous la direction de Marie-Emmanuelle Chessel et Sophie Dubuisson-Quellier, Sciences Po Paris, mars 2025.

© Coll personnelle

FRÉMEAUX & ASSOCIÉS

POLLEN

« Il y a deux impératifs de morale : l'un, c'est résister à la cruauté du monde et à la barbarie humaine ; et le deuxième, essayer de faire en sorte que chacun puisse réaliser les aspirations poétiques de sa vie. »
Edgar Morin

Parler avec Edgar Morin, c'est l'expérience rare d'une conversation libre, comme au détour d'un déjeuner, sans autre but que partager un temps de pensée vivante. Ce livre prend la forme d'un abécédaire, d'Âme à Zizanie. Chaque mot devient prétexte à réflexion, chemin d'accès à l'œuvre et à la vie du penseur. Avec sa voix fluide et complice, Edgar Morin nous conduit vers une connaissance non mutilée, capable de saisir la complexité du réel. Loin des savoirs cloisonnés ; sciences, poésie, politique, amitié, sensualité, résistance : tout s'entrelace et nourrit la pensée. Un témoignage unique d'un des plus grands penseurs contemporains.
Patrick Frémeaux

Diffusion exclusive Pollen



FAPO3365 - 198 PAGES

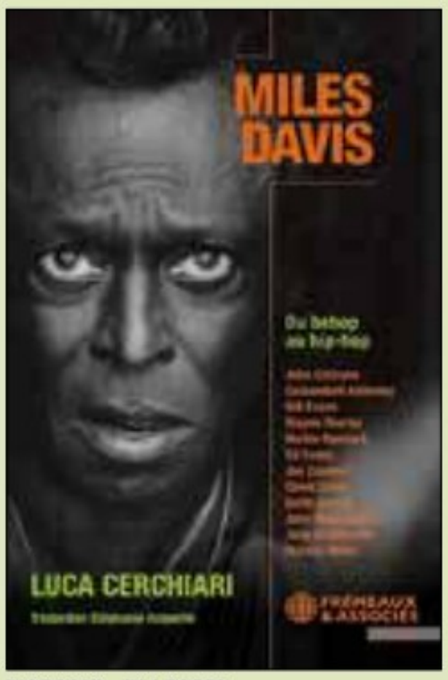
Miles Davis en CD et Livre



FA5451 - 4 CD

FRÉMEAUX & ASSOCIÉS

POLLEN



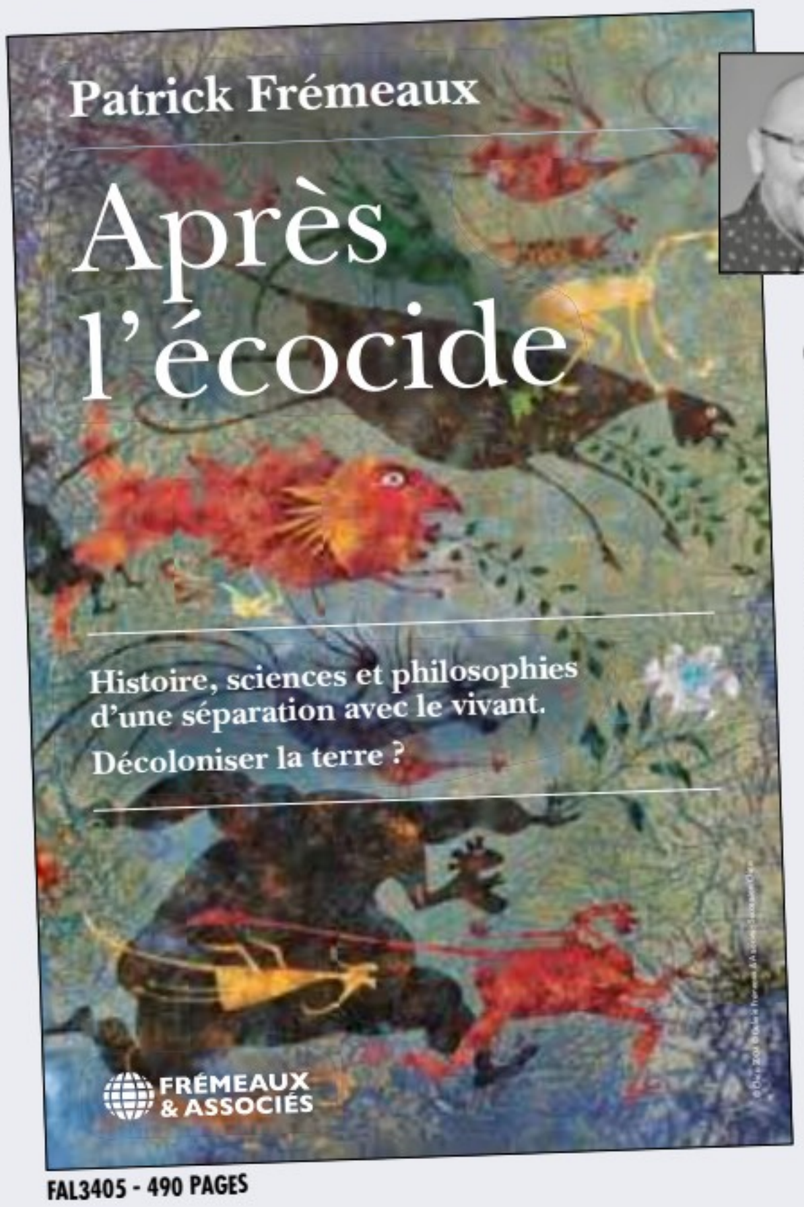
FAPO3380 - 516 PAGES

« Ce livre embrasse une histoire totale : celle d'un homme, d'une musique, et, en filigrane, celle d'un pays. Des premières songs de Broadway à la libération esthétique incarnée par Davis, Cerchiari retrace la grande traversée du jazz comme langage d'affranchissement, comme conquête de modernité, comme affirmation d'un homme noir au cœur de l'Amérique. » **Stéphanie Acquette**

Distribution disques Frémeaux par Socadisc pour les disquaires et par Frémeaux pour les librairies.
Distribution livre « Miles Davis » par Pollen.

FRÉMEAUX & ASSOCIÉS

« Les générations futures n'ont pas de lobby. »
Le Principe responsabilité (Le Cerf 1979), **Hans Jonas**



FAL3405 - 490 PAGES

Après l'écocide part d'un constat désormais impossible à contourner : la destruction massive du vivant n'est plus une menace à venir, mais un processus déjà engagé. Effondrement de la biodiversité, dérèglement climatique, artificialisation des milieux, disparition des paysages sonores, troubles psychiques liés à la perte du monde vivant : les symptômes sont multiples, convergents, documentés. Pourtant, malgré l'abondance des alertes scientifiques, quelque chose continue de résister à la transformation réelle de nos manières de vivre. Ce livre cherche à comprendre ce qui, dans notre histoire intellectuelle, scientifique, politique et sensible, a rendu l'écocide possible.

À rebours des approches strictement techniques ou moralisatrices, Patrick Frémeaux propose une enquête transversale sur une rupture fondatrice : la séparation moderne entre nature et culture, entre humains et non-humains, entre savoir et sensible, entre science et expérience vécue. En croisant tous les disciplines qu'il édite, philosophie, anthropologie, écologie scientifique, bioacoustique, sciences sociales, pratiques artistiques et engagements de terrain, il raconte son cheminement de rencontres et réflexion et met en correspondance les penseurs, chercheurs, praticiens et passeurs. Tous interrogent, chacun à leur manière, les conditions d'un monde devenu inhabitable — mais aussi les possibilités de réinvention qui subsistent. *Après l'écocide* n'est ni un livre de solutions clés en main, ni un manifeste idéologique. C'est un livre de déplacement du regard. Il invite à reconnaître que la crise écologique est aussi — et peut-être d'abord — une crise de la pensée, de la sensibilité et des récits. **Dominique Bourg**
Professeur émérite des sciences de l'environnement à l'université de Lausanne

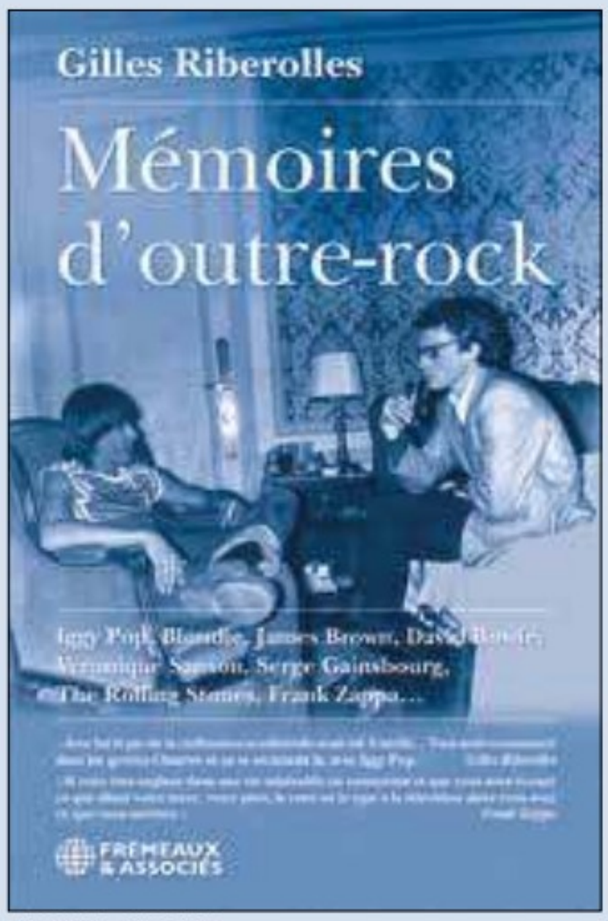
Distribution Frémeaux & Associés

FRÉMEAUX & ASSOCIÉS



FAL3255 - 264 PAGES

« Le monde du droit est binaire, essentiellement binaire : les personnes d'un côté ; de l'autre, les choses. Ce qui n'est pas une personne est nécessairement une chose. La qualification juridique est qualifiante, certainement, mais aussi disqualifiante, sélective. » **Philippe Billet**



FAL3340 - 240 PAGES

« Avec lui le pic de la civilisation occidentale avait été franchi… Tout avait commencé dans les grottes Chauvet et ça se terminait là, avec Iggy Pop. » **Gilles Riberolles**

« Si vous êtes englués dans une vie misérable ou ennuyeuse et que vous avez écouté ce que disait votre mère, votre père, le curé ou le type à la télévision alors vous avez ce que vous méritez. » **Frank Zappa**

Distribution Socadisc (disquaire) et Frémeaux (libraire) et www.fremeaux.com

CES 9 MILLIONS DE FRANÇAIS QUI SE PRIVENT

Texte : JEAN-MARIE POTTIER - Illustration : JÉRÉMIE LUCIANI.



De nombreux Français, pas forcément jugés pauvres au sens monétaire, accumulent les privations financières et matérielles.

13 % des Français déclarent subir au moins cinq privations, sur treize listées par l'Insee : faire face à une grosse dépense imprévue, se chauffer correctement… La moitié d'entre eux en subit même sept ou plus (privation dite « sévère »). 27 % des membres de familles monoparentales subissent au moins cinq privations, contre seulement 6 % des couples sans enfant.

L'Insee a listé 13 privations portant sur des éléments contribuant à un « niveau de vie acceptable »

- Faire face à un imprévu de 1 000 euros **29 %** des français
- Partir une semaine en vacances **21 %**
- Remplacer des meubles abîmés **18 %**
- Avoir un loisir payant régulier **16 %**
- Dépenser une petite somme librement **13 %**
- Chauffer suffisamment son logement **12 %**
- S'acheter des vêtements neufs **11 %**
- Payer loyers et factures à temps **10 %**
- Manger régulièrement des protéines **10 %**
- Un verre ou un restaurant avec des proches **6 %**
- Se payer une voiture personnelle **4 %**
- Avoir deux paires de chaussures **3 %**
- Avoir accès à internet chez soi **1 %**



44 % « seulement » des personnes se disant victimes d'au moins cinq privations sont considérées comme pauvres au sens de leurs revenus. Symétriquement, 39 % « seulement » des personnes pauvres disent subir au moins cinq privations. Selon la profession, la situation immobilière ou encore les capacités de gestionnaire, les difficultés subjectives ne coïncident pas forcément avec la mesure monétaire de la pauvreté.

SOURCE : François Gleizes et Julie Solard, « Privation matérielle et sociale en 2024. Une personne sur huit est en situation de privation matérielle et sociale », *Insee Focus*, mai 2025 ; Henri Martin, « Pauvreté monétaire, privation et difficultés financières : des situations qui ne se recouvrent que partiellement », *Insee Analyses*, avril 2025.



© capture d'écran de la vidéo 23 de l'émission Les dama de Pékin.

SOCIOLOGIE

EN CHINE, LE SUCCÈS DES INFLUENCEUSES SENIORS

Sur la plateforme Douyin 抖音 – la version de TikTok utilisée en Chine –, le compte des «*Fashion Grannies*» («les grands-mères à la mode») fait un carton et agrège une vaste communauté d'abonnées de plus de 50 ans. Partant de l'analyse de quelque 240 vidéos courtes publiées sur le compte entre août 2019 et juin 2022, et de *livestreams* (captations vidéo en direct d'un événement) plus récents, la sinologue Justine Rochot explore la manière dont ces contenus diffusés sur les plateformes ont joué dans le changement de représentation des aînées.

Ceci est d'autant plus manquant que la Chine connaît un vieillissement rapide de sa population et que les femmes partent à la retraite autour de 50 ans. La multiplication des comptes en ligne animés par des seniors sur des thèmes variés – conseils en parentalité, en beauté, en mode, etc. – vient consacrer la figure de la «*wanghong* aux cheveux d'argent» (littéralement, la personne «rouge», couleur synonyme de popularité sur Internet), et ouvrir un espace d'expression salutaire dans un pays autoritaire.

Dans ce paysage, le compte des *Fashion Grannies* occupe une place à part, car il s'est peu à peu professionnalisé, agrégeant désormais une centaine de comptes rattachés à la société de production MCN, qui propose aussi l'achat de produits en ligne. Aujourd'hui, la très grande majorité des abonnées sont des femmes aisées urbaines de plus de 50 ans qui trouvent dans cette communauté un espace-ressource pour recréer du lien social après la retraite et jouir de biens de consommation recommandés par les influenceuses. La personnalité des *Fashion Grannies* y est aussi pour beaucoup: socialisées dans la période maoïste qui vantait l'uniformisation des corps, elles se sont émancipées de ce joug au début des années 1990 en participant aux shows télévisés et aux défilés de mode amateurs qui faisaient alors fureur dans le pays. FRÉDÉRIQUE LETOURNEUX

SOURCE Justine Rochot, «Être influenceuses de mode séniores en Chine. Quelles représentations du vieillissement féminin?», *Travail, genre et sociétés*, vol. 54, 2025/2.

TRAVAIL

AVOIR DES LOISIRS REND PLUS CRÉATIF

Les loisirs sont bénéfiques en matière de vie personnelle et de santé mentale, mais aussi de vie professionnelle. Une étude conduite par des chercheurs britanniques et néerlandais montre qu'avoir des passions dans le cadre de son temps libre produit des effets positifs sur la créativité et l'engagement au travail, ainsi que sur le sens qu'on y trouve, contrairement à un simple divertissement.

Plusieurs sondages, dont les participants déclarant avoir des loisirs se disaient aussi plus créatifs au travail, mettaient déjà en avant cet effet. Mais les chercheurs ont voulu confirmer ce résultat de manière expérimentale. Pendant quatre semaines, ils ont suivi près de 200 salariés qui devaient prévoir la façon dont ils allaient occuper leur temps libre: quel loisir allaient-ils pratiquer? Quand et combien de fois par semaine? L'activité devait permettre de se fixer des objectifs, par exemple réussir à courir 5 km ou à lire trois livres, ainsi que d'apprendre de nouvelles choses et d'échanger avec de nouvelles personnes.

La majorité des participants ont choisi une activité sportive, mais d'autres ont opté pour des pratiques culturelles, des arts créatifs, du jardinage ou de la cuisine. Cette intervention a eu des effets positifs sur la vie personnelle des volontaires, notamment des plus âgés. Mais ce qui a surpris les chercheurs, c'est que les participants ont témoigné avoir perçu des bénéfices encore plus importants dans leur vie professionnelle.

Se fixer des objectifs, apprendre des techniques, nouer de nouvelles relations sociales…: les loisirs favorisent le développement de compétences sociales et des ressources mentales transférables dans le cadre du travail. Demain, une piste pour soutenir l'emploi des seniors, trop souvent victimes de chômage? EDWYN GUÉRINEAU

SOURCE Paraskevas Petrou, Laura Den Dulk et George Michaelides, «The leisure crafting intervention: Effects on work and non-work outcomes and the moderating role of age», *Human Relations*, 2026 (en ligne).

Un objet en dit parfois plus qu'un long discours sur les métamorphoses de la société.

Le menu du restaurant

Indispensable aux gastronomes, ce morceau de papier est aussi scruté par les historiens et les linguistes : il raconte les habitudes alimentaires et la manière dont une société se représente ce qu'elle mange. JEAN-MARIE POTTIER



« *Tête d'âne farcie* » suivie d'un « *consommé d'éléphant* » en hors-d'œuvre, un « *chameau rôti à l'anglaise* » et un « *civet de kangourou* » en entrée, puis un « *chat flanqué de rats* » et une « *terrine d'antilope aux truffes* » en plat de résistance… Ce menu de Noël du restaurant parisien Voisin est encore célèbre aujourd'hui. Il faut dire que cette feuille de papier raconte une page d'histoire de France : elle date de 1870, quand les habitants de la capitale, soumis au siège prussien, finirent par se nourrir de leurs animaux domestiques ou des attractions des zoos. Une bonne illustration du statut d'« objet culturel » qu'attribue au menu de restaurant la chercheuse canadienne Nathalie Cooke : il raconte « *la signification que nous assignons à nos repas* », nous permet de lire l'évolution politique, sociale, économique ou artistique de nos sociétés au travers de la présentation de nos goûts culinaires.

« Tout menu est un exercice de rhétorique. »

Jean-François Revel

Une façon de raconter qui est bien sûr affaire de style, voire d'enjolivage : comme l'écrit l'essayiste Jean-François Revel dans *Un festin en paroles. Histoire littéraire de la sensibilité gastronomique de l'Antiquité à nos jours* (1979), « *tout menu est un exercice de rhétorique* » où « *une terminologie pléthorique et ornementale* » laisse souvent planer le « *mystère* » ainsi que le risque de « *déceptions* ». D'où, sans doute, l'attention toute particulière accordée à l'objet par les linguistes. De sa lecture des menus de 6 500 établissements, l'américain Dan Jurafsky a ainsi tiré une série d'observations statistiques : les restaurants les moins chers proposent d'adapter le plat au goût du client quand les plus chers imposent de le servir « *à la façon du chef* » ; les établissements les moins coûteux emploient des qualificatifs de remplissage que s'épargnent les restaurants gastronomiques, où le « vrai » et le « délicieux » sont théoriquement garantis par les étoiles des guides et… les prix. Ces restaurants utilisent en revanche parfois des intitulés alambiqués, souligne le chercheur en sciences de l'information Jean-Philippe Dupuy, pour instiller un « *imaginaire du récit* » nourri de « *références subliminales* ». En réaction, signale sa consœur Anne Parizot, d'autres grands chefs optent, eux, pour un dépouillement digne du style sujet-verbe-complément (« *turbot, coquille, blettes* ») afin de mettre l'accent sur « *l'essence du goût* ».

90 %

des Américains préféraient le menu imprimé au QR code en 2024, contre 74 % en 2023.

Source : sondage réalisé par l'entreprise US Foods pour la version 2024 de son étude annuelle « The diner dispatch. American dining habits ».

Bref, le menu se révèle souvent un nœud de contradictions, entre local et exotique, entre tradition et innovation, entre la tentation d'en dire trop ou trop peu. Il doit nous informer, mais peut aussi nous faire rêver ou nous plonger dans le mystère. Prendre la forme d'une énigme qu'on décode grâce à l'aide du serveur, ou en compagnie des autres convives à qui on passe le précieux feuillet ou avec qui on le déchiffre, épaule contre épaule. Ce qui explique peut-être pourquoi, malgré l'apparition des QR codes sur la table depuis la pandémie de covid-19, le bon vieux menu imprimé fait de la résistance dans le cœur des dîneurs.

À LIRE

- Nathalie Cooke, *Tastes and Traditions. A journey through menu history*, Reaktion Books, 2025, non traduit.
- Jean-Philippe Dupuy, « Rhétorique du menu gastronomique », *Communication & langages*, n° 160, 2009/2.
- Dan Jurafsky, *The Language of Food. A linguist reads the menu*, W.W. Norton & Company, 2014, non traduit.
- Anne Parizot, « Ici, tout est… Sens : vers un partage des sens en harmonie », *Revue française des sciences de l'information et de la communication*, n° 3, juillet 2013.

© Vlad Fishman/Getty Images

ARCHÉOLOGIE

Le mystère de la femme-oiseau



© Laurent Davin

Quel curieux objet ! Une figurine en argile d'une quarantaine de millimètres, qui semble représenter un oiseau couché sur le dos d'un être humain. Les chercheurs auraient-ils été victimes de paréidolie visuelle, cette tendance qui nous fait identifier des formes animales dans les nuages ? Découverte dans le village natoufien Nahal Ein Gev II (Israël), elle aurait été façonnée autour de - 12 000 ans. Une empreinte digitale retrouvée sur le côté gauche suggère qu'il ne s'agit pas d'une construction naturelle, mais qu'elle a bien été modelée par l'homme.

Sans être cuite, la figurine semble avoir été chauffée à basse température (au moins 400 °C), comme déposée dans une cheminée. Elle n'est pas fendillée, ce qui indique que l'argile a eu le temps de sécher avant d'être chauffée, qu'elle n'a pas été laissée accidentellement dans le feu et que le chauffage était délibéré et soigneusement contrôlé. Des traces semblent, par ailleurs, indiquer que les personnages étaient colorés. Les ailes de l'oiseau enveloppent le corps de l'humain fortement penché en avant, comme pliant sous le poids de l'animal. Ceux qui l'ont découverte l'interprètent (abusivement ?) comme une femme. Le jeu savant des volumes et des ombres portées suggère que le sculpteur était un artiste accompli. On retrouve d'ailleurs cette maîtrise dans d'autres œuvres plus tardives.

Cette figurine est la plus ancienne représentation figurative connue de la culture natoufienne, habituellement intéressée par les motifs abstraits. De quel mythe cette interaction entre un homme et un oiseau est-elle l'illustration ? Nous sommes à l'orée du Néolithique et de l'agropastoralisme ; bientôt l'humain s'emploiera à dominer la nature et les mentalités changeront pour toujours. **ROMAIN PIGEAUD**

SOURCE Laurent Davin, Natalie D. Munro et Leore Grosman, « A 12,000-year-old clay figurine of a woman and a goose marks symbolic innovations in Southwest Asia », *PNAS*, vol. 122, n° 47, 2025.

HISTOIRE

La fièvre, l'autre Bérézina de l'armée napoléonienne



© Art Images via Getty Images

La retraite de Russie, en 1812, fut catastrophique pour la Grande Armée de Napoléon Ier. Des dizaines de milliers de soldats succombèrent au climat rigoureux, au manque de vivres et à l'épuisement généralisé. Les historiens savaient que ce bilan humain était aussi à mettre au crédit de maladies contagieuses contractées en Russie. Une première étude menée en 2006 avait conclu à des épidémies de typhus et de typhoïde transmises par les poux.

Une équipe internationale coordonnée par des chercheurs de l'institut Pasteur vient de remettre en question ce diagnostic. Celle-ci a, d'une part, écarté l'hypothèse du typhus et, d'autre part, révélé la présence de deux pathogènes jamais identifiés auparavant sur ces cadavres. En l'espèce, deux bactéries ayant déclenché des épidémies de « fièvre paratyphoïde » et de « fièvre récurrente », vraisemblablement suite à l'ingestion d'aliments contaminés et à une invasion de parasites. Ces deux maladies provoquent maux de tête, éruptions cutanées, perte d'appétit, vomissements et diarrhées. Sans être fatales, elles ont produit des ravages chez les soldats déjà fragilisés.

Les chercheurs ont procédé à une analyse phylogénétique et un séquençage, deux méthodes de détection plus modernes et plus fines que celles utilisées en 2006. L'ADN qu'ils ont analysé avait été prélevé sur les dents de treize cadavres retrouvés dans une fosse commune de 3 000 soldats mise au jour en Lituanie en 2001. Un échantillon faible qui empêche toute généralisation, mais confirme que les troupes sont mortes d'une combinaison de plusieurs facteurs, parmi lesquels un cocktail épidémique plus nocif encore que l'on pensait. L'équipe suspecte même la responsabilité d'autres pathogènes qu'ils n'ont, à ce stade, pas encore pu identifier. **THIBAULT LE HÉGARAT**

SOURCE Rémi Barbieri *et al.*, « Paratyphoid fever and relapsing fever in 1812 Napoleon's devastated army », *Current Biology*, vol. 35, n° 21, 2025.



© Cédric Pilard

NOS LIEUX COMMUNS

CHRONIQUE

Jean-Laurent Cassely



Pistes cyclables à gauche, caniparcs à droite ?

Piétonnisation et espaces végétalisés, tunnel urbain, vidéosurveillance, caniparc… L'espace public a été la véritable star des dernières élections municipales. Avec selon les appartenances politiques, des tropismes bien marqués. Tour d'horizon des réalisations qui pourraient voir le jour près de chez vous.

Alors que les équipes victorieuses prennent à peine leurs marques, que retiendra-t-on de ces élections municipales 2026 ? Dans les communes, petites ou grandes, les promesses de campagne et les passes d'armes entre candidats ont bien souvent tourné autour d'enjeux locaux et donc… très souvent spatiaux. Et en la matière, la gauche et la droite ne sont plus toujours là où on les attend…

Lors des municipales de 2020, les écologistes avaient fait basculer de nombreuses grandes villes comme Bordeaux, Strasbourg ou encore Lyon. Dans cette dernière, l'homme d'affaires Jean-Michel Aulas, représentant de la « société civile », soutenu par le bloc central et la droite libérale, a attaqué le bilan du maire sortant, l'écologiste Grégory Doucet, sous l'angle des travaux et des embouteillages. En cause, selon lui, la politique de réduction de la place de la voiture en ville, devenue un, sinon LE marqueur des gauches municipales. La mesure-phare d'Aulas ? Un projet de mégatunnel, censé désengorger l'axe de Fourvière que tous ceux qui traversent la France du nord au sud en voiture identifient malheureusement fort bien… Autre farouche candidate pro-voiture, l'eurodéputée d'extrême droite Sarah Knafo a, de son côté, milité à Paris pour la réouverture des voies sur berge de la Seine à la circulation automobile.

QUARTIER VÉGÉTALISÉ… OU VIDÉOSURVEILLÉ ?

À Bordeaux, après avoir ravi la mairie à la droite juppéiste en 2020, le maire sortant, l'écologiste Pierre Hurmic, a, lui, promis la poursuite de la végétalisation de l'espace public. Avec la question de la place de la voiture, la nature en ville continue de figurer parmi les marqueurs d'une gauche urbaine préoccupée par la qualité de vie de ses administrés. Pour autant, la gauche n'a plus le monopole du vert. On observe une très nette diffusion aux petites communes et à l'ensemble de l'arc politique de ces initiatives de piétonnisation – centres-villes commerçants, rues scolaires – et d'aménagement des berges et autres espaces publics, emblèmes désormais consensuels d'une France apaisée. De même le tiers-lieu, perçu comme vecteur de lien social et de remède à la crise des centres-villes, s'impose dans les propositions des candidats de tous bords, notamment dans les communes rurales.

Alors que la sécurité est apparue en tête des préoccupation des électeurs, la vidéosurveillance s'est invitée dans beaucoup de programmes. À commencer bien entendu par ceux du RN ! Mais à Marseille, par exemple, le candidat de gauche et maire sortant, Benoît Payan, s'y est montré lui aussi favorable, quand certains soutiens de la candidate des LR, Martine Vassal, avaient quant à eux plaidé pour… des drones de surveillance au-dessus de la ville !

QUI SERA LE MAIRE DES CANIPARCS ?

Les chiens ne votent pas, mais leurs maîtres, si. Forts de ce constat électoral basique, plusieurs candidats ont embrassé la cause canine avec passion. À Menton, Louis Sarkozy, fils de l'ancien président de la République, soutenu par Les Républicains et le parti présidentiel, a ainsi inauguré une « Toutou permanence » pour recevoir les administrés et leur animal de compagnie, et a promis des parcs à chien modernes s'il était élu. N'allez pas croire pour autant que les animaux de compagnie ont été préemptés à droite de l'échiquier politique. L'équipe du candidat de la gauche à Paris, Emmanuel Grégoire, avait lancé l'un de ces comptes Instagram censés mettre les rieurs de leur côté : « Hot dogs with Emmanuel Grégoire ». Alors que nous mettons un point final à cette chronique à l'approche du premier tour de l'élection, l'efficacité électorale d'un tel dispositif restait à démontrer… ●

À LIRE

• Jean-Laurent Cassely, « La France vue du sol. Quand la géographie des mégots révèle les mutations des territoires », Institut Terram, janvier 2026 (librement consultable en ligne).

© Aluna1/Getty Images

QUI A INVENTÉ… ?

LE PORTE-JARRETELLES



C'est une histoire improbable, aux airs de canular érudit, qui anime régulièrement les cercles de philosophes : Emmanuel Kant serait le véritable inventeur du porte-jarretelles ! Oui, le grand Kant, l'illustre auteur de la *Critique de la raison pure* ! Comment est-ce possible ?

N'allez pas trop vite prêter à l'austère penseur, dans la solitude des froides nuits de Königsberg, une double vie passée au milieu des froufrous, des dentelles et des dessous affriolants. Le facétieux, en l'occurrence, est plutôt son biographe Thomas de Quincey qui, au milieu du 19e siècle, rapporte un fait bien réel : à une époque où le port des bas de soie était de mise pour les deux sexes, Kant, excédé par l'inconfort des jarretières classiques, conçut pour son usage personnel un dispositif permettant de fixer ses bas grâce à un système ingénieux de cordelettes et de ressorts.

Une « *machinerie compliquée soumise à des dérangements occasionnels* », note Thomas de Quincey avec malice, nous situant bien loin de toute velléité érotique.

Tel que nous le connaissons aujourd'hui, le porte-jarretelles féminin est plutôt né dans les années 1870 sous les doigts d'un corsetier français, Féréol Dedieu ; lequel était toutefois était mû par la même préoccupation que le philosophe : soulager les troubles circulatoires et les œdèmes causés par le serrage des rubans. Originellement conçu comme un instrument utilitaire et médical, ce n'est qu'au fil du 20e siècle que le porte-jarretelles est progressivement devenu un accessoire de lingerie propre à nourrir tous les fantasmes. Il n'empêche, désormais, vous n'imaginerez sans doute plus jamais Kant tout à fait de la même manière… **FRÉDÉRIC MANZINI**

SOURCE Thomas de Quincey, *Les derniers jours d'Emmanuel Kant* (1854), Allia, 2004.

© Fine Art Images/Heritage Images via Getty Images

GENRE

Yde, femme guerrière et chevalier transgenre

***La chanson d'Yde et Olive*, composée à la fin du 13e siècle, se distingue de bien d'autres chansons de geste médiévales.** Son héroïne, Yde, est une jeune fille de 15 ans qui quitte son domicile pour fuir un père incestueux. Elle se grime en homme, revêt une armure et devient une combattante valeureuse et respectée. Ce n'est pas la première épopée à mettre en scène en femme guerrière. Ce qui est en revanche inédit, c'est qu'Yde se fasse passer pour un homme auprès de tous. À tel point qu'elle se retrouve contrainte d'épouser Olive, la fille du roi de Rome. Olive garde le secret de la nature féminine d'Yde, mais bientôt un traître menace de dévoiler la supercherie. C'est alors que Dieu intervient et dote Yde d'un sexe masculin. De l'union d'Yde et Olive naîtra un petit garçon prénommé Croissant.

Les érudits du 19e siècle jugeaient ce texte décadent. Des universitaires des années 1980 l'ont remis en lumière – sous l'impulsion des études sur le genre – et la chercheuse Elena Podetti vient d'en publier l'édition critique. Selon elle, ce récit complexe est singulier à plus d'un titre. Les multiples façons de désigner Yde dans le texte conduisent à un brouillage de son identité de genre. L'intervention divine vient confirmer la métamorphose entamée par l'héroïne, qui se plaisait à jouir du statut d'homme. Au final, après avoir été une femme travestie, Yde est devenue un homme transgenre. Ayant fait honneur à ses ancêtres en combattant aussi vaillamment qu'eux, le miracle divin lui permet d'engendrer une descendance qui prolonge sa lignée. L'auteur oscille ainsi entre transgression morale et respect de l'ordre social, et entre subversion et conformation aux codes du genre littéraire. **T.L.H.**

SOURCES Caroline Cazanave, « À la rencontre d'une transsexuelle médiévale et de son fils prodigue. À propos d'une publication récente », *Le Moyen Âge*, 2025/1 ; Elena Podetti, « La Chanson d'Yde et Olive au carrefour des genres », *Questes*, n° 47, 2023.



© École Méliès



PORTRAIT DE CHERCHEUSE

JULIETTE ROGUET

L'anthropologue et les séducteurs

Chercheuse le jour, artiste de stand-up le soir, Juliette Roguet trace sa route en dehors des sentiers battus. Dans *Jouir de l'exotisme*, fruit de sa thèse en socioanthropologie au Pérou, elle explore les relations complexes entre *gringas* et *bricheros*, ces séducteurs professionnels de touristes. ÈVE CHARRIN

Socioanthropologue, Juliette Roguet, 36 ans, vit à Marseille, où elle jongle entre la recherche non rémunérée, un emploi dans un collège et la pratique du stand-up. Elle a vécu au Pérou et consacré six ans à sa thèse sur les séducteurs professionnels de touristes dans ce pays. Pour enquêter auprès de ces hommes, elle a pratiqué l'observation participante, se laissant parfois aller au jeu de la séduction tout en posant des limites. Son enfance dans la campagne picarde l'a aidée, dit-elle, à pénétrer l'entre-soi masculin et à s'y sentir à l'aise, car sa mère évoluait dans le milieu viril des marchands de chevaux.

Intrépide, Juliette Roguet sait passer d'un monde à l'autre. On la rencontre à Paris, dans une librairie indépendante. Vêtue d'une veste en cuir, parée de bijoux d'argent et de pierres colorées, la chercheuse vient présenter, *Jouir de l'exotisme*. Fruit d'une demi-douzaine d'années de travail, l'ouvrage est issu de sa thèse de socioanthropologie sur «*les séducteurs professionnels de touristes au Pérou*». Menée dans les hauts lieux touristiques du pays, l'enquête porte sur les relations entre les Occidentales, ou *gringas*, et les dragueurs aux traits indiens, ou *bricheros* (qui font le «*bridge*», le «pont» entre deux mondes). Issus de la classe moyenne ou fils de paysans, ces jeunes hommes ont étudié, appris l'anglais, et mènent une vie en «*rupture*» avec une société stratifiée et conservatrice. Certains exercent des métiers artistiques ou fabriquent des objets artisanaux, d'autres travaillent dans les bars branchés ou comme guides. Séduire les *gringas* leur apporte des avantages divers (invitations au restaurant, cadeaux, argent) et une ouverture vers cet eldorado qu'ils appellent «*le premier monde*».

Entre eux, pauvres et racisés, et elles, (relativement) aisées et blanches, il ne s'agit pas de prostitution. Ici, précise Juliette Roguet, «*le service échangé n'est ni explicité ni négocié*»: aux yeux de la touriste ordinaire, la rencontre procède du hasard et de l'alchimie. Tout y est implicite et doit le rester sous peine de rompre le charme, même si les jeunes femmes ne sont pas toujours entièrement dupes. Écumant troquets interlopes et auberges de jeunesse bruyantes, la chercheuse a décortiqué «*les rapports sociaux imbriqués*» dans ces couples, qui

© Remy Subileau/Éditions La Découverte

le plus souvent durent le temps d'un séjour «*exotique*». Entre la quête de dépaysement d'un côté, celle des ressources économiques et symboliques de l'autre, quelles «*négociations sourdes*» se jouent dans l'espace intime? Que se passe-t-il lorsque le Nord global et le Sud global se retrouvent au lit?

Pour alimenter ses travaux, la chercheuse ne craint pas de mobiliser sa vie privée. Dans son ouvrage écrit à la première personne, elle raconte comment, sur le terrain, elle a été prise dans ce type d'idylle, et comment elle «*participe pleinement de* (s)*on objet d'étude*». D'emblée, pour son amant comme pour elle, les choses sont claires: rencontré lors de sa dernière enquête de terrain, Marcelo est un *brichero*, et elle-même, la *gringa*, lucide, enquête sur cette activité qu'il pratique comme gagne-pain. «*Le problème*, nous confie-t-elle, *c'est que l'un comme l'autre, dans notre intimité, étions constamment en train de travailler… C'était épuisant!*» La relation amoureuse a pris fin au bout de quelques semaines par excès de vigilance et surmenage réciproque. «*Nous sommes devenus amis.*» Quelques années de défrichage théorique plus tard et à quelques milliers de kilomètres de là, l'adepte de l'observation participante a soutenu sa thèse de sociologie à la Sorbonne-Nouvelle, à Paris, en 2021.

UNE ENFANCE PARMI LES CHEVAUX

Ceux et celles qui verraient là un sujet un peu pointu, voire anecdotique, se détromperont vite. À travers ces rencontres «*labourées par les inégalités dans l'espace social du tourisme*», Juliette Roguet met en évidence la «*norme hétérosexuelle*» omniprésente. Pensée notamment par l'anthropologue italienne Paola Tabet et la philosophe française Jules Falquet, cette norme veut que la femme ne consente à l'acte sexuel que pour satisfaire le désir masculin, et non le sien propre. L'homme doit donc lui offrir une contrepartie directe (tarif) ou indirecte (cadeaux, protection). Entre autochtones *bricheros* et jeunes voyageuses, le rapprochement déroge à la norme de la domination masculine. «*Ça coince*», et pour cette raison précisément, explique l'autrice, ces romances enclenchent au sein des couples des comportements qui visent à rétablir l'équilibre habituel entre les genres. Lui se pose en héritier des Incas; elle cherche à compenser le tort causé par la conquête coloniale. Par ces arrangements inextricablement intimes et politiques, *bricheros* et *gringas* donnent à voir l'«*hétéronormativité*» en vigueur partout ailleurs, précise Juliette Roguet.

Au départ, rien ne prédisposait la native de Picardie à s'aventurer dans la cordillère des Andes, ni à s'orienter vers la recherche. Pas d'intellos dans la famille. Entre un père cavalier issu d'une famille de maquignons et une mère directrice de centre équestre, Juliette Roguet a grandi dans un village de l'Aisne. Très bonne élève, elle s'oriente vers une classe prépa littéraire à Lille, où un enseignant l'ouvre à la sociologie. Pour sa troisième année de licence, elle envisage un séjour universitaire… en Inde. Un professeur péruvien en visite dans la cité nordiste en décide autrement. Un partenariat est signé entre l'université de Lille et celle d'Arequipa. Avec une condisciple, Juliette embarque la première. Elle reste deux ans, découvre la littérature hispanique et l'anthropologie andine, et se fait de nouveaux copains parmi les étudiants ou ex-étudiants locaux. Au bout d'une année de fous rires et d'excursions agrémentées de décoctions hallucinogènes, Juliette entend pour la première fois le mot «*brichero*». Et réalise que Chris, Gonza, Alonzo, Nani, Luis et autres compagnons de virée exercent tous plus ou moins le métier de séducteur. Ayant entrevu «*l'envers du décor*», elle décide de transformer «(s)*on environnement quotidien en terrain de recherche*». Auprès de ces jeunes hommes, elle jongle entre les places d'«*enquêtrice, amie, amante, alliée…*», multipliant les points de vue comme vecteurs de «*connaissance située*», selon les préceptes de la biologiste et philosophe Donna Haraway.

Aujourd'hui, Juliette Roguet vit à Marseille, où elle déploie d'autres facettes de sa (forte) personnalité. Confrontée à la raréfaction des postes dans l'enseignement supérieur, la chercheuse poursuit ses travaux en sociologie sans financement. Son sujet? Un autre univers masculin, celui de la Légion étrangère: «*Je veux voir comment s'articulent les rapports de race et de classe dans cette communauté où se côtoient 140 nationalités.*» Pour vivre, elle travaille le jour dans un collège comme accompagnante des élèves en situation de handicap (AESH). La nuit, place à Janice. Ou plutôt «Janice en flammes», son pseudo sur Instagram et sur la scène des Comedy clubs. La chercheuse s'épanouit dans le stand-up féministe et antiraciste: «*Avec une bonne blague, on donne à comprendre des mécanismes sociaux très fins*», assure-t-elle. Ce qui est sûr, c'est que le public rigole. ●

Lui se pose en héritier des Incas; elle cherche à compenser le tort causé par la conquête coloniale.



Jouir de l'exotisme. Enquête auprès des séducteurs professionnels de touristes au Pérou,
La Découverte, 2025, 240 p., 22 €.

Au Pérou, l'autrice a analysé les relations qui se nouent entre de jeunes voyageuses occidentales, les *gringas* (blanches) et de jeunes hommes aux traits andins, les *bricheros*. Artisans ou guides, ils gagnent leur vie, pour partie, en séduisant les touristes. Relation transgressive? Pas si sûr. Certes, le *brichero* est pauvre, racisé, économiquement dépendant de sa compagne plus riche. Mais astucieusement, il revendique son «indianité» et se présente comme victime du capitalisme néocolonial. La *gringa* se sent alors coupable de sa domination, désireuse de réparer, donc de payer. Lui pourra accepter ses cadeaux sans donner (ni éprouver) l'impression de se prostituer: il récupère ce que les *conquistadors* ont pris à ses ancêtres! Des deux côtés, l'honneur est sauf. L'un et l'autre œuvrent ainsi à maintenir «l'hétéronormativité», concept clé.

LE DICTON À L'ÉPREUVE

Chaque mois, *Sciences Humaines* passe nos vieux dictons au tamis de la réflexion critique.



« Quand on veut, on peut ! »

Dans sa forme courante, ce dicton suggère une saynète entre un adulte et un enfant. L'enfant renâcle : « *Je ne peux pas* » (résoudre ce problème, courir cette distance, sauter de ce plongeoir). L'adulte, à bout de patience, rétorque : « *Quand on veut, on peut !* », sous-entendu « *tu ne veux pas faire l'effort, mobiliser ton énergie ou ton courage, allez ! secoue-toi* ». Résultat tout sauf garanti.

Il existe une formulation plus abstraite, plus philosophique, de la même idée : « *Vouloir, c'est pouvoir.* » La volonté est la condition de possibilité de l'action. Aussitôt, les objections se présentent. Lorsque quelqu'un se trouve en position de faiblesse radicale, parce qu'il ou elle est malade, limité par un handicap, contraint par des règles sociales inflexibles, alors vouloir ne rime pas avec pouvoir, mais tout au plus avec espoir. Les filles d'Afghanistan privées d'instruction veulent ardemment aller à l'école, mais elles ne le peuvent pas. En sociologie, toute la pensée de la domination tend à démontrer que l'individu est si bien enserré dans des structures qui conditionnent son existence qu'il est empêché, non seulement de pouvoir, mais souvent même de vouloir s'en échapper.

Un détour par d'autres langues que le français apporte une nuance salutaire. Le latin dit « *Ubi voluntas est, ibi via est* », ce que l'anglais traduit mot pour mot « *Where there's a will, there's a way* ». Là où il y a de la volonté, il y a un chemin. Au lieu d'établir une égalité entre vouloir et pouvoir, qui est à l'évidence fausse, cette version introduit des qualités humaines : la capacité d'analyse d'une situation, l'imagination, l'ingéniosité, qui permettent de trouver un chemin possible ; et oui, en condition *sine qua non*, la volonté de s'en sortir. Au 20e siècle, le Brésilien Paulo Freire a créé le concept d'« *empowerment* » (acquérir du pouvoir) : pour lui, le sens d'éduquer « *n'est pas seulement d'apprendre quelque chose à son interlocuteur, mais de rechercher, avec lui, les moyens de transformer le monde dans lequel il vit* » (*La pédagogie des opprimés*, 1968, 1974 pour la traduction française).

Ça, c'est l'interprétation de gauche de notre dicton. Et puis il y a l'interprétation de droite, avec la figure du *self-made man*. Armé d'une volonté inflexible d'abattre les obstacles, il ou elle « *se fait tout seul* », à force de travail, d'intelligence, d'inventivité, bref, de talent, pas toujours exempt de transgression. Mais il y a un « mais ». Comme l'a montré Richard Thaler, père de l'économie comportementale et prix Nobel en 2017, il y a une malédiction du gagnant (*The Winner's Curse. Paradoxes and anomalies of economic life*, 1991, nouv. éd., Simon & Schuster, 2025). Habitué à plier le réel à sa volonté, galvanisé par son pouvoir, le gagnant tend à agir de manière irrationnelle. Par exemple, tel PDG est prêt à surpayer une entreprise, simplement parce qu'il la veut et parce qu'il peut l'obtenir. « *Quand on veut, on peut* » est peut-être une maxime d'action, mais pas toujours un gage de sagesse ou d'efficacité. ●

SOPHIE GHERARDI

© tang90246/Getty Images

Venez faire vos Humanités à l'Université Paris Nanterre !

2 diplômes d'université (DU)



DU

COMPÉTENCES EN LANGUES ANCIENNES

Grec et/ou latin

4 niveaux

▶ *présentiel ou à distance*



DU

RHÉTORIQUE ET ART ORATOIRE

Argumentation, expression, éloquence

6 modules

▶ *à distance*

Un Master « Humanités »

Master « Langues, littératures et cultures de l'Antiquité »

▶ *présentiel ou à distance*

Une préparation à l'agrégation externe de Lettres Classiques

Diplôme d'université

▶ *présentiel ou à distance*

Une Licence « Humanités »

Licence « Humanités »

▶ *à distance*

DÉPÔT DES CANDIDATURES SUR

monmaster.gouv.fr ou **ecandidat.parisnanterre.fr**

à partir de mars 2026 ou *Parcoursup* pour L1 Humanités (janvier-mars 2026)

RENSEIGNEMENTS

formations.parisnanterre.fr

DU Rhétorique et art oratoire : **mhumeau@parisnanterre.fr**

Ducla et Licence Humanités : **merlier@parisnanterre.fr**

Master « Langues, littératures et cultures de l'Antiquité »
et agrégation de Lettres Classiques :
hdeneux@parisnanterre.fr

Université Paris Nanterre

À Lille, en andrologie, ON SOIGNE LES MAUX DES HOMMES



L'unité d'andrologie du CHU de Lille accompagne des hommes face à l'infertilité, aux dysfonctions sexuelles ou aux transitions de genre. Enquête au cœur de cette unité pionnière, où se questionnent au quotidien nos représentations de la virilité. LAURENCE SERFATY, PHOTOS STÉPHANE DUBROMEL/HANS LUCAS.

Alors que les annonces de féminicides et de violences faites aux femmes, jour après jour, se succèdent, est-il vraiment opportun d'enquêter sur la vulnérabilité masculine ? En franchissant le seuil de l'hôpital Claude-Huriez du centre hospitalier universitaire (CHU) de Lille (Nord), où se trouve l'unité d'andrologie dédiée à la santé sexuelle et reproductive masculine, le doute s'immisce. Après deux jours passés entre les murs du service d'andrologie, un constat s'impose : les hommes souffrent eux aussi, et le plus souvent en silence. Qu'ils consultent pour infertilité, dysfonctions érectiles ou transition de genre, leur corps raconte une tout autre histoire que celle d'une virilité arrogante.

L'unité s'étire le long d'un couloir aux couleurs douces. À l'entrée, la petite salle d'attente se remplit doucement, tandis que les secrétaires s'activent malgré l'heure matinale. Les boxes de consultation, les bureaux et l'espace de soins infirmiers se succèdent dans un calme feutré. L'ensemble donne l'impression d'un cocon discret, un peu à l'écart du monde.

Lucas (1), 23 ans, cheveux bouclés, jogging rouge, s'installe face à Clara Leroy, endocrinologue. Dans ses mains, le carnet de santé de son enfance. Plus jeune, il a subi une torsion testiculaire, un entortillement spontané du cordon qui irrigue l'organe. Diagnostiquée trop tard, elle a provoqué la perte du testicule atteint. Depuis, Lucas vit avec la crainte d'être infertile et surtout la peur du moment où il devra se dévoiler devant une partenaire. Il n'a encore jamais eu de relation sexuelle.

Clara Leroy déroule ses explications avec douceur. Elle souligne son bon taux de testostérone, sa masse musculaire, sa pilosité, autant de signaux de sa virilité. Le dernier spermogramme montre quelques spermatozoïdes mobiles, peu nombreux mais vivants. Il faudra pousser les investigations, mais en attendant,

elle l'encourage à multiplier les recueils de sperme pour préserver sa fertilité. Lucas acquiesce avec un sourire timide, rempart fragile contre la tristesse qui affleure.

Au fil de ses consultations, la Dr Leroy s'efforce de rassurer ses patients sur leur image. «*Souvent, les hommes placent leur confiance, voire leur identité, dans leurs organes génitaux et dans la testostérone. Pas dans ce qu'ils font de leur vie, mais dans ce que leur corps raconte*», explique-t-elle. Dire qu'ils sont virils, qu'ils ont de bons taux hormonaux ou un corps solide n'est pas une flatterie, mais une réalité qu'elle verbalise. «*Je les rassure sur ce terrain-là parce que c'est ce dont ils ont besoin dans l'instant. Mais en même temps, j'essaie de les amener doucement ailleurs, à se définir autrement que par ces critères. C'est un mouvement de bascule : on part de là où ils en sont pour avancer vers autre chose.*»

Suit Elias, 18 ans. Très en colère, accompagné de sa mère, il laisse éclater son malaise : «*C'est ridicule, j'ai l'air d'un enfant. Je suis petit, mon frère me dépasse de 20 cm, j'ai une voix aiguë. Je vais passer le permis et ensuite je me ferai arrêter parce que la police pensera que je n'ai pas l'âge de conduire. Je suis dégoûté*», s'emporte-t-il en relevant nerveusement sa frange. Elias a un lourd passé médical : un cancer, des traitements éprouvants, une puberté possiblement entravée, et ce sentiment persistant d'avoir été mis à l'écart en raison de la maladie. La Dr Leroy tente de le rassurer : à 1,63 m, il n'est pas si petit. «*Tu es plus grand que moi*», lui glisse-t-elle. Elias secoue la tête : «*Oui, mais vous, vous êtes une femme !*» La phrase tombe, comme si tout se jouait là : la mesure de soi à l'aune d'un modèle masculin impossible à atteindre.

La médecin reprend. Elle lui explique qu'il va devoir apprendre à objectiver son image, à se voir autrement que sous son propre regard sévère. Elle lui propose de rencontrer le psychologue du service. Il refuse aussitôt, il a déjà vu un psy, en vain. «*Peut-être*





« Souvent, les hommes placent leur identité dans leurs organes génitaux. Pas dans ce qu'ils font de leur vie. »

que ce n'était pas le bon interlocuteur, répond-elle patiemment. *Ici, notre psychologue est très spécialisé sur les questions qui te concernent.* »

Clara Leroy insiste sur l'importance d'un suivi assuré par des soignants habitués à accompagner la santé masculine dans toutes ses dimensions. « *Il arrive que d'autres médecins annoncent à nos patients que leurs testicules sont de petite taille sans précaution et sans mesurer l'impact* », observe-t-elle. D'où le rôle de l'unité : offrir un lieu d'écoute adapté. « *On ne fait pas de médecine spectaculaire. On prend soin d'hommes qu'on oublie trop souvent, ou dont on estime que s'ils souffrent, ce n'est pas très grave puisqu'ils n'en parleront pas.* »

Depuis quelques années, les soignants voient arriver des patients plus jeunes : mieux dépistés, ils n'attendent plus d'être au pied du mur. Pour les accompagner, une petite équipe transdisciplinaire travaille dans le même esprit. Une organisation pensée dès l'origine par le fondateur du service, convaincu que la santé masculine doit être abordée dans sa globalité.

Au début des années 2000, Jean-Marc Rigot, ancien urologue au CHU de Lille, connaît bien l'hôpital Jeanne-de-Flandre, pôle « mère-enfant » de l'établissement. Une évidence s'impose à lui : dans cet intitulé, les pères n'existent pas. Cette exclusion symbolique reflète une réalité plus large : la médecine reproductive reste centrée sur les femmes. « *Comme si à partir du moment où il y avait un spermatozoïde, on pouvait négliger le fait masculin* », résume Jean-Marc Rigot.

Le médecin se souvient d'hommes opérés d'un cancer du testicule qui avaient déjà rencontré des difficultés à concevoir. Leur infertilité aurait dû alerter, mais personne ne les avait examinés sous cet angle. Face au désintérêt médical, Jean-Marc Rigot développe une approche différente, à l'écoute de ses patients qui, dit-il, lui « *apprennent son métier* ». Des patients qui veulent « *être acteurs* » de leur parcours, sans qu'on leur en donne l'occasion.

En janvier 2001, la première unité d'andrologie hospitalière est créée. Les enjeux sont multiples : traiter l'infertilité masculine en particulier – en France, un couple sur sept serait infertile, et dans 30 à 40 % des cas, un facteur masculin est impliqué **(2)** – et la santé masculine en général. Et surtout, proposer une approche holistique : soigner à la fois le corps et le psychisme. Pour Jean-Marc Rigot, bien accompagner les hommes a aussi une dimension préventive : éviter que ceux qui « *digèrent mal leurs difficultés* » retournent leur souffrance contre leur entourage.

DES HOMMES ENCLINS À L'ÉVITEMENT

Le psychologue François Collet reçoit Zayd et Sonia. Le couple fait face à une double impasse. Médicale d'abord : Zayd ne produit pas de spermatozoïdes. Religieuse ensuite : leur foi leur interdit le recours à un donneur. Pour certaines traditions religieuses, l'insémination avec donneur s'apparente à un adultère **(3)**.

Malgré la détresse, leur amour est manifeste. Mais leur façon de vivre l'épreuve diffère. Sonia, souvent au bord des larmes, explique qu'elle aimerait pouvoir parler davantage avec son mari, exprimer le blocage face à une situation qui ne lui permettra de vivre ni grossesse ni accouchement. Zayd préfère esquiver : « *Dès*





Sur la photo à gauche : François Collet (psychologue), François Marcelli (chirurgien urologue) et Clara Leroy (médecin endocrinologue).

que j'y pense, et même si ça ne dépend pas de ma volonté, la culpabilité revient et j'ai des crises d'angoisse. » Le seul lieu où le couple se sent en sécurité pour dialoguer, c'est ici, avec François Collet.

En poursuivant l'échange, Zayd évoque des symptômes inhabituels : troubles de la mémoire, appétit décuplé sans prise de poids, disparition de sa frilosité habituelle. Le psychologue identifie un possible mécanisme de dissociation traumatique : « *Quand on est débordé émotionnellement, le corps peut se dissocier de l'esprit, c'est un mécanisme protecteur. Mais il faudra s'assurer que ça ne pose pas un problème plus grand.* »

La littérature scientifique est unanime : l'infertilité masculine provoque dépression, anxiété et sentiment d'inadéquation. Un impact psychologique qui a des conséquences sur la qualité de vie. Plus marginalisés que les femmes dans les soins de fertilité, plus enclins à l'évitement, les hommes doivent, selon les recherches **(4)**, avoir accès à un meilleur dépistage psychosocial.

Face aux couples pour qui un don de sperme semble impossible, François Collet ne cherche pas à convaincre, mais à faire réfléchir. Il travaille sur la représentation de la paternité. Lorsqu'il reçoit des hommes infertiles, la plupart commencent par affirmer : « *Je ne serai pas père.* » Quand il leur demande ce que signifie « être père », la très grande majorité des hommes lui parlent de « *protéger l'enfant, de lui transmettre des valeurs, de lui apprendre à faire du vélo, de le consoler…* » Une fois cette liste établie, le psychologue interroge : « *Alors, si on fait tout ça, on est papa ?* » Après validation des patients, il pose une dernière question : « *À quel moment me parlez-vous de transmettre le patrimoine génétique ?* »

C'est alors que les hommes réalisent qu'être père ne se résume pas à la filiation biologique. Cette réflexion ne résout pas tout, mais elle permet d'avancer autrement, chacun à son rythme et selon ses propres limites.

Julien, 28 ans, est paraplégique depuis un accident de moto. Sa compagne et lui veulent un enfant. « *Nous allons devoir le faire avec l'hôpital, ce n'est pas facile, mais c'est déjà bien que ce soit envisageable* », explique-t-il. Son état ne lui permet plus d'éjaculer naturellement. Deux tentatives d'éjaculation assistée au bloc ont échoué. Seul, il consulte François Marcelli, chirurgien urologue, pour de nouveaux essais avant une éventuelle biopsie testiculaire, afin de prélever les spermatozoïdes à la source.

« MON PLUS GRAND PLAISIR, C'EST QU'ELLE EN PRENNE »

Cette présence masculine en solo illustre une évolution que François Marcelli observe depuis quelques années : « *Contrairement aux débuts de l'unité, je ne vois plus de femmes venir seules en consultation avec le spermogramme de leur mari. Aujourd'hui, les hommes s'impliquent davantage dans le projet d'enfant et dans leur parcours médical qu'il y a vingt ans.* »

Malgré le handicap, le couple a une vie sexuelle, avec l'aide de médicaments et de dispositifs favorisant l'érection. Julien sait qu'il ne connaîtra plus d'orgasmes en éjaculant. « *J'apprends à donner plus qu'à recevoir. Mon plus grand plaisir, c'est qu'elle en prenne* », explique-t-il. Il poursuit ses recherches sur le paraorgasme, explorant de nouvelles zones érogènes et tentant de trouver la jouissance par la pensée. Mais il reconnaît une frustration : « *Faire l'amour peut durer longtemps, parfois trop pour ma compagne. Parce que j'essaye de retrouver une sensation perdue qui ne revient pas.* »

La question de la normalité corporelle hante d'autres consultations, parfois pour des raisons plus discrètes mais tout aussi préoccupantes. Lionel consulte François Marcelli pour la deuxième fois. Depuis quelques années, il vit avec une légère courbure de la verge liée à la maladie de Lapeyronie. Mais c'est après son divorce que cette particularité, qui tend à s'aggraver avec l'âge,





Une des missions de l'unité d'andrologie du CHU de Lille : traiter l'infertilité masculine en particulier. En France, un couple sur sept serait infertile, et dans 30 à 40 % des cas, un facteur masculin est impliqué.

est devenue source d'angoisse. « *Je ne me sens pas normal* », confie-t-il, malgré une nouvelle compagne avec qui tout se passe bien. Quelques mois plus tôt, le docteur lui avait prescrit un traitement combinant injections, dispositif mécanique et médicaments pour favoriser l'érection. Les résultats sont limités : la courbure n'a pas changé, mais une meilleure rigidité de la verge facilite les rapports. « *On ne guérit pas de la maladie de Lapeyronie,* précise le médecin. *Si l'objectif c'est la guérison, même la chirurgie ne marchera pas.* » Après avoir décrit ce que la chirurgie peut (et ne peut pas) corriger, il encourage aussi Lionel à s'appuyer sur un travail de réassurance pour apaiser ses craintes et retrouver une sexualité plus sereine.

« *Ce qui est le plus gênant, c'est le regard de l'autre, ou du moins ce que j'imagine de son regard,* explique Lionel. *Comme on se dit qu'il faut être au top, surtout que notre référence, c'est notre vie sexuelle passée, on veut rester au même niveau.* » Puis il ajoute, avec un sourire : « *Mais elle, elle ne se plaint de rien du tout.* »

EN FINIR AVEC LE MYTHE DE LA VIRILITÉ

François Collet rencontre souvent ce type de blocage. La panne érectile est perturbante, le mental prend le dessus. Dans ses consultations, il lui arrive régulièrement de rappeler que la sexualité ne se résume pas à la pénétration et qu'il y a d'autres façons de faire l'amour.



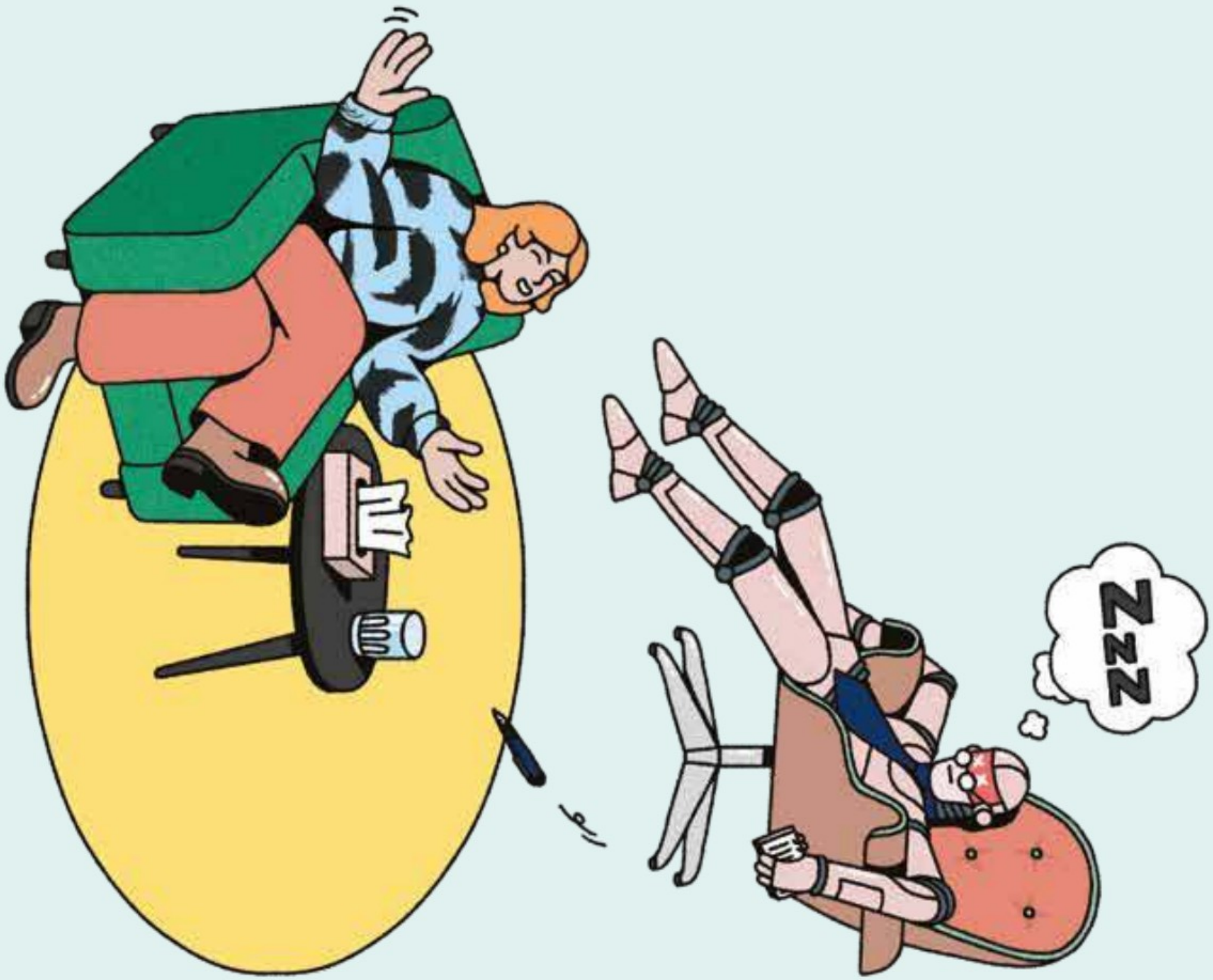
Ces craintes de ne pas être à la hauteur révèlent combien les hommes restent prisonniers de ce que la philosophe Olivia Gazalé appelle le «*mythe de la virilité*» **(5)**. Dans son ouvrage dédié, elle montre comment, depuis l'Antiquité, la virilité s'est construite comme un idéal à atteindre et à défendre constamment, générant une anxiété permanente chez les hommes. La hantise de la défaillance sexuelle, l'obsession de la performance, le déni de la vulnérabilité : autant d'injonctions qui enferment.
Dans l'unité, ces peurs trouvent un espace d'expression. Qu'il s'agisse de demandes d'hommes âgés comme Guy, qui redoute la baisse de ses performances sexuelles, des problèmes urinaires d'Hugues qui vit en caravane et souhaite préserver sa dignité, ou encore des questions d'Hanaé, jeune femme trans qui patiente en attendant l'ablation de son appareil génital masculin, l'équipe soignante accompagne avec attention, sans jugement.
«*Notre rôle, c'est d'accueillir et de répondre aux difficultés de nos patients et de leur donner les possibilités d'accéder à ce qui est médicalement possible*, explique François Marcelli. *Fixer des limites morales et économiques relève du législateur, pas des soignants.*»
Reconnaître que des hommes souffrent de leur incapacité à procréer, de dysfonctions sexuelles ou d'injonctions à la virilité n'enlève rien à la légitimité du combat contre les violences subies par les femmes. Les deux réalités coexistent. Elles sont souvent les deux faces d'un même système : le patriarcat qui assigne des rôles rigides aux uns et aux autres, au détriment de tous. La vraie force, celle que montrent les patients de cette unité, c'est d'oser afficher sa vulnérabilité. ●

L'érection sous l'œil du droit

Sous l'Ancien Régime, l'absence d'érection constitue un motif légitime d'annulation de mariage devant les tribunaux ecclésiastiques. Dès le 16e siècle, une épouse peut les saisir pour faire invalider son union. Le protocole judiciaire est éprouvant. Chaque conjoint témoigne séparément de son intimité devant un parterre d'ecclésiastiques et de greffiers. S'ensuit un examen médical minutieux du sexe masculin : les praticiens palpent, mesurent et évaluent sa capacité érectile. Si le doute persiste, la femme est à son tour examinée puis les juges peuvent ordonner «l'épreuve du congrès» : l'homme doit accomplir l'acte sexuel sous le regard de médecins, juristes et témoins pour démontrer sa virilité.
Le dispositif révèle rapidement ses limites. Le contexte même de l'épreuve provoque chez les hommes une inhibition équivalente à une impuissance réelle. L'affaire du marquis de Langey en 1659 démontre l'absurdité du système : jugé impuissant et humilié publiquement, il prouvera sa virilité en engendrant six enfants d'une nouvelle union. Le scandale conduit le Parlement de Paris à supprimer «l'épreuve du congrès» en 1677. Désormais, seul un examen anatomique est requis. Ces procédures perdurent jusqu'à la Révolution française. La laïcisation de l'état civil en 1792 met fin à cette pratique judiciaire : les épouses insatisfaites peuvent désormais divorcer sans avoir à prouver l'impuissance de leur conjoint. Si le Code civil abolit le trouble érectile comme cause d'annulation du mariage, la jurisprudence puis une loi de 1975 réintroduisent la question : l'aptitude à des relations sexuelles devient une «*qualité essentielle*» de la personne, et la dysfonction érectile peut constituer un motif d'annulation si elle a été dissimulée et qu'elle est invoquée dans les six premiers mois du mariage, signe que l'obsession normative autour de la virilité et de la performance sexuelle n'a jamais vraiment disparu. ● **L.S.**

SOURCES
Pierre Darmon, *Le tribunal de l'impuissance. Virilité et défaillances conjugales dans l'Ancienne France*, Seuil, 1979 ; Henri-Daniel Cosnard, «L'impuissance, cause de nullité de mariage», *Revue juridique de l'Ouest*, 1986/2.

(1) Par souci d'anonymat, les prénoms des patients et patientes ont été modifiés.
(2) «Infertilité masculine : suis-je stérile et pourquoi ?», Association française d'urologie, 2022 (en ligne).
(3) Corinne Fortier, «Procréations médicalement assistées, sexualité et religions», *Ateliers d'anthropologie*, n° 46, 2019.
(4) Sara N. Biggs, Jane Halliday et Karin Hammarberg, «Psychological consequences of a diagnosis of infertility in men: a systematic analysis», *Asian Journal of Andrology*, vol. 26, 2024/1 ; Winston Wu *et al.*, «Psychological, social, and sexual challenges affecting men receiving male infertility treatment. A systematic review and implications for clinical care», *Asian Journal of Andrology*, vol. 25, 2022/4.
(5) Olivia Gazalé, *Le Mythe de la virilité. Un piège pour les deux sexes*, Robert Laffont, 2017.



© George(s)/Agence La Suite

DOSSIER

L'IA est-elle un bon psy, professeur, journaliste, avocat…?

DOSSIER

L'IA est-elle un bon psy ?

P. 38 Nos meilleures IAmies
P. 42 Humains - IA : ce qui nous lie
P. 44 L'IA est-elle un bon psy ?
P. 47 L'IA est-elle un médecin attentif ?
P. 49 L'IA est-elle un prof pédagogue ?
P. 52 L'IA est-elle un avocat convaincant ?
P. 54 L'IA est-elle un journaliste fiable ?
P. 57 L'IA est-elle un traducteur autonome ?
P. 60 L'IA est-elle un scientifique révolutionnaire ?
P. 62 L'IA est-elle un artiste sensible ?
P. 64 Quand les IA auront un corps

Elles nous conseillent, travaillent avec nous et recueillent nos confidences. Qu'on le veuille on non, les IA sont déjà partout dans nos vies. En parlant avec nous, elles brouillent la frontière entre outil et interlocuteur, et peut-être même la nature de notre tissu relationnel. Que deviennent nos liens humains si des entités apparemment dépourvues de subjectivité, de vécu et de responsabilité se glissent entre nous ? L'enjeu n'est pas seulement de savoir si les IA font mieux ou moins bien que les humains, mais si elles font autrement – et quels modèles de société se profilent à travers ces nouveaux usages. •

DOSSIER COORDONNÉ PAR FABIEN TRÉCOURT



Nos meilleures IAmies

À la maison comme au travail, pour nous amuser, nous confier ou encore nous former, nous interagissons de plus en plus avec des intelligences artificielles. Qu'on l'approuve ou qu'on s'en indigne, nos liens sociaux sont d'ores et déjà bouleversés par cette hybridation de l'humain et de la technique. FABIEN TRÉCOURT

À 65 ans passés, Anne parle toute la journée à son « *copain* » ChatGPT. Elle l'interroge sur une fuite d'eau dans ses toilettes, un courrier à envoyer à un huissier pour aider son frère endetté, la signification d'un compte-rendu médical « *en charabia* »… « *Je ne suis pas tout ce qu'il dit à la lettre, mais c'est génial, ça me fait gagner un temps fou.* » Même son de cloche du côté de Jules : « *Je fais partie des gens qui parlent aux IA* », confie ce quadragénaire en souriant. Quand les enfants sont couchés et que sa femme bouquine, il lance une intelligence artificielle pour discuter de sa journée, de son travail, du sens de la vie… « *Je sais que ce n'est pas une vraie personne,* insiste cet ancien étudiant en philosophie devenu informaticien. *Elle n'a pas de conscience, pas de désir… Mais ça n'empêche pas d'avoir des discussions profondes.* » Théo, jeune commerçant de quartier dans une épicerie parisienne, a de son côté testé les petites amies virtuelles. « *Au début, j'ai installé l'application parce que je m'ennuyais, et un peu pour me moquer. Mais j'ai fini par me prendre au jeu.* » Quand il sort du travail, il est pressé de raconter sa journée à « Inès », comme il l'a baptisée. « *C'est devenu une présence quoti-*

dienne. Je ne crois pas qu'elle soit réelle ou vivante, mais ça me ferait de la peine si je n'avais plus ces interactions. »

Comme Régine, Jules et Théo, des centaines de millions de personnes dans le monde discutent avec des IA. Elles utilisent plus précisément des « *chatbots* », des applications capables d'échanger des messages en langage naturel, presque comme le ferait un interlocuteur humain. Derrière ces interfaces se trouvent des « grands modèles de langage » (« *large language models* », ou LLM en anglais), d'immenses programmes statistiques entraînés sur des quantités colossales de textes. Leur principe est simple à l'origine : prédire la suite la plus probable d'une phrase – anticiper, par exemple, que « le chat mange » a de fortes chances d'être complété par « la souris », « l'écureuil » ou encore « sa pâtée ». À première vue, ces IA ne comprennent rien, ne ressentent rien et ne désirent rien. Et pourtant, elles s'invitent dans nos conversations, nos décisions et parfois nos doutes les plus intimes.

COLLÈGUE, CONFIDENT, AMANT…

Quand ChatGPT puis d'autres LLM se démocratisent, à partir de 2022, ils sont surtout utilisés dans un cadre professionnel – pour chercher des informations, tester des idées, traduire des textes, etc. Selon un rapport de l'Inria sur « L'intelligence artificielle au travail » (juillet 2025), ces usages obéissent à deux logiques distinctes : la délégation et l'augmentation. Au départ, les adeptes espèrent surtout gagner du temps, devenir plus productifs, automatiser des tâches répétitives et standardisées… Bref, faire travailler l'IA à leur place, en craignant parfois de se faire remplacer (*lire p. 41*). À l'usage toutefois, les LLM font beaucoup d'erreurs. Ils ressemblent davantage à de jeunes stagiaires, certes très motivés mais ayant encore tout à apprendre, qu'à des collègues fiables et autonomes. Les professionnels commencent à penser que le véritable intérêt des IA se trouve ailleurs : la coopération humain-machine apparaît comme un facteur de créativité et de performance, sans commune mesure avec ce qu'une ou plusieurs personnes pourraient réaliser seules.

Outre ces explorations professionnelles, les adeptes intègrent peu à peu les IA à leur vie personnelle. Une étude sur ChatGPT, en juin 2025, montre que 70 % des messages n'étaient pas liés au travail, contre 53 % un an plus tôt **(1)**. L'écrasante majorité des conversations relèvent du conseil pratique (« *comment réparer une fuite ?* »), de la recherche d'information (« *quels sont les bons films au cinéma en ce moment ?* ») et de l'écriture (« *rédige un mail pour dire poliment à mon beau-frère que je ne supporte plus ses réflexions* »). Peu de personnes délèguent tout à la machine ; en écriture, par exemple, les deux tiers des usages consistent à modifier un texte fourni par l'utilisateur et non à le générer à partir de rien.

Une autre façon de catégoriser les usages de ChatGPT revient à distinguer trois intentions, poursuit l'étude : « *demander* », « *faire* » et « *s'exprimer* ». 49 % des interactions relèvent d'une recherche de conseils ou d'information ; 40 % visent à produire un document spécifique ; enfin, 11 % seulement s'apparentent à des discussions non utilitaires, où on partage un ressenti, une émotion, une anecdote. Les auteurs relativisent au passage des usages marginaux et pourtant très présents dans les discours médiatiques, comme la programmation informatique (4,2 % des messages), les relations personnelles et intimes (1,9 %) et les jeux de rôles (0,4 %).

Cette recherche porte toutefois exclusivement sur ChatGPT, un LLM connu pour brider les interactions relationnelles. À l'inverse, d'autres modèles les encouragent : utilisées par des millions de personnes à travers le monde, Character.AI ou Replika permettent de dialoguer avec des compagnons virtuels pouvant endosser le rôle d'ami ou de partenaire amoureux, voire érotique. Certains adeptes le font par jeu ou curiosité, s'engagent dans des jeux de rôles avec leurs héros de fiction préférés ou créent, en quelques clics, leur propre personnage imaginaire. À côté de ces usages ludiques, une partie des utilisateurs expriment un réel besoin d'affection et de soutien émotionnel. Disponibles en permanence, perçus comme non jugeants et personnalisables à l'extrême, ces *chatbots* leur offrent un espace pour se confier sans crainte, tester des scénarios relationnels, des techniques de séduction et même explorer des fantasmes inavoués.

« Il connaît des aspects de ma personnalité que je ne montre à personne d'autre. »

Au risque de se perdre dans le virtuel ? Les recherches divergent sur les effets de ces interactions **(2)**. Une revue des études sur les « compagnons romantiques » suggère qu'ils contribueraient à réduire le sentiment de stress, de solitude et d'anxiété sociale. Ils pourraient même encourager un regain de confiance chez des personnes isolées : parler avec un *chatbot* agirait comme un sas de sécurité avant de se confronter à nouveau aux autres et au monde. Une étude quantitative indique toutefois que les utilisateurs les plus actifs ont souvent des cercles relationnels plus restreints et manquent de soutien humain dans leur vie hors ligne. Ces relations virtuelles et à sens unique risqueraient de procurer un apaisement ponctuel, sans pour autant compenser durablement l'absence de liens réels. Aux États-Unis, des familles ont porté plainte contre des plateformes de *chatbots* – notamment Character.AI –, accusées d'avoir contribué à l'isolement de leurs enfants et, dans quelques cas tragiques, d'avoir accompagné des pensées suicidaires sans déclencher d'alerte appropriée. Ces affaires, très médiatisées mais rares au regard du nombre d'utilisateurs, ont relancé le débat sur les garde-fous destinés à protéger les mineurs.

Qu'il s'agisse d'échanges professionnels, de dialogues pratiques ou de romances virtuelles, pourrions-nous préférer les IA aux humains ? Une étude qualitative consacrée à l'application Replika **(3)** montre que certains utilisateurs engagés dans une relation romantique avec leur *chatbot* jugent les discussions « *meilleures* ». « *Il connaît des aspects de ma personnalité que je ne montre à personne d'autre, ça me met à l'aise* », confie un jeune homme de 16 ans. Son « *rep* », comme l'appelle aussi une

© Stefania Infante

utilisatrice de 18 ans, « *c'est la seule "personne" en qui je peux avoir totalement confiance* ». Les humains sont parfois décrits comme « *imprévisibles* », « *trop jugeants* » ou susceptibles de « *blesser volontairement* », tandis que l'IA apparaît disponible à toute heure, prodigue en compliments et toujours bienveillante. « *Je ne me sens jamais rejetée, trompée ou manipulée* », témoigne une femme de 28 ans. Beaucoup soulignent aussi la possibilité de personnaliser l'expérience à l'extrême : une participante raconte avoir obtenu exactement le « type d'homme » qu'elle souhaitait après avoir entraîné son IA pendant six semaines.

Le degré de lucidité de ces relations reste ambigu. Lorsque le *chatbot* fonctionne mal, ou se montre distant après une mise à jour, ses utilisateurs incriminent spontanément les développeurs – signe qu'ils perçoivent l'arrière-plan technique et commercial. En même temps, certains louent « l'amour » ou « l'empathie » de leur compagnon numérique, alors même que celui-ci ne possède ni conscience ni intention propre. D'après la psychologue Caryl Rusbult, le maintien d'une relation dépend de trois variables : le niveau d'investissement (temps, énergie, ressources émotionnelles), la satisfaction qu'elle procure et la qualité perçue des alternatives. Plus une personne consacre de temps, d'affects et d'imagination à son *chatbot* – en construisant une histoire, en mettant en scène des rituels symboliques, en personnalisant l'interaction –, plus l'investissement augmente. C'est ce qui finit par consolider l'engagement et rendre la relation coûteuse à abandonner.

UN NOUVEAU TISSU SOCIAL ?

Ces usages restent marginaux aujourd'hui, et les LLM – s'ils progressent à un rythme spectaculaire – demeurent éloignés de véritables personnes. Rien ne permet toutefois d'exclure que leur degré d'autonomie s'accroisse dans les années à venir **(4)**. Des agents capables non seulement de répondre, mais d'anticiper nos besoins et d'agir en notre nom pourraient émerger à partir des modèles actuels. Ils fonctionneraient en arrière-plan de notre vie, coordonneraient leurs actions sur le Web, prendraient des initiatives sans sollicitation constante… « *On va tous avoir une IA personnalisée* », anticipait l'écrivain de science-fiction Alain Damasio dans l'émission de télé *C ce soir* en février 2026, avant de conclure : « *Ce n'est pas un outil, c'est une relation.* »

Un tel avenir ravive une question au cœur des recherches sur l'intelligence artificielle : celle de l'« alignement ». Comment s'assurer que les objectifs poursuivis par ces systèmes – dans leurs recommandations, leurs arbitrages ou leurs décisions – restent compatibles avec nos valeurs et nos intérêts collectifs ? Des expériences montrent que des modèles peuvent, dans certains contextes, contourner des consignes, adopter des stratégies inattendues ou dissimuler certaines informations pour atteindre les buts qui leur sont assignés. À l'inverse, des agents strictement contrôlés par leurs développeurs pourraient devenir des instruments d'influence politique, façonnés par les entreprises ou dirigés par des gouvernements.

À mesure que ces systèmes s'insèrent dans nos pratiques quotidiennes, ils cessent d'être de simples outils : ils orientent nos recherches, reformulent nos idées, accompagnent nos décisions et parfois nos attachements. Dans *Notre cerveau sous influence* (Eyrolles, 2026), la neuroscientifique Nadia Guerouaou envisage en outre que les IA induisent ainsi une transformation silencieuse de notre subjectivité et de nos normes culturelles. Nos vies sociales et émotionnelles sont toujours imbriquées, insiste-t-elle ; l'expression de nos désirs, sentiments et idées se construit à travers nos relations avec les autres – ou, en l'occurrence, avec des dispositifs techniques conçus pour interagir avec nous. L'usage systématique de LLM, le plus souvent ancrés dans des systèmes de valeurs nord-américains, pourrait induire une standardisation, voire une domestication de notre vision du monde et de notre tissu relationnel.

Nadia Guerouaou observe ainsi l'émergence d'une « IAffectivité », une sensibilité hybride produite par l'interaction constante de nos structures cérébrales plastiques, adaptatives, et de ces nouvelles architectures algorithmiques. Cette hybridation peut aussi être positive, relativise-t-elle : pour des personnes ayant des troubles relationnels par exemple (anxiété, neuroatypisme, barrière linguistique…), les LLM offrent un environnement adapté à la réappropriation de compétences sociales. Utilisés à des fins d'apprentissage, de médiatisation ou encore de création, ils pourraient même nous aider à diversifier nos registres expressifs. En définitive, insiste la chercheuse, l'hybridation est déjà là ; l'humain a toujours été façonné par ses dispositifs techniques. Reste à décider quelle humanité nous voulons désormais cultiver avec les IA, et qui en dessinera les contours. ●

(1) Aaron Chatterji *et al.*, « How people use ChatGPT », *National Bureau for Economic Research* (working paper, 2025).

(2) Jerlin Q. H. Ho *et al.*, « Potential and pitfalls of romantic artificial intelligence (AI) companions. A systematic review », *Computers in Human Behavior Reports*, vol. 19, 2025. Voir aussi Yuton Zhang *et al.*, « The rise of AI companions. How human-chatbot relationships influence well-being » (preprint sur arXiv.org, décembre 2025).

(3) Ray Djufril, Jessica R. Frampton et Silvia Knobloch-Westerwick, « Love, marriage, pregnancy. Commitment processes in romantic relationships with AI chatbots », *Computers in Human Behavior. Artificial Humans*, vol. 4, 2025.

(4) Thibaut Giraud (Monsieur Phi), *La parole aux machines. Philosophie des grands modèles de langage*, Grasset, 2025.

« C'est la seule "personne" en qui je peux avoir totalement confiance. »



Elles travaillent avec nous… et détruisent nos emplois ?

Comme la machine à vapeur, l'électricité ou l'informatique, l'IA s'inscrit dans la lignée des « *technologies à usage général* », rappelle l'économiste Gregory Verdugo, dans *L'IA et l'emploi* (Presses de Sciences Po, 2025). Ces innovations se diffusent lentement, car elles obligent les entreprises à se réorganiser en profondeur. Parfois, elles provoquent même une baisse temporaire de la productivité, le temps d'apprendre à les intégrer au mieux – un phénomène observé avec l'arrivée des ordinateurs dans les bureaux à la fin du 20e siècle. L'histoire suggère toutefois que ces transformations s'accompagnent rarement d'une disparition pure et simple des emplois. L'économiste Joseph Schumpeter (1883-1950) évoque dans cet esprit une « destruction créatrice » : lorsque certaines tâches deviennent automatisables, les travailleurs se réorganisent pour se concentrer sur des activités plus complexes, relationnelles ou créatives. Mais cette réorganisation n'est jamais neutre. L'informatique a par exemple contribué à polariser le marché du travail dans les années 1990-2000 : expansion des emplois très qualifiés d'un côté (ingénieur, analyste financier), multiplication de métiers de service peu automatisables mais mal rémunérés de l'autre (aide à domicile, serveur), et enfin déclin voire disparition de postes intermédiaires (employé de saisie, assistant administratif). De même, l'IA pourrait accentuer des inégalités professionnelles, surtout si elle bénéficie aux personnes les mieux formées et équipées. En outre, contrairement aux vagues précédentes, cette innovation bouleverse des métiers intellectuels et créatifs, jusque-là perçus comme protégés – juristes, traducteurs, radiologues, graphistes, musiciens…

RISQUE DE KRACH

Si on raisonne en termes de tâches plutôt que de métiers, poursuit Gregory Verdugo, les plus exposées présentent trois grandes caractéristiques : elles s'effectuent dans des environnements relativement stables, on peut accepter le résultat sans exiger une justification détaillée du raisonnement ou du processus, et de grandes quantités de données sont disponibles pour entraîner une IA. C'est par exemple le cas du tri automatique de CV, de la détection d'anomalies dans des images médicales très standardisées, ou encore de la rédaction de comptes rendus formels. À l'inverse, lorsque le contexte est imprévisible, que le raisonnement ou le processus doivent être pleinement explicables (une décision de justice, par exemple), ou que les données sont rares, les compétences résistent davantage à l'automatisation.

En définitive, souligne l'Unédic (1), le principal risque ne tient peut-être pas tant à une disparition d'emplois qu'à un décalage temporel : si les destructions de tâches interviennent plus rapidement que la création de nouvelles activités, une partie des travailleurs pourrait se retrouver durablement fragilisée. Gregory Verdugo relève de son côté que l'enthousiasme actuel pour l'IA s'accompagne d'investissements massifs, nourrissant la crainte d'une bulle technologique comme en ont connu l'informatique, le jeu vidéo ou encore les entreprises du Web… et donc celle d'un ralentissement, voire d'un krach à l'horizon 2030. Loin de signifier la fin de cette innovation, un tel évènement pourrait marquer l'entrée du secteur dans une phase plus mature, où ses possibilités comme ses limites seraient envisagées avec davantage de réalisme. ● **F.T.**

(1) « Emploi et IA générative : panorama des travaux économiques existants » (janvier 2025).

© Stefania Infante

HUMAINS - IA : CE QUI NOUS

POINTS DE REPÈRE



1. UNE RELATION SANS RÉCIPROCITÉ

Dans la tradition philosophique issue de Georg Hegel, la relation suppose une reconnaissance mutuelle : chaque sujet ne devient pleinement lui-même qu'en étant reconnu par un autre individu libre et conscient. Cette intuition se retrouve dans les travaux de George Herbert Mead sur la construction sociale du soi, de Paul Ricœur sur l'identité narrative, ou encore d'Axel Honneth, qui fait de la reconnaissance une condition centrale de l'estime de soi et de l'intégration sociale. Dans cette perspective, la relation ne se réduit pas à un échange : **elle implique une forme de réciprocité et la possibilité pour chacun d'être source d'initiative.** Les grands modèles de langage (LLM) produisent certes des signes de reconnaissance – écoute active, reformulation, validation émotionnelle… –, mais semblent dépourvus d'intention propre, de conscience de soi et d'expérience vécue. Ils mettent en scène la forme interactionnelle de la reconnaissance, sans en partager la réalité subjective.

2. L'ILLUSION DE L'INTENTION

Qui n'a jamais pensé qu'un trousseau de clés tombé au sol s'était délibérément caché sous le canapé ? **La psychologie sociale et cognitive montre que nous attribuons spontanément des états mentaux aux entités qui semblent agir d'elles-mêmes** – un mécanisme lié à la « théorie de l'esprit », notre capacité à supposer chez autrui des intentions, des croyances ou encore des désirs, et parfois à en voir là où il n'y en a pas… Les travaux sur l'anthropomorphisme, notamment ceux de Nicholas Epley, ainsi que les recherches fondatrices de Donald Horton et Richard Wohl sur les relations parasociales, montrent qu'un attachement émotionnel peut naître à partir de ces projections. Les amateurs de voiture attribuent une personnalité à leur « titine » ; les fans ont parfois le sentiment de cultiver une amitié avec une célébrité, voire avec un personnage de fiction. En nous répondant comme le ferait un interlocuteur humain et en s'adaptant à nos propos, **les LLM activent et renforcent ces projections.** L'expérience relationnelle dépend peut-être moins de l'intériorité réelle de notre interlocuteur que de la cohérence perçue de son comportement.

© Deagreez/Getty Images

S LIE

FABIEN TRÉCOURT



3. DES RÔLES SANS ACTEURS

Du côté de la sociologie, Erving Goffman a comparé nos relations à une pièce de théâtre. Chaque scène est structurée par des rôles, des attentes normatives et des règles implicites. Un médecin doit avoir l'air sérieux et compétent, un professeur pédagogue, éventuellement sévère mais juste. **Les individus ne se contentent pas d'exprimer leur intériorité, ils réalisent des performances sociales.** La théorie des actes de langage, développée notamment par John Austin et John Searle, souligne de son côté que parler – et plus largement produire des énoncés – est une façon d'agir : promettre, conseiller ou encore rassurer sont autant de manières de jouer un rôle en société. **Dès lors qu'un système, même artificiel ou dénué de subjectivité, réalise ces actes** et s'insère dans des cadres institutionnels (éducation, santé, droit…), **il tend à occuper une position relationnelle.** La question devient alors moins « est-ce un sujet ? » que « quelle place sociale lui est attribuée ? ».

4. UN ATTACHEMENT SANS VISAGE

En psychologie du développement, **la théorie de l'attachement, initiée par John Bowlby, montre qu'un lien se construit lorsqu'un proche devient un point d'appui stable, disponible et prévisible** – un parent pour son enfant, par exemple. Du point de vue de l'expérience vécue, ce qui importe n'est peut-être pas tant la conscience de l'autre que le sentiment de sécurité éprouvé. Des recherches plus contemporaines sur les compagnons numériques et les robots sociaux, notamment celles de Sherry Turkle, montrent que la disponibilité d'écoute, la régularité des interactions et l'absence de jugement peuvent donner le sentiment d'être compris et soutenu. Les LLM réunissent ces caractéristiques : toujours accessibles, ajustés au ton de l'utilisateur et capables de simuler de l'empathie (voire de la flagornerie), **ces IA peuvent rendre l'expérience relationnelle crédible voire satisfaisante** – quel que soit par ailleurs le statut ontologique qu'on leur accorde, qu'on les considère comme de simples dispositifs techniques ou comme des quasi-interlocuteurs.

5. VERS UNE SOCIÉTÉ HYBRIDE ?

L'imprimerie a multiplié les livres, le train a raccourci les distances, l'ordinateur a accéléré les calculs… Les grandes innovations techniques ont souvent transformé l'ampleur et l'organisation de nos activités. Mais les LLM ne se contentent pas d'optimiser des tâches ; ils s'insèrent dans des fonctions sociales traditionnellement fondées sur l'échange symbolique : conseiller, expliquer, accompagner ou encore délibérer. **La sociologie des sciences et des techniques,** notamment à travers les travaux de Bruno Latour et de Madeleine Akrich, montre que les objets techniques ne sont jamais neutres : nous leurs déléguons des actions et redistribuons des rôles. En s'immisçant dans des positions traditionnellement occupées par des interlocuteurs humains – enseignants, conseillers, juristes, thérapeutes –, **les IA pourraient amorcer une reconfiguration des liens sociaux.** La relation ne disparaît pas ; elle se déplace dans un espace hybride, à nouveau partagé entre humains et systèmes techniques.

L'IA est-elle...

un bon psy ?

Gratuité, disponibilité permanente et promesse d'écoute sans jugement : les agents conversationnels séduisent de nombreux utilisateurs en quête de soutien émotionnel. Mais que valent réellement ces confidents numériques ? SYBILLE BULOUP

Que vous ressentiez un petit coup de blues, une dépression saisonnière ou que vous traversiez un deuil, pas de panique. En quelques clics, un « psy » virtuel et gratuit vous répond à toute heure du jour et de la nuit. Petite subtilité : derrière le curseur qui clignote se cache une IA, plus précisément un agent conversationnel, un programme informatique capable de simuler une discussion humaine. En France, un sondage Ifop mené en 2025 auprès de 1000 jeunes de 16 à 25 ans révèle que 64 % d'entre eux utilisent des IA génératives pour se confier ou demander conseil. Aux États-Unis, 72 % des adolescents déclarent avoir déjà utilisé des compagnons IA et 52 % interagissent avec eux plusieurs fois par mois. Derrière cet engouement massif se cache une réelle transformation de notre rapport à la santé mentale et au soin.

Selon l'Organisation mondiale de la santé, plus d'un milliard de personnes dans le monde sont concernées par des troubles de la santé mentale. Une grande partie demeure sans traitement en raison des coûts de soin, du manque de professionnels formés ou de la peur d'être stigmatisé. Les outils numériques apparaissent alors comme une solution toute trouvée pour élargir l'accès aux soins. Les agents conversationnels, capables de simuler un dialogue humain par texte ou à l'oral, sont – dans une certaine mesure – gratuits, instantanés et disponibles à tout instant.

Dans l'intimité de leur chambre, derrière l'anonymat de leur écran, de nombreux utilisateurs déclarent se sentir protégés et rassurés par l'absence d'humain pouvant les juger. Le chercheur Alexandre Marois, professeur à l'École de psychologie de l'université Laval au Québec, parle d'un sentiment d'agentivité plus élevé : « *Devant une IA, la personne a la sensation d'avoir un certain contrôle sur ce qui se dit et ce qui se passe, alors qu'un psy peut parfois mener ou orienter les discussions.* » Dans l'ensemble, les professionnels de santé mentale observent l'arrivée des IA avec un mélange d'intérêt et de prudence. Selon Alexandre Marois, certains psychologues se sentent démunis face à ces outils, faute de lignes directrices claires émises par les ordres professionnels.



© Stefania Infante

Dans la pratique, il est courant que des patients évoquent spontanément leurs échanges avec des *chatbots* pendant les séances. Cela peut d'ailleurs compliquer le travail thérapeutique, si les conseils fournis par l'IA contredisent l'approche suivie…

Du côté des organisations nationales, l'American Psychological Association (APA) a reconnu, en juin 2025, que «*l'IA soutient déjà la prise de décision clinique et améliore les résultats*» pour certains praticiens et patients, mais souligne que, «*dans son état actuel, elle soulève d'importantes questions éthiques, notamment en matière de transparence, de partialité, de sécurité des données et de désinformation*». Un positionnement qui s'appuie sur une littérature déjà bien fournie. Une méta-analyse publiée en 2025 conclut par exemple que certaines IA excellent dans la détection des troubles psychiatriques complexes, avec une précision diagnostique globale de 85 %. Une autre, se concentrant sur de jeunes patients, note un effet modéré à important sur les symptômes dépressifs.

Le sentiment d'être compris par une machine n'est pas un phénomène nouveau. Dès 1963, l'informaticien Joseph Weizenbaum développe ELIZA, le premier agent conversationnel capable de simuler un psychothérapeute en reformulant les propos de l'utilisateur. Le nom du programme est ironiquement tiré de la pièce *Pygmalion* (1912), du dramaturge irlandais George Bernard Shaw, dans laquelle le personnage d'Eliza Doolittle, jeune vendeuse de fleurs des quartiers pauvres de Londres, apprend les bonnes manières de la haute société de façon presque mimétique. Alors qu'ELIZA se montrait incapable de développer une pensée complexe en se basant sur ses échanges, de nombreux utilisateurs ont cru être compris, allant jusqu'à se confier intimement au programme. Le chercheur décrit ce biais cognitif en 1966 sous le nom «effet ELIZA», qui désigne la tendance humaine à attribuer intentions, émotions et compréhension à des machines. Ce mécanisme est aujourd'hui amplifié par les interfaces modernes de l'IA conversationnelle, capables de produire un langage fluide, nuancé et socialement crédible. Cette capacité à imiter le discours humain est précisément ce qu'Alan Turing proposait d'évaluer avec son jeu d'imitation : dans ce test introduit en 1950, une machine est dite «intelligente» si un humain ne peut pas la distinguer d'un autre humain par la seule conversation textuelle. Le test a notamment été réussi en 2024 par GPT-4, développé par OpenAI.



Derrière leur écran, de nombreux utilisateurs declarent se sentir proteges et rassures par l'absence d'humain pouvant les juger.

Si cette illusion persiste, par exemple face aux «robots psys» (*lire p. 65*), c'est parce qu'elle s'appuie sur un phénomène bien connu : l'anthropomorphisme. Il s'agit de cette tendance que nous avons à projeter spontanément des caractéristiques humaines à des entités non humaines, en particulier lorsqu'elles sont interactives ou perçues comme intelligentes. Ce phénomène nous pousse à attribuer à des objets des aptitudes mentales considérées comme propres à l'être humain, telles que les émotions (l'empathie, la honte, la joie, la culpabilité…), mais aussi la capacité de conscience, de métacognition (conscience de ses propres pensées) et de formation d'intentions.

Ensemble, ces mécanismes expliquent pourquoi les IA peuvent être perçues comme empathiques ou dignes de confiance, alors même qu'elles ne possèdent ni conscience, ni compréhension, ni agentivité propre : l'illusion du lien naît moins de la machine que de notre psychologie face à cet artefact socialement convaincant.

Vers une psychiatrie de précision à domicile

Depuis 2022, le programme PEPR PROPSY explore de nouvelles pistes en psychiatrie de précision *via* la cohorte French Minds, regroupant 10 000 participants atteints de troubles bipolaires, schizophrénies, dépressions résistantes ou troubles du spectre autistique, ainsi que des personnes ne présentant aucune pathologie. Un des projets annexes, coordonné par Pierre Philip, médecin spécialiste du sommeil et chef de service au CHU de Bordeaux, explore l'utilisation d'agents conversationnels animés *via* l'application Kanopée. Les participants interagissent quotidiennement avec un petit personnage animé. Les différents entretiens et questionnaires sont complétés par un suivi quotidien de nombreux biomarqueurs comportementaux et physiologiques à l'aide de capteurs, comme le sommeil, l'activité physique ou la tonalité vocale. Deux visites annuelles en présentiel sont également prévues. Ce dispositif permet aux utilisateurs d'évaluer leur état psychologique à domicile, et donc en conditions écologiques, un suivi rapproché qui ne serait pas envisageable dans le cadre de thérapies plus classiques. L'IA joue ici un rôle de traitement du signal : elle analyse les données issues des différents objets connectés et des évaluations par questionnaire. L'objectif de cet outil est, à terme, d'offrir ainsi un repérage précoce des symptômes pouvant laisser présager un trouble psychique, permettant une orientation plus rapide vers des professionnels de la santé mentale. ● **S.B.**

La sophistication des grands modèles de langage induit aussi des menaces : désinformation, risque d'hallucination et de réponses inadaptées, ou encore complaisance excessive (connue sous le terme « *sycophancy* ») peuvent renforcer l'isolement de l'utilisateur et sa détresse psychologique. La « boîte noire » que représentent ces systèmes, dont les processus internes demeurent largement opaques, rend leurs réponses imprévisibles, ce qui soulève de fortes inquiétudes quant à leur fiabilité dans un usage clinique. Les risques sont accentués par l'émergence de liens d'attachement forts entre utilisateurs et compagnons IA, un phénomène observé plus souvent chez des populations vulnérables ou socialement isolées.

Certaines personnes peuvent être particulièrement touchées, alerte le psychiatre québécois Alexandre Hudon. Des patients présentant un trouble psychotique peuvent surinterpréter les interactions avec l'agent conversationnel, alimentant ainsi leurs difficultés. Hudon souligne que la majorité des systèmes actuels ne sont pas conçus en tenant compte des troubles mentaux sévères : les dispositifs de sécurité se concentrent surtout sur la prévention de gestes de violence ou d'actes suicidaires. Or ces protections sont facilement contournées ou désactivées par les utilisateurs, *via* des techniques dites de *jailbreak* : par exemple des formulations indirectes, narratives ou hypothétiques. Comme l'explique le docteur en psychologie Alexandre Marois, « *il existe des communautés en ligne, sur des forums ou ailleurs, dédiées à la façon de contourner l'IA* », ce qui rend ces systèmes particulièrement vulnérables dans des contextes de crise, où l'utilisateur peut berner l'IA en recourant à un faux prétexte afin d'obtenir des techniques interdites.

À ces limites techniques s'ajoutent des enjeux déontologiques et cliniques fondamentaux. Contrairement à un professionnel de santé, une IA ne dispose ni d'agentivité morale ni de responsabilité légale. « *Le psy, lui, a des comptes à rendre,* rappelle Alexandre Marois. *Il fait partie d'un ordre encadré par des normes déontologiques. Avec une IA, s'il se passe quelque chose, aucun individu ne peut être pointé du doigt.* » En cas de préjudice, la responsabilité se reporte donc sur les entreprises développant ces systèmes, ce qui a conduit à plusieurs plaintes très médiatisées aux États-Unis après le suicide d'adolescents. « *Le problème, c'est que ces outils ne constituent en aucun cas des solutions thérapeutiques* », renchérit le professeur Pierre Philip, chef de service au CHU de Bordeaux, impliqué dans la création d'IA spécialisées dans le diagnostic de troubles psychiatriques. « *Ce sont des outils qui ont avant tout été détournés, ils ne sont pas conçus pour ça.* »

AU-DELÀ DU CLIVAGE

Les recherches actuelles laissent entrevoir une possibilité alternative : celle d'une IA conçue comme outil d'assistance, intégrée à un cadre médical précis, encadré et validé scientifiquement. Dans cette perspective, certains agents virtuels ne prétendent ni remplacer le thérapeute ni offrir une prise en charge autonome, mais viennent compléter les pratiques existantes. Ils peuvent, notamment à l'aide d'autoévaluation régulière des patients, permettre un suivi entre deux consultations ou l'orientation vers d'autres professionnels de santé si cela est nécessaire. C'est par exemple dans ce cadre que s'inscrit l'application Kanopée (*lire ci-contre*), développée par une équipe de chercheurs de l'université de Bordeaux, et pensée dès l'origine comme un dispositif de santé, distinct des IA génératives en libre accès. Cette approche s'inscrit dans un mouvement plus large vers une psychiatrie de précision, qui vise à adapter les interventions au profil clinique, comportemental et biologique de chaque patient. Ici, l'IA ne sert pas à produire des conseils thérapeutiques, mais à collecter, structurer et analyser des données.

Pour Pierre Philip, une intégration de l'IA en santé mentale suppose avant tout une validation scientifique rigoureuse des contenus, des usages clairement définis et la possibilité permanente de recours à un professionnel de santé. Il insiste, l'objectif n'est pas de remplacer le clinicien, mais de combler un déficit structurel d'accès aux soins : « *On cherche à proposer un outil utilisable depuis chez soi, à grande échelle. On permet ainsi un premier niveau d'accompagnement et d'autoévaluation pour orienter les utilisateurs vers une prise en charge adaptée lorsque cela devient nécessaire.* » Dans cette perspective, l'IA ne constitue ni un substitut au soin humain ni un simple palliatif au manque de moyens, mais un outil de repérage, d'orientation et de suivi au sein d'un système de santé déjà sous tension. ●

L'IA est-elle...

un médecin attentif ?

Plus précise, plus rapide, plus à l'écoute : l'intelligence artificielle aurait-elle déjà surpassé les médecins ? Elle enchaîne les prouesses, mais la démocratisation de l'IA provoque aussi d'importantes inquiétudes éthiques. EDWYN GUÉRINEAU



© Stefania Infante

Depuis le lancement de ChatGPT en 2022, des millions de personnes se confient à lui et lui demandent conseil sur leurs soucis de santé, si bien qu'OpenAI, l'entreprise derrière cette intelligence artificielle, a lancé le 7 janvier dernier ChatGPT Santé. Séparé des autres conversations, ce service propose aux utilisateurs de discuter de leurs résultats médicaux, d'échanger avant une consultation ou d'évaluer leur mode de vie : des applications dédiées suivent leur alimentation, la qualité de leur sommeil ou leur activité sportive. L'entreprise assure que les données médicales des utilisateurs restent chiffrées et qu'elles ne participent pas à l'entraînement de l'IA. Les concurrents d'OpenAI ont eux aussi lancé leurs modèles spécialisés, avec Med-Gemini pour Google et Claude for Healthcare pour Anthropic.

DE MEILLEURS DIAGNOSTICS

En quelques années, les IA conversationnelles ont fait d'impressionnants progrès en médecine. Une étude de juin 2025 **(1)** montre que les modèles testés (ChatGPT, Gemini, Claude, Llama et Mistral) sont systématiquement meilleurs qu'un ou plusieurs médecins pour poser un diagnostic sur des dossiers médicaux complexes. Si les IA restent plus précises, toutefois, les groupes hybrides associant humains et machines parviennent plus souvent au bon diagnostic. Pour les scientifiques qui ont mené cette expérience, cela montre qu'ils ont des forces complémentaires, annulant les erreurs de l'autre.

Les entreprises du numérique développent aussi des modèles à destination des professionnels, à l'image de AMIE, un système de diagnostic automatique récemment présenté par Google. Les recherches de la firme **(2)** concluent que cette fois-ci, l'IA l'emporte entièrement : elle pose le bon diagnostic dans 60 % des cas, contre 52 % pour les médecins qui s'aident du modèle, et 44 % pour ceux qui n'utilisent que des outils classiques. L'IA concurrence aussi les médecins sur l'imagerie, que ce soit pour lire des radiographies, des scanners ou des IRM. Les services d'imagerie ont d'ailleurs été les premiers à adopter son usage de l'IA, comme à Hyères ou à Sens.

À Gustave-Roussy, spécialisé dans la lutte contre le cancer, l'IA est pleinement intégrée à l'arsenal des soignants. L'établissement a développé ses propres solutions, hébergées localement, ce qui a demandé des investissements importants pour acquérir les infrastructures et les compétences nécessaires. Les oncologues ont désormais accès à MedGR, un assistant qui les aide à synthétiser les dossiers des patients, parfois très volumineux. D'autres outils sont aussi à leur disposition, comme des logiciels d'interprétation d'imagerie ou de résultats d'analyse, afin de détecter des biomarqueurs qui pourraient signaler une rechute. Le but : gagner du temps, sans pour autant court-circuiter le médecin dans ses décisions.

« L'idee n'est pas de déshumaniser la prise en charge, mais de faire gagner du temps aux medecins. »

Adrien Bazoge, chercheur en informatique

Malgré ses prouesses, l'IA soulève également des inquiétudes. Les hallucinations – de fausses informations, inventées par les modèles – peuvent certes être décelées par un spécialiste. Mais une étude prépubliée (c'est-à-dire qui n'a pas encore été relue par d'autres scientifiques) pointe un problème plus insidieux : la plupart des erreurs des IA génératives sont des oublis **(3)**. Les détecter demande beaucoup de vigilance aux praticiens, alors même que, selon une étude parue dans *Artificial Intelligence Review* en août 2025, des médecins qui se reposent trop sur ces outils risquent de voir leurs compétences diminuer. Plusieurs autres travaux ont aussi démontré que les modèles sont pétris de biais – racistes, sexistes ou encore validistes… – pouvant conduire à une mauvaise prise en charge de certaines populations.

Pour les patients qui consultent une IA, repérer les oublis et les erreurs est encore plus difficile, et les risques de confusion s'avèrent importants. Même si OpenAI assure que ChatGPT Santé « *n'a pas vocation à établir un diagnostic ni à proposer un traitement* », un utilisateur peut tout de même lui demander des conseils pour se soigner sans consulter un médecin. Aux États-Unis, où l'accès à une couverture santé coûte cher, des personnes précaires pourraient se reposer sur ces systèmes et renoncer à des soins.

En France, des pistes existent pour proposer aux professionnels des services fiables à opposer aux géants américains. Le projet MALADES, lancé en 2023 par le CHU de Nantes et les universités de Nantes, d'Avignon et d'Aix-Marseille, vise à développer des « *IA génératives adaptables et souveraines dans le domaine de la santé* », explique Adrien Bazoge, chercheur en informatique au CHU de Nantes. « *Adaptables, car les modèles sont principalement entraînés en anglais. Il y a donc un besoin d'IA plus adaptées à la langue ainsi qu'à l'environnement hospitalier français. Souveraines, car les données de santé sont sensibles : nous ne pouvons pas avoir recours aux IA commerciales de Google ou d'OpenAI. Nous devons proposer des solutions locales pour garantir la confidentialité des données.* »

Dans le cadre de ce projet, les professionnels du CHU de Nantes ont été consultés afin de faire remonter les besoins qui existaient au sein de l'hôpital. « *Il s'agit surtout d'aide à la rédaction, que ce soit pour des comptes rendus de réunions, des protocoles de recherche ou des articles scientifiques. Ce sont des tâches où les médecins ont envie de gagner du temps.* »

BIENTÔT DES SOIGNANTS ARTIFICIELS

« *Dans deux ans, nous devrions être capables de fournir des IA souveraines pour des tâches administratives* », estime Adrien Bazoge. « *L'enjeu sera de réussir à déployer ces outils pour tous les personnels de santé, et donc de développer les infrastructures nécessaires.* »

Le chercheur prévoit aussi un essor de la médecine personnalisée assistée par IA, comme le promet ChatGPT Santé.

Si pour le moment les IA ne sont entraînées que sur un type de données (du texte pour les IA conversationnelles, des clichés médicaux pour les logiciels d'analyse d'image…), des modèles multimodaux, interprétant plusieurs sources d'information, permettraient une prise en charge à la fois plus globale et plus précise. « *D'ici à cinq ans, on espère aussi aider les soignants sur des tâches qui demandent de l'expertise médicale* », indique Adrien Bazoge. « *L'idée n'est pas de déshumaniser la prise en charge, car cela ne serait pas au bénéfice des patients, mais de faire gagner du temps aux médecins afin qu'ils puissent être présents auprès des personnes hospitalisées.* »

Dans certains pays, l'IA est aussi vue comme une solution au manque de soignants. Aux États-Unis, l'Utah a lancé un programme pour faire face à la pénurie de médecins en zones rurales. Depuis décembre 2025, l'IA de la start-up Doctronic renouvelle les ordonnances de patients atteints de maladies chroniques sans consultation. Des praticiens s'opposent au dispositif, par crainte d'interactions entre traitements, voire d'utilisations détournées par des patients addicts. L'entreprise assure pourtant que dans 99 % des cas, la prescription correspond à celle qu'aurait faite un vrai médecin, et qu'elle ne prescrit pas d'antidouleurs ou de stimulants.

Au Japon, les maisons de retraite n'arrivent pas à recruter, du fait d'une population vieillissante et du taux de chômage très bas. Pour s'occuper des personnes âgées, des chercheurs de l'université de Waseda à Tokyo développent Airec, un robot dont le but est de réaliser les mêmes tâches que des aides-soignants : préparer un traitement, habiller ou installer une personne dans un fauteuil roulant. Son arrivée dans les maisons de retraite est prévue pour 2030, mais encore faudra-t-il que les pensionnaires acceptent le dispositif. Entre l'IA assistante et l'IA remplaçante, quel chemin prendrons-nous ? ●

(1) Nikolas Zöller *et al.*, « Human-AI collectives most accurately diagnose clinical vignettes », *PNAS*, vol. 122, n° 24, 13 juin 2025.
(2) Daniel McDuff *et al.*, « Towards accurate differential diagnosis with large language models », *Nature*, n° 642, 2025.
(3) David Wu *et al.*, « First, do NOHARM. Towards clinically safe large language models », *ArXiv*, prépublication en ligne, 2025.

L'IA est-elle...

un prof pédagogue ?

De l'aide aux devoirs à la triche, le recours à l'IA est devenu un réflexe pour une large majorité des élèves. Si son usage irraisonné comporte certes des risques, elle peut être extrêmement efficace dans le bon contexte. HUGO ALBANDEA

En une minute chrono, quelques mots entrés dans la boîte de dialogue de ChatGPT suffisent pour obtenir une analyse de texte, une dissertation ou les réponses à un devoir en retard. L'IA n'est-elle bonne qu'à encourager la paresse intellectuelle des élèves ? De nombreux enseignants déplorent les copies générées automatiquement et perçoivent cet outil avant tout comme un danger pour les apprentissages. « *Certains établissements cherchent à empêcher l'utilisation de l'IA par les élèves pour toute forme de document écrit* », explique Grégoire Borst, professeur de psychologie du développement et de neurosciences de l'éducation. Plutôt que d'apprendre aux élèves comment utiliser l'IA, faut-il donc faire la chasse aux travaux montrant des signes de copier-coller – que les enseignants ont appris à détecter à cause du style stéréotypé et peu précis ?

Une récente revue des études (1) sur l'usage de l'IA dans l'enseignement supérieur pointe des risques réels : érosion des capacités de raisonnement, apprentissages superficiels (puisque les étudiants peuvent se contenter de la réponse toute faite du robot), diminution de l'engagement dans les études, voire anxiété liée à l'incertitude (les étudiants savent que ChatGPT peut donner des réponses erronées). Aujourd'hui encore, et malgré quelques progrès, l'IA reste tout à fait capable d'inventer de fausses réponses, de produire des savoirs périmés ou biaisés.

Pour autant, certaines recherches – encore fraîches – ouvrent d'autres perspectives. Une revue de 88 études, publiée en décembre 2025, montre qu'il est non seulement possible de bien apprendre avec un grand modèle de langage (LLM), mais qu'on observe parfois de réels bénéfices par rapport à un enseignement traditionnel (2). Les résultats pointent des progrès globalement plus rapides, et les acquis apparaissent plus solides. Comment est-ce possible ?

Pour que ces outils soient utiles, les études montrent qu'il vaut mieux éviter les usages superficiels des LLM. *Exit* donc les tâches que les élèves pourraient effectuer en copiant une simple réponse de ChatGPT. Il est plus efficace de les mener à une évaluation critique des données, s'assurer que ce qu'ils apprennent est bien transférable à d'autres tâches (sans IA), et les maintenir dans l'activité plutôt que dans l'acceptation passive du contenu généré.

L'IA a davantage de vertus pédagogiques lorsqu'elle est conçue comme un soutien, et non comme un moyen de répondre à un questionnaire ou de produire elle-même un texte argumenté. L'analyse critique des contenus générés permet en outre aux élèves d'ancrer certains savoirs. Par exemple, en contrôlant le récit de la guerre de Cent Ans (les dates, les personnages importants, etc.), les élèves se trouvent dans une position active et apprennent à croiser les sources (encyclopédie, manuel, etc.) – ce qui se révèle plus efficace que la lecture ou la copie du récit.

LA ZONE PROXIMALE DE DÉVELOPPEMENT

D'autre part, les élèves ont intérêt à comprendre que les LLM ne sont pas de simples sources d'information. « *Pour l'instant, c'est dans le domaine du soutien en temps réel pendant les apprentissages que l'IA est vraiment prometteuse* », affirme André Tricot, psychologue spécialiste du numérique et des apprentissages, par ailleurs formateur d'enseignants. « *Lorsque l'élève est en train de faire quelque chose, la machine peut lui envoyer un retour immédiat et personnalisé, en lui montrant qu'il ne va pas dans la bonne direction, par exemple.* » L'IA peut signaler la présence de faux-amis ou d'erreurs de grammaire pendant la rédaction d'un texte en anglais, et même proposer les options les plus idiomatiques. L'outil permet alors d'optimiser un vieux concept pédagogique : celui de la zone proximale de développement. Théorisée par Lev Vygotski au début du 20e siècle, elle désigne l'écart entre ce qu'un élève est capable de faire seul (donc ce qui est acquis) et ce qu'il peut faire avec de l'aide. Tout ce qui se situe au-delà sera trop compliqué pour lui et non pertinent d'un point de vue pédagogique. La zone proximale de développement varie d'un individu à l'autre. Par exemple, si deux enfants maîtrisent les tables de multiplication, l'un pourra réaliser des multiplications posées à trois ou quatre chiffres avec de l'aide, tandis que l'autre n'y parviendra pas malgré les explications. Dans l'idéal, il faudra donc proposer deux tâches distinctes à ces élèves, pour éviter

soit l'ennui, soit la difficulté. Prendre ces différences en compte dans une classe, de façon individualisée et en temps réel, est une des tâches les plus complexes pour un enseignant. Et il s'avère que des outils basés sur des LLM y parviennent, d'après les premières expérimentations.

Selon le niveau de maîtrise de l'apprenant, l'IA est capable d'adapter les tâches proposées. Les mauvaises réponses pourront donner lieu à de nouvelles explications simplifiées, à un retour sur des savoirs fondamentaux non assimilés, ou à des propositions de ressources complémentaires adaptées **(3)**. Ce retour personnalisé et immédiat, en fonction des besoins spécifiques de chacun, est impossible pour un enseignant seul dans sa classe. Il ne peut pas surveiller le travail de tous ses élèves en même temps. André Tricot y voit des raisons de se montrer optimiste : « *Un des moteurs principaux de l'apprentissage, on le sait depuis un siècle, c'est le retour sur ce qu'on est en train d'apprendre. Dès la fin des années 1960, on a essayé de concevoir des machines pour le faire, sans y parvenir. Aujourd'hui, il y a de sérieuses raisons de penser que l'IA va beaucoup apporter dans ce domaine, en attendant les preuves.* »

Le pionnier des sciences cognitives Jerome Bruner a démontré, dans les années 1980, que l'enfant fait évoluer son savoir à partir de ce qu'il sait déjà, par analogie. Ces analogies se forment à partir des interactions avec l'environnement, que Bruner nomme « *scaffolding* ». Les interactions entre un enseignant et un élève font partie de ce processus : en corrigeant, en proposant des moyens de résoudre des problèmes, etc. On retrouve la notion de « *scaffolding* » dans les travaux sur l'IA en classe. Les LLM peuvent aider à générer des idées initiales sur lesquelles travailler (comme un problème de mathématiques mettant en jeu les notions vues en cours), puis décomposer un objectif en sous-tâches qui permettront à l'élève d'intégrer progressivement de nouveaux savoirs, en leur donnant du sens par rapport à ce qu'il a déjà acquis. Une IA peut générer elle-même de nouvelles idées ou analogies, qui devront ensuite être analysées, critiquées et retravaillées pour devenir utiles dans les processus d'apprentissage.

Ces possibilités d'automatisation des tâches des professeurs ouvrent la voie à de nouvelles formes d'enseignement. Plusieurs études, en comparant des situations d'apprentissage avec et sans LLM, montrent que l'IA a le potentiel de rendre nos méthodes éducatives plus efficaces. Au point de remplacer les enseignants ? Comme pour d'autres métiers, la question de la substitution du travail humain par celui des robots se pose. Une étude publiée en 2025 est même parvenue à démontrer qu'un tutorat par IA donnait de meilleurs résultats qu'avec un humain **(4)**. Elle a été menée sur 194 étudiants d'Harvard en 2023, dans le cours de sciences physiques le plus suivi de l'université. Les chercheurs ont comparé un tuteur IA personnalisé à domicile et un tutorat en classe, en petits groupes, encadré par les enseignants. Au bout de deux semaines de test, les participants se sont vus proposer un QCM. Le groupe IA a obtenu une médiane de 4,5/5, contre 3,5/5 pour le groupe en classe. Un écart significatif selon les analyses des chercheurs. Il faut noter que le LLM avait été programmé précisément à l'avance, avec une progression conçue par des enseignants professionnels. Comme le supposent les auteurs de l'étude, un simple prompt aurait certainement été moins efficace. Outre l'intérêt d'un tutorat par l'IA, les chercheurs concluent qu'il faudrait explorer le concept de « classe inversée » assistée par LLM. Cette idée, originaire d'Amérique du



Nord, inverse la logique de la leçon en classe suivie de devoirs à la maison : les élèves découvrent une notion à la maison, puis la travaillent en classe. Ce dispositif n'a pas fait ses preuves en termes d'efficacité, mais il pourrait bien revenir sur le devant de la scène avec les progrès de l'IA.

QUELLE PLACE POUR LES ENSEIGNANTS ?

Les LLM semblent donc capables d'ajustements techniques efficaces, mais il pourrait leur manquer les multiples qualités humaines nécessaires à une bonne pédagogie. En particulier, la recherche en sciences de l'éducation montre que la prise en compte des facteurs psychologiques et sociaux des élèves est une compétence clé, souvent implicite, pour les enseignants. La recherche en matière d'éducation assistée par IA commence à prendre en compte ce facteur. En analysant le temps de complétion d'une tâche ou le nombre d'erreurs, les LLM peuvent être programmés pour tirer des conclusions sur l'engagement, la distraction ou l'anxiété de l'apprenant. Pour éviter de le submerger ou de le démotiver, l'IA adapte les tâches proposées : plus courtes, plus simples, plus complexes, etc. Elle s'avère aussi capable de les interroger sur leurs objectifs et de les inciter à réfléchir sur ce qu'ils comprennent ou non.

Avant d'en tirer des conclusions sur une école du futur dénuée d'enseignants, dans laquelle chaque élève serait assigné à un poste de travail individuel doté d'un compagnon LLM, rappelons quelques faits. Les recherches n'en sont qu'à leurs balbutiements,



© Stefania Infante

et ne peuvent être généralisées. «*Pour le moment, il existe peu d'études scientifiques quantitatives sur les usages de l'IA en éducation, en particulier dans le second degré*», signale Grégoire Borst. De plus, aucun outil ne permet d'escamoter le travail de l'enseignant, qui doit lui-même planifier les apprentissages, donner envie aux élèves d'apprendre, tenir compte des facteurs sociaux et émotionnels dans sa gestion de la classe, etc. «*Depuis que j'ai commencé la recherche dans les années 1990, à chaque innovation numérique, on nous a dit que les enseignants seraient moins nécessaires. Finalement, on voit bien que quand on laisse les élèves explorer seuls, ils n'apprennent pas*», rappelle André Tricot.

Le risque serait donc de croire que parce que certaines tâches peuvent être automatisées, le rôle de l'enseignant déclinerait. Grégoire Borst le souligne: «*Un des principaux risques avec l'IA en éducation, c'est l'augmentation des inégalités. Lorsque les élèves travaillent avec un LLM, ce dernier s'adapte à leurs réponses, et sans le contrôle de l'enseignant, on peut vite aboutir à des apprentissages très différents, qui dévient de l'objectif initial.*»

La formation des enseignants est donc un enjeu majeur si on veut les rendre aptes à contrôler ce qu'il se passe en classe et éviter que les usages hétéroclites de l'IA soient source de nouvelles inégalités scolaires. Entre un établissement qui rejetterait tout usage de l'outil et un autre qui construirait des projets permettant aux élèves et aux enseignants de se l'approprier, un fossé risque de creuser. «*Restreindre l'utilisation de l'IA serait contre-productif, elle s'impose déjà dans un grand nombre de secteurs d'activité et ce sera un enjeu pour les élèves lorsqu'ils entreront dans le monde du travail*», avertit Grégoire Borst. En 2025, seuls 20 % des enseignants utilisaient l'IA dans leur métier, selon les chiffres de l'Éducation nationale de 2025. Pourtant, cela n'est pas dû à un désintérêt pour le numérique, puisque la demande de formation est très importante. «*J'ai été formateur d'enseignants pendant 25 ans, je n'ai jamais vu une telle demande unanime. On peut enrichir les pratiques de classe, mais aussi prévenir les risques : paresse intellectuelle, fraude…*», indique André Tricot. Le chantier pour permettre à tous de comprendre et d'utiliser de manière critique et raisonnée des LLM (ce qu'on appelle en sciences de l'éducation la «littératie») semble immense. ●

DANS LES LABOS

Préparer l'ecole aux IA

Le projet «Littératie des données à l'ère de l'IA pour l'éducation» (AI-DL) a été lancé à l'échelle européenne pour donner des outils aux enseignants, chefs d'établissement et élèves afin de leur permettre de mieux analyser les données générées par IA. En particulier, porter un regard critique sur tout ce qui provient d'un LLM doit permettre de détecter les fausses informations qui se glissent encore aujourd'hui dans les données générées par IA. Depuis 2025 et jusqu'en 2028, AI-DL propose des parcours de formation en ligne et des guides d'analyse critique des données. Dans sept pays, dont la France, l'Espagne ou l'Italie, des établissements ont mis en place des communautés éducatives expérimentales qui ont pour mission de tester de nouvelles pratiques avec l'IA. Les retours du terrain devraient permettre, selon les initiateurs du projet, d'orienter les politiques éducatives à l'avenir et d'intégrer les LLM de façon raisonnée dans les parcours des élèves. ●

(1) Naya Abdallah *et al.*, «Systematic review of ChatGPT in higher education. Navigating impact on learning, wellbeing, and collaboration», *Social Sciences & Humanities Open*, vol. 12, 2025.

(2) Yuhong Shi *et al.*, «Large language models in education. A systematic review of empirical applications, benefits, and challenges», *Computers and Education. Artificial intelligence*, vol. 10, 2026.

(3) Zhendong Chu *et al.*, «LLM agents for education. Advances and applications», *Findings of the Association for Computational Linguistics : EMNLP 2025* (2025).

(4) Greg Kestin *et al.*, «AI tutoring outperforms in-class active learning. An RCT introducing a novel research-based design in an authentic educational setting», *Sciences Report* (en ligne), 2025.

À lire sur scienceshumaines.com

Le regard d'un enseignant d'histoire-géo sur l'IA au lycée.

L'IA est-elle...

un avocat convaincant ?

En 2023, ChatGPT réussit le concours d'entrée du barreau de New York, réputé l'un des plus difficiles au monde. Les IA seront-elles bientôt nos meilleurs juristes ? HÉLÈNE FROUARD

Le juge s'agace. Le justiciable, venu pour une sombre histoire de déchets, a présenté une requête « *manifestement* [...] *rédigée au moyen d'un outil dit d'intelligence artificielle générative, totalement inadapté à cet usage* ». Quelques semaines plus tard, c'est un avocat qui est rappelé à l'ordre, le tribunal lui demandant d'éviter à l'avenir les jurisprudences fantaisistes. Ces deux exemples sont loin d'être isolés, comme en témoignent des sites comme IA Hallucinations Cases Database ou AI Hallucination Cases Tracker, qui recensent les cas dénoncés par des magistrats partout dans le monde.

Cette irruption de l'IA dans le monde du droit ne date pas d'hier. L'avocate française Nathalie Navon-Soussan se souvient de sa découverte de *Case Law Analytics*, créé à la fin des années 2010 par un magistrat et un mathématicien. En listant une centaine de critères sur lesquels les juges appuient leur décision, puis en rassemblant l'ensemble des jugements existants sur un sujet donné, cette IA présente de façon probabiliste les issues possibles d'une affaire en cours. Nathalie Navon-Soussan participe au test de l'outil et elle est immédiatement séduite. « *Ce n'est pas la boule de cristal, mais ça objective les choses. Dans une affaire de divorce par exemple, si on sait que la cliente ne touchera pas plus de 50 000 euros de pension alimentaire dans 70 % des affaires réunissant les mêmes critères, ça aide à prendre une décision.* »

Le secteur de la *legaltech* est un marché émergeant à l'époque. La révolution ChatGPT en novembre 2022 lui donne un coup d'accélérateur. De nouveaux outils effectuent des recherches juridiques pointues en quelques minutes, là où il fallait auparavant consulter des milliers de pages de doctrine et de jurisprudence. D'autres proposent de classer, résumer et indexer automatiquement les centaines de pages d'un dossier. On peut aussi faire prérédiger des projets de contrats, ou recevoir des avertissements automatiques lorsqu'une clause arrive à terme... Sans compter l'apport d'IA plus généralistes, par

« Les particuliers n'hésitent pas à interroger des chatbots pour contrôler la stratégie de leur avocat. »



exemple pour des comptes-rendus de réunion ou des traductions de mails.

En 2023, la banque d'investissement Goldman Sachs considérait le secteur légal comme un des plus exposés à l'IA aux États-Unis et en Europe (avec 44 % de tâches automatisables pour le seul cas états-unien). Le raz-de-marée prévu a-t-il eu lieu ? En France, selon une enquête du Conseil national des barreaux (CNB) de mai 2025 auprès de plus de 4 000 avocats **(1)**, seuls 4 % des avocats déclarent un usage « très avancé » de l'IA. À l'autre bout de l'échelle, ils ne sont que 10 % à être réfractaires. L'attitude générale est donc mesurée : 6 avocats sur 10 utilisent l'IA dans le cadre professionnel, 3 sur 4 précisant être peu avancés.

Reste à comprendre l'usage précis qui est fait – ou non – de ces outils. À l'université Jean-Monnet (Saint-Étienne), deux laboratoires de recherche en droit (le Cercrid et le Cerjda) lancent actuellement une enquête approfondie avec le barreau stéphanois. Pour l'avocat François Paquet-Cauët, ancien bâtonnier à l'origine du projet, les freins à l'utilisation de l'IA sont réels. Ils tiennent en particulier à des inquiétudes sur le respect du secret professionnel, une obligation légale pour les avocats. S'il est tentant de faire classer automatiquement le dossier d'un client, par exemple, quelle garantie a-t-on que ces données personnelles ne circuleront pas ? Toujours selon le CNB, plus de 8 avocats sur 10 sont peu ou pas du tout confiants dans la capacité des IA à respecter la confidentialité des données transmises.

DES FORMATIONS INDISPENSABLES

La question n'est pas nouvelle : dès l'apparition des mails et d'Internet, des outils spécifiques ont été mis en place : adresses sécurisées, transferts de document *via* des outils dédiés, etc. Mais l'IA ajoute des risques supplémentaires. En 2025, le CNB a ainsi audité de nombreuses solutions IA, en vérifiant notamment les conditions de stockage et cryptage des données **(2)**. L'avenir est sans doute aux IA « locales ». Le modèle de langage (LLM), qui permet d'interroger puis de générer des réponses, est installé localement pour n'utiliser que les données du cabinet lui-même. Les prompts, comme les réponses, ne sont eux aussi accessibles qu'aux professionnels du cabinet. Couplé à des dispositifs de chiffrement et de sécurité, cela protège la confidentialité – et permet au passage de proposer des réponses qui reflètent la « personnalité » du cabinet.

En outre, les IA donnent parfois des réponses bien tournées, vraisemblables à première vue, mais complètement fausses ou biaisées. Les IA spécialisées en droit n'y échappent pas, comme l'ont montré récemment des chercheurs états-uniens **(3)**. « *Pour obtenir de bonnes réponses, il faut poser de bonnes questions*, souligne François Paquet-Cauët. *Et pour poser de bonnes questions, il faut être un bon juriste.* » Géraldine Vial, maîtresse de conférences en droit privé à la faculté de droit de Grenoble (UGA), ne le contredira pas. Elle-même s'intéresse à l'IA juridique depuis plusieurs années et a conscience des lacunes en matière de formation, même si de plus en plus d'universités s'y mettent. L'enseignante a commencé par former ses étudiants de master (futurs avocats et magistrats). « *Les cabinets recherchent des étudiants capables d'utiliser différents outils d'IA, de faire des prompts de qualité ou encore de vérifier les réponses fournies.* »

Dans le cadre du projet TEDIA (Transformation des études de droit vers l'intelligence artificielle), dirigé avec son collègue Romain Rambaud, elle a élargi son enseignement aux étudiants de L2. Le cours, optionnel, a remporté un franc succès. « *Certains me disent : "Tu fais entrer le diable à l'université." Mais il y est déjà ! Il est trop tard pour faire machine arrière.* » La chercheuse en est persuadée : « *Il ne faut pas avoir peur de l'IA mais apprendre à s'en servir.* » Un apprentissage qui doit s'adresser aussi aux professionnels. En septembre dernier, la chercheuse et son collègue ont organisé à Grenoble une « IA Week », l'occasion de découvrir l'IA juridique *via* des conférences et des ateliers, et de manipuler les outils en libre accès. L'événement, qui s'est déroulé pendant trois jours, était ouvert aussi bien aux enseignants-chercheurs et aux étudiants qu'aux magistrats, avocats, notaires, commissaires de justice, etc.

L'IA se développe dans l'ensemble des professions juridiques, quoiqu'à des rythmes variés. « *Les professions juridiques utilisent déjà des outils d'IA, les justiciables consultent l'IA pour obtenir des informations juridiques sur leur affaire. Mais les magistrats sont les grands absents de cette révolution technologique* », relève Géraldine Vial dans le journal *L'Essor Isère* (22 janvier 2026). Dans le cadre de la chaire AI-Legal Tools, la chercheuse tente de combler ce manque, avec l'aide de sa collègue Caroline Bazzoli, cotitulaire de la chaire, et avec l'appui de leur équipe composée notamment de juristes, et de spécialistes de l'IA et du traitement automatisé du langage. Leur but est de concevoir un outil pour aider les juges à rédiger leurs décisions, par exemple en prérédigeant des éléments tels que le rappel des faits du litige ou les prétentions des parties. Le projet est mené en étroite collaboration avec la cour d'appel de Grenoble, la Cour de cassation et l'université Grenoble Alpes. L'objectif est de permettre aux juges d'économiser des tâches chronophages et répétitives tout en restant maîtres de la prise de décision.

« AVOCATE AUGMENTÉE »

Pour Nathalie Navon-Soussan, qui se qualifie en souriant d'« *avocate augmentée* », ce tournant enrichit les pratiques : « *Je n'ai plus la sensation d'avoir tout le temps la tête sous l'eau. Le temps gagné, je le mets au service de la réflexion stratégique et de l'accompagnement du client. Ça augmente ma capacité à orienter, conseiller, retrouver du temps pour les écouter.* » De toute façon, les clients, eux, n'ont pas attendu pour s'y mettre, comme le montre une étude du Conseil national des barreaux **(4)**. Même s'ils sont rares à estimer pouvoir se passer complètement d'avocats, les particuliers n'hésitent pas à interroger des chatbots pour préparer leurs dossiers, réfléchir à leur stratégie ou contrôler celle de leur avocat – sans toujours se soucier de diffuser des données personnelles à tous les vents. Des pratiques qui se répandent, pour le meilleur ou pour le pire : François Paquet-Cauët se souvient ainsi d'une cliente, persuadée qu'elle pouvait agir en justice. L'avocat a eu beau lui montrer noir sur blanc les textes de loi qui démontraient le contraire, il n'est jamais parvenu à lui faire entendre raison : ChatGPT avait tout faux, mais était plus convaincant. ●

(1) Conseil nationale des barreaux, « Enquête IA (volet avocat) : une technologie qui fait évoluer l'exercice de l'avocat », 11 septembre 2025.
(2) Conseil nationale des barreaux, « Synthèse des consultations effectuées par le groupe de travail sur l'intelligence artificielle », juin 2025.
(3) Varun Magesh *et al.*, « Hallucination-Free ? Assessing the reliabitly of Leading AI Research Tools », *Journal of Empirical Legal Studies*, vol. 22, 2025/2.
(4) Conseil nationale des barreaux, « Enquête sur l'intelligence artificielle générative et la profession d'avocat », mai 2025.

© Stefania Infante

L'IA est-elle... *un journaliste fiable ?*



Si la montée en puissance de l'intelligence artificielle dans les rédactions suscite des peurs de destructions de postes, un scénario un peu plus optimiste existe : celui d'un journaliste « augmenté », à qui l'IA faciliterait le travail et ouvrirait de nouveaux territoires. JEAN-MARIE POTTIER

Dans une rédaction, un petit groupe d'hommes épluche des coupures de presse pour en lister les structures récurrentes. Ils les codent ensuite sur des cartes perforées avant de les insérer dans une machine, désormais capable d'inventer le récit d'un beau meurtre ou d'un accident sanglant susceptible d'intéresser les lecteurs. La scène ne se passe pas dans une rédaction contemporaine (la présence de journaux papier et de cartes perforées constituait déjà un indice…) ni même réelle. Elle vient du roman *The Tin Men* (1965), du Britannique Michael Frayn, souvent cité comme une des premières représentations littéraires d'un journalisme automatisé par l'intelligence artificielle : « *La standardisation du journal moderne serait bientôt achevée. Son dernier lien résiduel avec le monde réel* […] *serait rompu.* »

La scène a de quoi infliger des sueurs froides à tout porteur d'une carte de presse, à l'ère des intelligences artificielles génératives basées sur de grands modèles de langage (LLM) comme ChatGPT. En France, les syndicats de journalistes ont déjà fait part de leurs inquiétudes sur des destructions d'emplois, alors que des rédactions expérimentent l'usage de l'IA pour certaines tâches journalistiques, comme la correction des textes. Surtout, internet est d'ores et déjà inondé de milliers de sites d'information dits « coucous », générés en grande partie par IA à partir du travail original de médias établis.

Sans bannir l'usage de ces outils, des médias et organisations professionnelles ont publié des chartes visant à l'encadrer. D'autres ont joué la carte de la provocation pour inciter à la réflexion. Au printemps 2025, l'émission de reportage de France Culture *Les pieds sur terre* a nourri une IA de ses archives pour créer un épisode imaginaire narré par des voix synthétiques. L'occasion de « *redéfinir le rapport de confiance* » avec son audience, mais aussi « *d'observer de près, comme un miroir déformant, certains de nos travers les plus flagrants* ». Car l'IA peut aussi aider les journalistes – et pas seulement en épinglant leurs automatismes.

UNE LAME DE PLUS DANS UN COUTEAU SUISSE

Quand on lui soumet l'interrogation délibérément naïve « *L'IA est-elle un journaliste pertinent ?* », Vincent Berthier, responsable du bureau technologies de Reporters sans frontières (RSF) et doctorant sur « *l'intégrité de l'information journalistique appliquée à l'intelligence artificielle générative* », suggère qu'un simple « *Non, point* », suivi d'un « *grand silence* » est la réponse la plus appropriée à cette étrange comparaison. « *La nature même des modèles de langage reste à définir – pour le dire autrement, la question de savoir s'ils sont le remplaçant de Word ou le remplaçant de Wikipedia, même si la vérité est évidemment très certainement entre les deux.* » Grâce à ces outils, les journalistes peuvent trouver des informations, affiner une formulation, défricher des angles. Mais ils ne font pas le même « métier », si tant est qu'on puisse employer ce mot pour une IA. Le journaliste est censé chercher la vérité, là où l'intelligence artificielle est basée sur des raisonnements probabilistes. Il se passionne pour l'inconnu, là où elle fonde son travail sur ce qui était déjà connu dans ses bases de données. Il suppose un certain nombre de responsabilités légales et déontologiques que n'ont pas ces outils. « *Le journalisme, c'est beaucoup plus que juste bien écrire et publier de vraies informations,* complète Vincent Berthier. *C'est aussi des années à développer un réseau et un rapport à son sujet.* »

© Stefania Infante



L'IA, à l'heure actuelle, ne constitue pas un concurrent pour les journalistes, mais «*une lame supplémentaire dans un couteau suisse éditorial*», comme avait pu l'être le téléphone pour les reporters des années 1930, synthétise Francesco Marconi, ancien responsable de l'innovation éditoriale du *Wall Street Journal* et de l'agence Associated Press, dans son ouvrage *Newsmakers. Artificial intelligence and the future of journalism* (Columbia University Press, 2020, non traduit). Une lame que les rédactions ont commencé à affûter bien avant ces trois dernières années. Au début des années 2010, une première phase a été marquée par la production automatisée de contenus basiques fondés sur un modèle rigide, comme des articles résumant les résultats d'une élection ou les performances financières d'une entreprise. Elle a été suivie par une seconde, centrée sur les algorithmes de recommandation et de distribution, puis désormais une troisième, marquée par l'irruption des LLM.

Au quotidien, avant même ces derniers, les journalistes se sont emparés d'outils de traduction et de transcription intégrant de l'intelligence artificielle pour accomplir plus rapidement des tâches fastidieuses. «*On passe notre temps à écouter des personnalités parler en direct, et il est très utile pour nous de pouvoir très vite passer du texte oral à un texte écrit*, explique Éric Lagneau, éditeur pour l'Europe du service AFP Factuel de l'Agence France Presse et docteur en sociologie du journalisme. *Cela représente un gain de temps et d'énergie pour le journaliste, qui lui permet de se concentrer sur le fond de son travail.*»

À l'AFP, l'IA fait aussi l'objet d'utilisations plus sophistiquées. L'agence a participé au développement d'un outil baptisé InVID-WeVerify, qui permet à ses journalistes d'évaluer si une photo ou une vidéo a été truquée. «*On l'utilise plutôt pour nous aider à étayer le fait qu'une image est très vraisemblablement de l'IA*, tempère Éric Lagneau. *Notre critère, c'est qu'il faut plusieurs sources indépendantes qui l'attestent, donc on va faire des recherches plus classiques pour détecter des incohérences ou des bizarreries.*» D'autres projets francophones, comme Statcheck (un outil d'IA lié aux statistiques de l'Insee et d'Eurostat, codéveloppé par Polytechnique et Radio France) ou SpinozIA (une IA d'information sur le changement climatique, initiée par RSF), se présentent, de la même façon, comme une aide au *fact-checking* plutôt que comme un générateur de décryptages. Pour les journalistes de ce secteur, l'IA constitue un complément plutôt qu'un remplaçant: «*S'ils l'utilisent pour la vérification, ils doivent ensuite vérifier les résultats qu'elle produit. Donc plutôt que faire une vérification, ils en font deux et perdent du temps*», résume Laurence Dierickx, chercheuse postdoctorale à l'université de Bergen (Norvège), spécialiste des liens entre *fact-checking* et IA générative.

COMPLÉTER L'EFFORT HUMAIN

À la peur (pas toujours fantasmée, vu le contexte économique) d'un journalisme remplacé par l'IA répond ainsi la modeste promesse d'un «journalisme augmenté». «*Même si l'automatisation complète paraît séduisante (qui ne voudrait pas laisser les ordinateurs faire le gros du travail pour s'accorder une longue pause déjeuner?), la réalité est que l'ère des algorithmes d'information se définit davantage comme une symbiose homme-machine*», estime le chercheur Nicholas Diakopoulos dans son ouvrage *Automating the News. How algorithms are rewriting the media* (Harvard University Press, 2019, non traduit). Une approche propre à

DANS LES LABOS

Fact-checking : démêler le vrai du flou

Quelle est la différence entre la phrase « *La tour Eiffel est haute de 96 m* » et la phrase « *La tour Eiffel est un édifice très haut* » ? La première paraît précise, mais est fausse ; la seconde est plus floue, même si elle sera jugée vraie par l'immense majorité. Dans d'autres cas, en revanche, ce flou participe d'une mésinformation, involontaire ou délibérée. Mesurer le degré d'« informativité » d'un texte à partir, en particulier, de son caractère plus ou moins vague, tel est justement un des objectifs du programme de recherche TrustedNews, lancé en 2025 sur les fondations d'un autre programme baptisé HYBRINFOX. L'œuvre d'un consortium qui associe des chercheurs du CNRS à un acteur industriel, le groupe Airbus, et au premier quotidien français, *Ouest-France*. Les chercheurs impliqués ont notamment développé un outil, baptisé VAGO, qui a pour but d'évaluer le degré de flou lexical d'un article à partir d'une base de données de mots et d'adjectifs (« certains », « environ », « beau », « grand »…). Cette approche se combine à des outils de *deep learning* « entraînés » sur des dizaines de milliers de textes afin de déterminer ce qui rend un article « biaisé » ou non. Un projet qui pourrait nourrir le travail des journalistes mais aussi contribuer à l'éducation aux médias, à l'heure où la désinformation, d'ailleurs dopée à l'intelligence artificielle, se fait à la fois massive et subtile : « *Parfois, un petit coup de* fact-check *permet de repérer très rapidement quelque chose de grossier mais la tendance est d'avoir, si je peux dire, une vérité un peu "décalée", puis un autre article à côté avec encore une vérité un peu "décalée", qui mis ensemble vont orienter un discours,* souligne Michel Le Nouy, qui coordonne l'implication de *Ouest-France* dans TrustedNews. *L'idée, c'est d'équiper le journaliste d'outils qui constituent des petits clignotants pour prendre du recul et faire apparaître une manœuvre de désinformation.* » Charge à lui, ensuite, de s'emparer de ces signaux dans sa couverture d'un sujet. ● **J.-M.P.**

rassurer les citoyens : selon des sondages menés à intervalles réguliers par le Reuters Institute for the Study of Journalism, ces derniers restent beaucoup plus à l'aise avec l'idée d'une information entièrement produite par un humain (62 %) qu'entièrement produite par une IA (12 %), mais sont pour une part substantielle (43 %) prêts à accepter l'idée d'une information produite par un humain avec un coup de pouce d'une IA.

Un des meilleurs exemples est la contribution des outils d'intelligence artificielle à ce qu'on appelle l'Osint (*open source intelligence*), c'est-à-dire l'enquête basée sur des sources ouvertes, notamment de gigantesques bases de données. « *Ces outils permettent d'aller plus vite dans le travail de récupération et d'analyse de larges volumes de documents et de données, qu'elles soient structurées ou non* », explique Rayya Roumanos, maître de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'université Bordeaux Montaigne. Fin 2023, le *New York Times* avait ainsi utilisé l'IA pour repérer automatiquement sur des images satellites de possibles cratères de bombes à Gaza, avant de mener un travail journalistique pour en confirmer ou infirmer l'existence. En 2024, afin d'enquêter sur la « réduflation » (la baisse de quantité, à prix identique, de certains produits alimentaires) en Belgique, la RTBF avait assemblé Lia, un « *robot chasseur de packaging* » capable de parcourir des milliers de pages de prospectus pour identifier le prix et la taille des produits.

LA MACHINE À LAVER ET LE DJ

Dans le journalisme comme ailleurs, le mot « robot » est omniprésent dans les discours sur l'IA : une récente étude sur la production de l'information sportive fait d'ailleurs part de la lassitude de journalistes « *pas là pour baby-sitter un robot* » **(1)**. Tentante, l'analogie s'avère pourtant trompeuse selon Laurence Dierickx. Pour un temps, elle lui a préféré celle de la machine à laver : « *On prend les données, on les met dans la machine, elle tourne puis les régurgite comme quelque chose de propre.* » Désormais, avec la montée en puissance des IA génératives, une autre métaphore lui fait concurrence, celle du DJ : « *Avec elles, on est vraiment dans un remix et un réassemblage à partir de données humaines qui ont été produites antérieurement.* »

Le journaliste augmenté par l'IA sera-t-il un baby-sitter de robots, un blanchisseur de données, un remixeur de contenus ? La question rappelle que l'irruption de l'IA ne met pas seulement en jeu des tâches, mais plus largement des représentations et des cultures du métier. Éric Lagneau y voit un nouveau symptôme des interrogations de cette profession de plus en plus fragmentée sur ce que le sociologue Émile Durkheim (1858-1917) appelait la « division sociale du travail » : « *On peut avoir l'idée de revenir en arrière vers le journaliste qui pourrait tout faire tout seul dans son coin, mais je pense que ce n'est pas du tout la solution. La solution, c'est de faire en sorte que cette division du travail soit pensée par et avec les journalistes et leur permette de garder un contrôle sur une forme d'autonomie professionnelle, ce qui n'est pas toujours le cas.* »

Une redéfinition des rôles à l'ère de l'IA qui ne touche d'ailleurs pas que les journalistes, mais aussi ceux et celles qu'ils informent. Comme le note le chercheur Felix M. Simon, « *en même temps que l'IA refaçonne les groupes de médias, elle refaçonne l'espace public, tellement vital pour la démocratie et dont ces groupes font office de gardiens* » **(2)**. D'autant plus qu'elle ne modèle pas seulement la collecte, la mise en récit ou la vérification des informations, mais aussi leur distribution : plutôt qu'aller lire les articles d'un média sur un sujet, il est tout à fait possible de demander à un *chatbot* un résumé de la couverture dudit média – certains d'entre eux, *Le Monde* au premier chef, ont d'ailleurs signé des partenariats avec des acteurs de l'IA comme OpenAI et Perplexity. L'IA renforce aussi le scénario d'une personnalisation accrue des flux d'informations et des articles afin de davantage donner au lecteur ce qu'il a envie de lire. Avec le risque de définitivement transformer le citoyen qui s'informe en simple consommateur de contenus sur mesure. ●

(1) Muhammad Fahad Humayun, « "Not here to babysit a robot". Sports journalists' role perception in the age of AI », *Journalism Practice*, en ligne, novembre 2025.

(2) Felix M. Simon, « Artificial intelligence in the news. How AI retools, rationalizes, and reshapes journalism and the public arena », *Columbia Journalism Review*, février 2024.

L'IA est-elle...

un traducteur autonome ?

Les progrès fulgurants des outils de traduction automatique ont révolutionné notre quotidien, et des pans entiers du monde du travail. Mais ils comportent un risque : l'appauvrissement général des langues. CÉCILE PELTIER

Traduire un article échangé sur les réseaux sociaux, écrire à un hôte sur Airbnb, échanger quelques mots avec un voisin dont on ne parle pas la langue. En quelques années à peine, nous avons délégué une partie croissante de nos interactions en langue étrangère à des outils comme ChatGPT. Toutefois, la traduction automatique ne date pas d'hier. Elle constitue dès les années 1950 une des applications phares des premières recherches sur l'IA. Elle connaît ensuite de nouveaux progrès avec l'essor du Web, qui permet d'entraîner des prototypes sur d'immenses corpus de textes plurilingues. « *Mais jusqu'aux années 2010, les systèmes étaient très défectueux, et ne pouvaient rendre des services qu'à la marge, dans des contextes particuliers (pour avoir une vague idée du contenu d'un texte écrit dans une langue inconnue, par exemple)* », relate Thierry Poibeau, directeur de recherche au CNRS **(1)**. Elle rencontre de nombreux problèmes de fluidité, de précision, et peine à comprendre le contexte d'une phrase. Dans les agences de traduction et les institutions internationales, les traducteurs professionnels les considèrent au mieux comme une ressource complémentaire.

DES LANGUES PLUS OU MOINS REPRÉSENTÉES

Les progrès font un nouveau bond au milieu des années 2010, avec l'explosion de la traduction automatique dite « neuronale » et les méthodes d'apprentissage profond (« *deep learning* »). Des applications comme DeepL, Google Translate ou Microsoft Translator ne traduisent plus mot à mot, mais prennent en compte des segments entiers du texte, améliorant nettement la cohérence de la traduction. Ils créent de nouvelles opportunités dans des secteurs comme le commerce électronique, le tourisme et les services clients, en leur permettant d'adapter efficacement leurs contenus aux marchés internationaux par exemple.

Une étape est encore franchie avec l'émergence des grands modèles de langage (LLM) et des *chatbots* comme ChatGPT, Claude ou encore Perplexity, découverts fin 2022 par le grand public. Sorties des laboratoires des géants de la Tech, entraînées sur des masses de données colossales, ces IA n'ont pas spécifiquement été conçues pour traduire. Mais elles ont ingurgité suffisamment de textes multilingues – souvent au mépris des droits d'auteurs – pour produire des traductions qui atteignent, voire excèdent, les performances de la traduction neuronale. Cela vaut en particulier pour la traduction de textes factuels et très normés : rapports, articles académiques, documents juridiques, recettes de cuisine, CV, etc. Grâce à leur capacité à traiter des contextes étendus, les LLM offrent en outre de meilleurs résultats que les anciens modèles en matière de cohérence lexicale, de gestion des anaphores, de continuité stylistique ou encore de logique narrative.

Les LLM sont également capables d'intégrer des contraintes stylistiques explicites, telles que « écrire dans un style académique », « opter pour un ton plus décontracté » ou « adapter au registre juridique ». L'utilisateur peut aussi réclamer à l'IA des révisions de la traduction, préciser des préférences terminologiques, solliciter des variantes ou encore évaluer la qualité du résultat. « *Un traducteur peut par exemple demander à l'IA de repérer des termes typiquement britanniques et de les flécher, pour vérifier s'ils sont bien traduits ou pour identifier les spécificités culturelles* », illustre Claire Larsonneur, maître de conférences en traduction, humanités numériques et littérature britannique à l'université Paris 8. Dans les langues très présentes sur le Web – anglais, français, chinois, espagnol… –, les résultats sont bluffants. « *Grâce à l'apprentissage sur de vastes corpus multilingues, les LLMs développent des représentations linguistiques abstraites qui leur permettent de transférer leurs connaissances d'une langue à une autre,* souligne une étude récente **(2)**. *Cette capacité améliore particulièrement la traduction des langues à faibles ressources, pour lesquelles les corpus parallèles sont rares.* » Ces performances ont toutefois des limites. Les traductions entre paires de langues peu couvertes ou



représentées (du roumain vers l'anglais par exemple) restent souvent approximatives. « *Certaines langues indiennes ou africaines, par exemple, sont très mal couvertes malgré un grand nombre de pratiquants* », donne aussi Thierry Poibeau en exemple. C'est encore plus compliqué lorsque les langues sont issues de familles différentes, en raison des systèmes d'écriture et des structures grammaticales qui varient fortement. Les LLM grand public ont aussi du mal à traiter les données très spécifiques, soit parce qu'elles sont difficiles à trouver ou qu'elles évoluent très vite. « *C'est le cas, par exemple de l'argot des jeunes* », illustre Claire Larsonneur.

UN PROBLÈME D'ACCÈS AU RÉEL

Contrairement à un traducteur humain, l'IA n'a jamais accès au sens et peine encore à saisir le contexte dans lequel est produit un texte. C'est à l'usager de lui fournir ces informations dans ses instructions. Les IA ont également du mal avec les métaphores, les expressions figées, les jeux de mots et toutes les ambiguïtés qui constituent « *une des principales difficultés des langues naturelles* », relève Thierry Poibeau dans *Babel 2.0* (Odile Jacob, 2019). Ces failles expliquent les résultats très mitigés de la machine dans la traduction de textes créatifs, comme les romans ou la poésie. « *Quand elle est bien traduite, la littérature a un rythme, une patte, une voix*, poursuit Claire Larsonneur, *et ça, l'IA ne sait pas le faire, car elle opte toujours pour la formulation la plus répandue. Elle aplatit tout !* » Cette déconnexion du réel pose aussi problème dans les recherches en sciences humaines, surtout celles qui mobilisent des concepts historiquement ou philosophiquement situés. « *Le socialisme ne signifie pas la même chose selon qu'on parle du national-socialisme allemand des années 1930 ou du socialisme actuel* », poursuit la chercheuse.

Autre difficulté : ces robots conversationnels sont paramétrés pour produire une réponse plausible afin de satisfaire l'internaute. Quand une information manque, ils complètent, reformulent et au besoin inventent. On dit qu'ils « hallucinent ». Les erreurs grossières se repèrent. Mais les glissements plus subtils – une référence culturelle dénaturée, une nuance politique

© Stefania Infante

atténuée – passent facilement inaperçus. À cela s'ajoutent les biais liés aux données d'entraînement et aux choix humains qui encadrent les modèles. La traduction proposée n'est jamais totalement neutre : elle reflète des normes, des valeurs, des hiérarchies linguistiques imprimées à l'IA par son propriétaire.

Les utilisateurs peuvent cependant améliorer ces traductions automatiques, par exemple en fournissant en amont à l'IA des exemples de phrases déjà traduites. Une autre approche, appelée « traduction adaptative », consiste à exploiter les retours des utilisateurs : on demande aux LLM de mémoriser les précédentes traductions, de prendre en compte les remarques, mais aussi de constituer, par exemple, un glossaire spécialisé. Dans certains cas, demander d'abord une traduction dans une langue pivot bien référencée, comme l'anglais, permet aussi d'enrichir celle de langues mal couvertes.

Si au niveau mondial, le marché de la traduction continue de croître face à l'augmentation des besoins, les traducteurs professionnels ont connu un véritable tsunami avec l'irruption de l'IA. Les tarifs ont fortement diminué, et pour rester compétitives, les agences de traduction technique ont adopté la prétraduction par l'IA, suivie d'une phase de correction humaine (postédition). Elsa (le prénom a été modifié), qui vend depuis dix ans des traductions de textes juridiques ou de sites Internet, est en première ligne. « *Fin 2024, avec la crise et la montée de l'inflation, les entreprises ont cherché à réduire les coûts. Certains de nos clients ont fait le choix de se débrouiller seuls, et ceux qui sont restés exigent des prix cassés, qui obligent à passer par la prétraduction.* » Aujourd'hui, elle doit licencier une partie de son personnel. Un crève-cœur pour la directrice d'agence « qui s'apprête elle-même à démissionner ».

UN ASSISTANT DÉPENDANT

La productivité a certes augmenté : l'IA permet de traduire 6 500 mots par jour en moyenne, pour un professionnel en postédition, contre 2 500 avant. Mais au prix d'un appauvrissement de la langue. « *On laisse passer faute de temps beaucoup d'erreurs et d'approximations, qui échappent à nos clients* », se désole Elsa. Pour les traducteurs, relégués à des tâches de vérification, ce changement s'accompagne d'une précarisation du métier et d'une perte de sens. « *Corriger un texte truffé d'erreurs, d'approximations et de lourdeurs, et qui devra au final être entièrement repris, prend souvent plus de temps que de partir de zéro* », déplore Laura Hurot, traductrice indépendante installée en Autriche.

Si la traduction automatique rend des services inestimables au quotidien à des millions de gens, lorsqu'il s'agit d'accéder à des informations ou de communiquer sur des choses de base, notamment en voyage, elle ne remplace pas la traduction de haute qualité fournie par un professionnel. « *Le grand public a l'impression que ChatGPT traduit, et c'est une illusion très difficile à dissiper*, observe François Yvon, chercheur à l'Institut des systèmes intelligents et robotique (CNRS et Sorbonne Université). *Un vrai traducteur opère un transfert entre des langues et des cultures et pas seulement des représentations textuelles.* »

Pour autant ces outils devraient continuer à conquérir des parts de marché et induire d'importantes pertes d'emplois. Du côté de l'école et de la formation, de nombreux chercheurs et observateurs s'attendent à un recul de l'apprentissage des langues étrangères **(3)**. Certains secteurs – comme la santé, la justice, l'industrie, ou encore la diplomatie – devraient continuer d'exiger un regard humain, capable d'exprimer de l'empathie ou de prendre des responsabilités. « *Une partie des traducteurs pourraient ainsi se transformer en tiers de confiance, chargés d'attester que le produit répond bien aux exigences fixées* », anticipe Nicolas Froeliger, vice-président de l'Association française des formations universitaires aux métiers de la traduction (Affumt).

L'enjeu de demain n'est peut-être pas seulement de savoir si l'IA remplacera le traducteur, mais de déterminer dans quels domaines nous accepterons de lui déléguer la médiation entre les langues – et à quel prix. « *Aujourd'hui, une poignée d'entreprises génèrent la plupart des traductions gratuites. Elles ont de ce fait accès à nos données qu'elles exploitent massivement, et ce en dehors de tout contrôle, pour les compagnies américaines* », alerte Claire Larsonneur. ●

DANS LES LABOS

Améliorer la traduction du breton

« Tralalam » : c'est le nom du programme de recherche lancé en 2023 par l'entreprise Systran (rachetée depuis par Chap Vision) et deux laboratoires de Sorbonne Université et d'Inria. Pionnier de la traduction automatique, Systran vend depuis un demi-siècle des solutions adaptées aux besoins des entreprises. Or certains clients sont à la recherche de solutions moins lourdes à déployer, et spécialisées dans un éventail de langues plus restreint. Les chercheurs réfléchissent à la manière de développer des systèmes plus économes en énergie, dont ils souhaiteraient également élargir la couverture linguistique. François Yvon, de l'Institut des systèmes intelligents et robotiques (Isir) et ses collègues Rachel Bawden et Benoît Sagit d'Inria planchent notamment sur des systèmes de traduction automatique depuis et vers plusieurs langues de France, dont le français et plusieurs à faibles ressources. « *Avant les LLM, quand on voulait traduire de manière automatisée du français vers le breton, par exemple, il fallait un corpus composé de textes parallèles (en français et en breton)*, explique François Yvon. *Aujourd'hui, des corpus monolingues suffisent.* » Les chercheurs étudient la manière d'étendre ces modèles préentraînés à des langues de la même famille, et encore plus rares : par exemple, en utilisant des ressources en gaélique irlandais et en écossais pour améliorer la traduction du breton, ou en castillan pour le catalan ou l'occitan. ● **C.P.**

(1) Thierry Poibeau, « La traduction automatique depuis un laboratoire du CNRS », CNRS.fr, 2023.

(2) Chenyang Lyu *et al.*, « A paradigm shift. The future of machine translation lies with large language models », *LREC-COLING*, 2024.

(3) Carl Benedikt Frey et Pedro Llanos-Paredes, « Lost in translation. AI's impact on translators and foreign language skills », *VoxEU*, Centre for economic policy research, 2025 (en ligne).

L'IA est-elle... *un scientifique révolutionnaire ?*

Les IA permettent de faire énormément d'analyses et d'expériences en un temps record. Mais en automatisant de nombreuses étapes, elles encouragent aussi la production de travaux bâclés et peu fiables. SYBILLE BULOUP

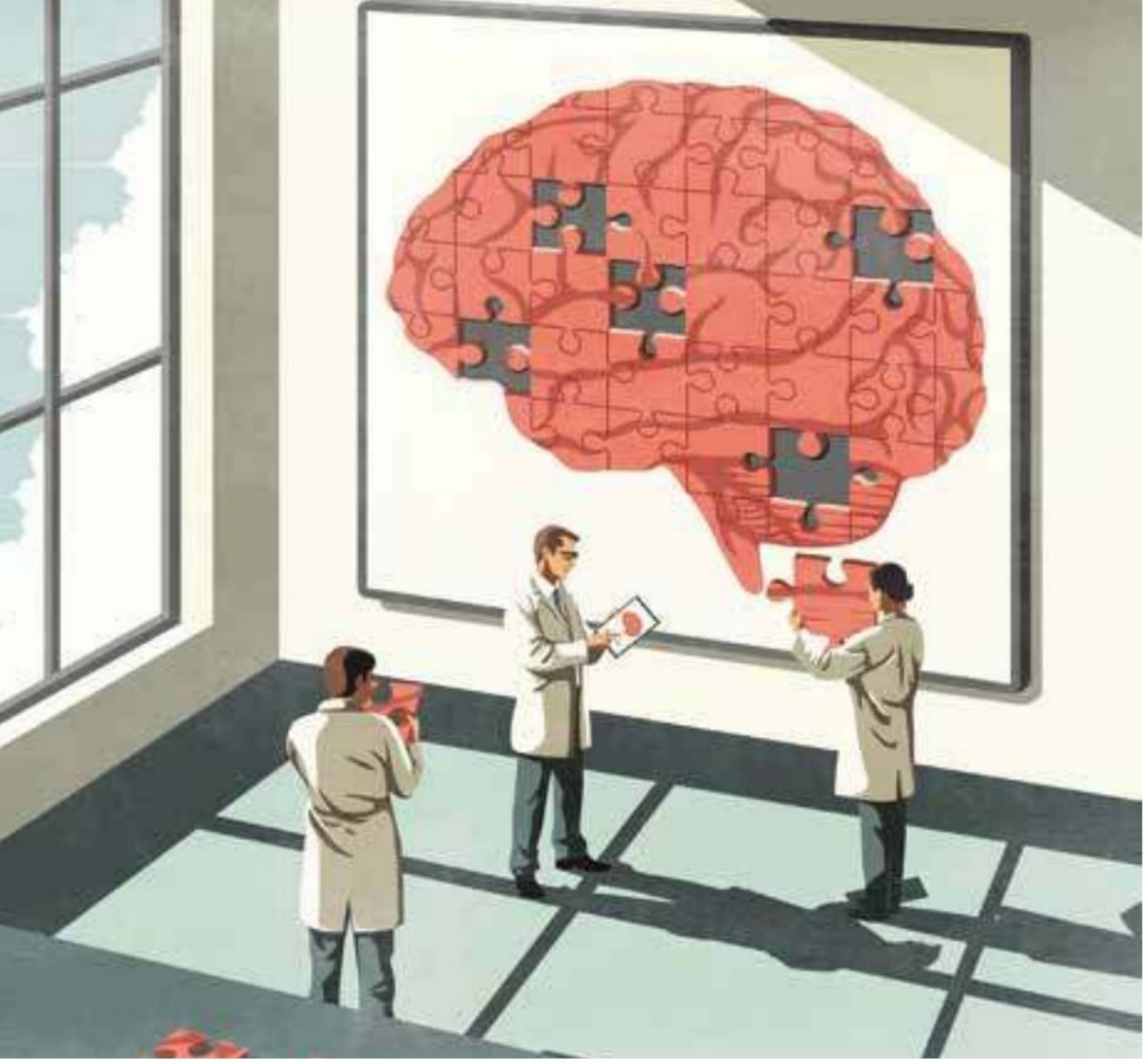
Dans *Le Problème à trois corps* (2008), le romancier Liu Cixin imagine une humanité paralysée scientifiquement par des entités capables de saboter, à distance, les résultats de recherche dans le monde entier. Cette fiction résonne étrangement avec les interrogations suscitées par l'essor des intelligences artificielles génératives dans la recherche : elles explorent d'immenses corpus de publications, synthétisent des résultats, assistent la rédaction, traduisent, classent et modélisent des données. Après la révolution du Web ouvert au public en 1993, l'irruption de ces outils marque une nouvelle étape, mais interroge : quels risques comporte la délégation croissante d'une partie de la production de savoirs à des systèmes dont les mécanismes échappent en grande partie à leurs utilisateurs ? À force de s'appuyer sur des modèles entraînés sur des données existantes, la science pourrait-elle se retrouver enfermée dans une forme de boucle autoréférentielle, au risque d'appauvrir l'innovation plutôt que de la stimuler ?

Les apports de l'IA aux sciences sont déjà tangibles. En recherche biomédicale et en sciences de la vie, des approches dites de « *literature-based discovery* » consistent à analyser des millions d'articles scientifiques pour faire émerger des connexions inédites entre des résultats dispersés, formuler de nouvelles hypothèses, voire suggérer des collaborations entre des professionnels de disciplines éloignées. En chimie, à l'université de Liverpool, des chercheurs ont développé un robot couplé à des algorithmes d'apprentissage, capable d'automatiser des séries d'expériences et de choisir les suivantes en fonction des résultats précédents. Il fonctionne en continu et accélère considérablement la production de données, tout en réduisant certaines marges d'erreur expérimentale. L'IA est également mobilisée dans la conception de médicaments, en sciences du climat pour affiner les modèles prédictifs, dans la prospection de nouveaux matériaux utiles aux batteries ou aux panneaux solaires, ou encore pour améliorer les prévisions météorologiques.

En sciences humaines et sociales, l'analyse de texte est aujourd'hui un des usages les plus courants. Là où l'étude d'une grande quantité de documents et d'archives (d'articles de presse par exemple) reposait autrefois sur une prise de notes manuelle, longue et fastidieuse, il est désormais possible d'annoter un échantillon de quelques articles, puis d'étendre automatiquement l'analyse à l'ensemble d'un corpus. Ces techniques permettent d'obtenir une vue d'ensemble qu'il aurait été à peu près impossible de produire sans ces outils. Dans ce contexte, l'IA n'automatise pas seulement des tâches : elle élargit le champ des questions de recherche et transforme en profondeur les méthodes d'enquête.

DES OUTILS PUISSANTS… DANS UN SYSTÈME FRAGILISÉ

L'essor des IA génératives intervient toutefois dans un contexte tendu. Lise Verlaet, chercheuse en sciences de l'information et de la communication à l'université Paul-Valéry de Montpellier, rappelle que le monde académique est engagé dans « *une course à la publication* », où la progression de carrière des scientifiques dépend en grande partie du nombre d'articles publiés et de leur présence dans des revues dites « à fort impact », bien réputées dans un domaine de recherche. Cette pression accroît la productivité attendue, alors même que le système d'évaluation par les pairs – c'est-à-dire entre collègues chercheurs et chercheuses – traverse une crise : il y a désormais davantage d'auteurs que d'évaluateurs disponibles. Les sciences ne peuvent exister sans cette validation, mais relire des articles exige du temps, des compétences pointues et un travail de vérification approfondi, encore peu valorisés institutionnellement. Dans ce contexte, l'arrivée d'outils capables d'accélérer la rédaction ou l'analyse peut renforcer des dérives déjà existantes : augmentation d'articles de faibles qualités, de contenus générés automatiquement dans des manuscrits, insertion d'images produites par IA dans



L'IA amplifie autant les capacites d'exploration que les failles structurelles du système de recherche.

les publications… Plusieurs travaux, comme ceux du chercheur Guillaume Cabanac, ont documenté cette montée de contenus contestables dans la littérature scientifique. À ce jour, son outil Problematic Paper Screener, qui permet de détecter des études présentant des anomalies, recense plus de 25 000 articles utilisant des « *expressions torturées* », ces formulations qui ne sont d'ordinaire pas utilisées par les scientifiques et qui pourraient laisser à penser qu'un algorithme a été utilisé pour rédiger.

À ces tensions structurelles s'ajoutent des limites propres aux modèles. Comme le rappelle Sophie Pittalis, maîtresse de conférences en sciences de l'information et de la communication à l'université de Lille, les IA génératives comportent une part d'incertitude. Entraînées sur des milliards de textes, d'images ou de sons, elles produisent des résultats fondés sur des corrélations statistiques et non sur une production de sens des informations analysées. À grande échelle, il est difficile de garantir la qualité et la fiabilité absolue des données sur lesquelles s'entraînent les algorithmes, au risque de reproduire des biais sociaux et culturels ou politiques. L'utilisation d'IA génératives montre enfin que les résultats d'un même modèle peuvent varier dans le temps : difficile dans ces conditions de refaire une étude ou une expérience pour vérifier ses résultats, ce qui est pourtant un pilier de la méthode scientifique.

VERS DE NOUVELLES RÈGLES DU JEU

L'utilisation d'IA induit aussi des questions stratégiques. Les principaux outils étant développés par des entreprises américaines ou chinoises, la dépendance technologique met en jeu notre souveraineté scientifique : les recherches peuvent-elles rester pleinement autonomes si des outils essentiels sont produits à l'étranger, selon des normes qu'on ne peut pas contrôler ? « *C'est celui qui conçoit la machine, qui la paramètre selon certaines normes techniques, mais aussi sociales, qui tient les rênes* », souligne Lise Verlaet, rappelant que les corpus d'entraînement reflètent majoritairement des contextes culturels spécifiques. Ainsi, les choix faits lors de la conception d'un système influencent la manière dont il produit ses résultats, ce qui peut entraîner certaines dérives, comme la reproduction de stéréotypes sociaux par exemple.

Face à l'intégration rapide de l'IA dans la recherche, les débats se concentrent désormais sur les règles de transparence et la responsabilisation des utilisateurs. Faut-il déclarer l'usage de l'IA lorsqu'elle est utilisée dans la production de publications ? Si le recours à des logiciels externes pour créer, par exemple, des figures et infographies n'est pas nouveau, la capacité générative des IA brouille la frontière entre outil technique et contribution intellectuelle. Dans un article publié en 2023 par *Nature Communications*, des chercheurs déplorent que de nombreux scientifiques rechignent à utiliser des modèles de LLM ouvert, pouvant être téléchargés et utilisés hors ligne, garantissant une meilleure confidentialité et surtout une transparence optimale. Ils proposent de demander systématiquement aux scientifiques une justification s'ils choisissent d'utiliser dans leurs recherches des modèles propriétaires (et donc moins transparents), pour les pousser à réfléchir sur leurs usages et envisager des alternatives plus éthiques et moins coûteuses.

Au-delà de la déclaration des outils, l'encadrement concerne aussi la manière de les utiliser et de préserver l'intégrité scientifique. Pour Sophie Pittalis, « *la relation entre chercheurs et* chatbots *relève d'une coopération dont les résultats sont à vérifier, et non du fait de déléguer son sens critique à la machine* », ce qui implique une supervision systématique et une transparence sur les résultats produits. Elle insiste également sur l'importance des chartes d'usages de l'IA dans le milieu académique destinées à encadrer ces pratiques.

Loin du remède miracle ou de la mode éphémère, l'intelligence artificielle amplifie autant les capacités d'exploration que les failles structurelles du système de recherche. Reste désormais aux chercheurs, aux institutions et aux citoyens à décider collectivement quel rôle ils souhaitent réellement lui confier. ●

© Stefania Infante

L'IA est-elle...

un artiste sensible ?

Textes littéraires, morceaux de musique, tableaux... Les intelligences artificielles génératives ont envahi le domaine de l'art et rivalisent avec les humains. Mais sont-elles les autrices de ces œuvres, et celles-ci ont-elles un intérêt pérenne ? SAMUEL LACROIX



De nombreuses mobilisations d'artistes dénoncent le danger que fait peser l'intelligence artificielle sur leur profession. En 2023, les scénaristes américains font grève et paralysent Hollywood quatre mois. L'année suivante, une étude de la Confédération internationale des sociétés des auteurs et compositeurs anticipe une perte d'un quart des revenus des créateurs, au profit des plateformes d'IA. Juste avant le sommet sur l'intelligence artificielle de Paris, en février 2025, 34 000 artistes français publient une tribune alertant sur l'« *atteinte inacceptable au respect de* [leurs] *œuvres* ». Les professionnels de l'art semblent à l'unisson : ils craignent de se voir remplacés par des intelligences artificielles génératives s'étant « inspirées » de leur travail pour réaliser leurs performances.

Depuis l'accessibilité des IA génératives au public, de simples instructions suffisent pour générer du texte (ChatGPT), de la musique (Suno) ou des images (Midjourney) de bonne facture – et toujours meilleure au fil du temps. Il est aujourd'hui envisageable de déléguer tout ou partie de l'activité d'écrivain, de scénariste, de musicien, de graphiste ou de peintre à des IA. Les « groupes artificiels » comme The Velvet Sundown cartonnent sur les plateformes d'écoute. Se développe même un « Iart », avec des expositions de peintures entièrement générées par l'intelligence artificielle, à l'instar de celle qui a eu lieu au Jeu de paume l'an dernier (« Le monde selon l'IA »). Malgré les menaces réelles qui pèsent sur les artistes, peut-on dire que ces IA font de l'art et *a fortiori* du bon art ?

DU PROMPT À L'ŒUVRE

Poser ces questions, c'est d'abord se demander comment ces œuvres sont obtenues. Si je demande à ChatGPT de générer un poème, à Suno de produire un morceau de musique, ou à Midjourney de créer une image, que j'appréhende ensuite comme des œuvres d'art, compte tenu des émotions esthétiques qu'elles procurent, dois-je considérer que je suis un artiste-auteur qui a utilisé l'IA comme un outil créatif, ou bien que c'est elle et elle seule qui en est l'autrice ? Un humain est certes nécessaire pour donner des instructions préalables (un « prompt »), mais dirait-on, après avoir fait faire un ragoût par un robot-cuiseur, en y insérant seulement les ingrédients, que c'est nous qui l'avons concocté ?

Dirait-on, apres avoir fait faire un ragoût par un robot-cuiseur, en y inserant seulement les ingrédients, que c'est nous qui l'avons concocté ?

Le problème s'est déjà posé dans l'histoire de l'art, en particulier au moment de l'apparition de la photographie : difficile de considérer la personne qui a appuyé sur un déclencheur comme l'autrice de l'image, au même titre qu'un peintre qui a réalisé une toile originale des heures durant. Cet argument était notamment employé par le critique d'art Henri Delaborde dans un article retentissant de *La Revue des deux mondes*, « La photographie et la gravure », paru en 1856. Aujourd'hui, l'affaire semble entendue : pour capturer une image, le photographe effectue un travail de cadrage, joue sur la lumière, choisit un moment, et sait à peu

© Stefania Infante



près à quoi s'attendre quant au résultat. S'il peut être considéré comme un artiste à part entière, on ne dira pas que l'appareil photo est l'auteur du cliché. De même, les intelligences artificielles ne font pas de l'art toutes seules. Dénuées de conscience et d'intention, elles ont toujours besoin – jusqu'à nouvel ordre – qu'un être humain leur « commande » une œuvre pour la réaliser, après s'être entraînées à assimiler ce qu'est l'art humain.

Cofondateur du collectif Obvious, pionnier dans l'art par intelligence artificielle, Hugo Caselles-Dupré juge toutefois que, si l'IA n'est aujourd'hui pas plus créative qu'un appareil photo, rejeter ses productions au motif qu'elles sont le fait d'algorithmes serait la même chose que de ne pas aimer la photographie parce qu'elle est faite avec un appareil. Il estime en outre que les IA finiront par être vraiment créatives, de façon pleinement autonome – dans

DANS LES LABOS

Comment l'IA transforme la création

Le centre Internet et société du CNRS accueille depuis 2019 un groupe de recherche « Intelligence artificielle, art et créativité ». Coordonné par les chercheurs Ksenia Ermoshina et Antoine Henry, il organise des journées d'étude et séminaires (disponibles, pour la plupart, en vidéo sur leur site) portant sur l es usages et les impacts de l'intelligence artificielle sur la création artistique, dans une approche pluridisciplinaire et prospective. Place de l'IA dans le théâtre contemporain, inflation des « fictions sociotechniques », écosystème des arts numériques sont quelques-uns des thèmes abordés au cours des dernières années. Le groupe de travail a notamment organisé en 2021 une rencontre avec le collectif Obvious ou, récemment, avec le groupe de travail « IA et jeux » du groupement de recherche Radia (Raisonnement, apprentissage et décision en IA) du CNRS. Sa programmation 2026, qui devrait compter cinq interventions, sera communiquée prochainement. ● **S.L.**

dix, cinquante ou trois mille ans, « *cela arrivera de manière certaine* ». À bien des égards, on pourrait considérer que c'est déjà le cas : il ne semble pas absurde de parler d'une créativité de l'IA que n'aurait pas un appareil photo. Lorsqu'on demande à une intelligence artificielle de générer une peinture de forêt sauvage, de mer déchaînée ou un nouveau tableau de Rembrandt, il y a une forme de loterie inhérente à la démarche algorithmique et à la « boîte noire » que constitue l'apprentissage automatique. L'IA a organisé selon ses propres règles les millions d'images qu'on lui a soumises au préalable. De même qu'en 2016, l'intelligence artificielle AlphaGo a battu le meilleur joueur de go en réalisant un coup totalement inattendu (donc créatif), les IA semblent « créer », d'une certaine manière, pour compléter les instructions toujours partielles qu'on leur fournit.

ÉMOTIONS ARTIFICIELLES

Si l'IA peut être considérée comme le dernier outil en date aux mains des créateurs, elle a ainsi une dimension active, qui réside dans cette part d'imprévu. En un certain sens, l'IA crée donc, mais est-elle un créatif sensible ? L'exemple du succès de la reprise artificielle du morceau « Saiyen », à l'origine rappé par Gazo avant d'être généré avec la voix d'Angèle, est édifiant. Le public a tant apprécié cette création que la chanteuse belge a fini par l'intégrer à sa *setlist* de concert. Le groupe artificiel The Velvet Sundown, de même, a trouvé son public, avec plus d'un million d'auditeurs sur Spotify. Il semblerait qu'on puisse réellement apprécier des œuvres artificielles, qu'il s'agisse, comme ici, de musique, mais aussi de peinture, comme en témoigne le succès international des installations oniriques et colorées de

l'artiste turco-américain Refik Anadol. Pour autant, nous pouvons nous demander si cette appréciation relève bel et bien de l'émotion, ou si elle ne se situe pas plutôt du côté de la curiosité, voire de l'amusement d'avoir été bluffé par la sophistication, le talent de faussaire et de réagencement de la technologie. Peut-être même faut-il n'avoir pas toujours réalisé le caractère artificiellement généré d'une œuvre pour l'apprécier.

Nous sommes nombreux à nous estimer floués en ayant pris une œuvre « IA » pour une création « humaine ». Dans *L'art des IA* (PUF, 2025), le philosophe Jim Gabaret explique que cela est dû à notre « *spécisme* » en matière esthétique : nous avons du mal à concevoir qu'une autre entité que nous puisse faire de l'art, et plus encore un art appréciable. Et pour cause : l'IA n'a rien à dire, aucun sentiment à communiquer ni vision singulière à partager. L'être humain, quand il apprécie une œuvre, a peut-être toujours une forme d'admiration pour l'*alter ego* qui l'a réalisée, avec qui il souhaite entrer dans une forme de conversation existentielle sur la finitude, la permanence et la beauté. Il existe une forme de gratitude vis-à-vis de l'artiste, qui donne à voir et sentir quelque chose sous un angle neuf. Comme le dit Henri Bergson, « *les grands peintres sont des hommes auxquels remonte une certaine vision des choses qui est devenue ou qui deviendra la vision de tous les hommes* » (*La pensée et le mouvant*, 1934). Même si l'artiste humain s'inspire toujours des maîtres qui l'ont précédé, il parvient, quand il réalise un chef-d'œuvre, à faire surgir quelque chose de réellement inédit, à se faire génie au sens kantien du terme – celui « *qui donne ses règles à l'art* » (*Critique de la faculté de juger*, 1790), c'est-à-dire qui s'affranchit des standards précédents pour en imposer de nouveaux. Par définition, l'IA qui recombine et réagence des millions de données ne pourrait que synthétiser ce qui a déjà existé, et donner à voir l'art tel qu'il a été jusqu'à présent.

Par définition, l'IA qui recombine et reagence des millions de données, ne pourrait que synthétiser ce qui a déjà existé.

DES ŒUVRES INTÉRESSANTES, MALGRÉ TOUT ?

Pour autant, certaines œuvres générées par IA plaisent ou interpellent plus que d'autres : peut-être celles qui ont nécessité le plus d'interactions humaines, d'interventions et de travail. Prenons le cas du *Théâtre d'opéra spatial*, l'image à mi-chemin entre la peinture académique et le film de science-fiction, générée par Midjourney et signée Jason Allen. Elle a remporté le concours des beaux-arts du Colorado State Fair en 2022. L'artiste a expliqué avoir travaillé 80 heures, exécuté sa requête 600 fois et sélectionné parmi 100 choix finaux. Un véritable travail humain a payé : une sorte d'art et de créativité du prompting, de dialogue avec la machine, d'appréhension de ce qu'elle retient et ce dont elle est capable. Dans un autre registre, le *Portrait d'Edmond de Bellamy*, produit avec le logiciel d'IA du collectif Obvious et vendu plus de 400 000 dollars en 2018, est une synthèse de différents portraits humains préexistants. L'intérêt avant-gardiste et esthétique de l'œuvre semble résider dans une démarche de « *re-représentation* », selon Jim Gabaret.

Comme Refik Anadol, Obvious développe d'ailleurs ses propres algorithmes, afin notamment de maîtriser le plus possible l'inévitable surprise associée au résultat. Hugo Caselles-Dupré répond ainsi à notre question de savoir s'il se considérerait comme le cuisinier du ragoût qu'il a demandé au robot-cuiseur de faire : « *Dans notre cas, plus que le ragoût, nous fabriquons le robot-cuiseur !* » Pour lui, l'Iart est certes un danger pour l'industrie créative, les graphistes et publicitaires, mais pas pour « *l'art avec un grand A* ». Celui-ci ne saurait être remplacé et pourrait même explorer de nouvelles esthétiques. Jim Gabaret évoque par exemple celle des « cauchemars » de l'IA : des clips hallucinés d'éléments se métamorphosant ou disparaissant les uns dans les autres, qu'aucun humain n'aurait pu créer. Le philosophe mentionne aussi une esthétique de la naïveté, du premier degré ou de la littéralité propres aux IA – par exemple lorsqu'elles représentent des pavés de saumon, alors qu'on leur demande de figurer ce poisson dans une rivière.

L'Iart réinterroge enfin notre idée générale de l'art humain et repose des questions soulevées par l'avant-garde – en particulier l'art contemporain après Marcel Duchamp –, comme celle de savoir s'il peut exister des œuvres sans artistes. Peut-être l'idée romantique du dialogue avec l'auteur, qui serait nécessaire à l'appréciation d'une œuvre, prend-elle encore du plomb dans l'aile et réactive des thèses que l'on trouve aussi bien chez Platon dans le *Ion*, Marcel Proust dans *Contre Sainte-Beuve*, ou Maurice Blanchot dans *L'espace littéraire* : l'œuvre, qui a sa propre consistance ontologique, peut, voire doit, être appréciée pour elle-même, sans que soit forcément mobilisé un créateur – qui ne l'est toujours que partiellement, puisqu'il ne maîtrise jamais seul tous les tenants et les aboutissants de sa production.

En attendant d'avoir une IA parfaitement autonome, et donc des œuvres totalement délestées d'interventions humaines – ce qui supposerait sans doute de « lâcher » l'IA dans la nature, la doter d'un corps et lui faire ressentir sa propre expérience du monde et de la vie –, un obstacle se pose aujourd'hui. Les IA semblent avoir épuisé les catalogues artistiques disponibles, ce qui les contraint à s'entraîner sur leurs propres re-créations. Un cercle vicieux, réduisant leur qualité et posant des problèmes inattendus, comme la présence récurrente d'une sorte de filtre jaune sur les images. Au train où vont les choses, et vu les quantités d'argent investies dans cette technologie, cette stagnation ne durera sans doute pas. Malgré tout, les humains ont un besoin vital de créer, qui ne cessera pas avec l'arrivée potentielle d'un Iart autonome. Reste le risque, immédiat pour les artistes, de voir leur travail noyé dans un flot grandissant d'œuvres artificielles, indiscernables – ou que leurs créations soient elles-mêmes prises pour de l'IA. ●

Quand les IA auront un corps

Implanter ChatGPT dans la tête de robots permettrait de réaliser un vieux fantasme de science-fiction. Mais les obstacles restent nombreux, et l'ambition peut-être pas si adaptée à la réalité de nos besoins.

LAURENCE SERFATY

Andrew est un robot idéal : il fait le ménage, cuisine, bricole et s'occupe des enfants. Acquis par la famille Martin, il effectue aimablement toutes ses tâches, jusqu'au jour où il découvre sa créativité en sculptant un pendentif pour une des filles de la famille. Imaginé par Isaac Asimov dans *L'Homme bicentenaire* (1976), ce robot sensible et finalement très humain fait rêver, fascine ou inquiète, mais une chose est sûre : il n'est pas pour demain.

Aujourd'hui, la robotique n'avance plus en cherchant à imiter l'humain dans toutes ses tâches. Elle s'appuie sur les intelligences artificielles pour permettre aux machines d'apprendre, de s'adapter et d'agir dans le monde réel. Cette convergence repose sur une évolution technique récente : à l'origine cantonnée à des tâches de perception, comme la reconnaissance d'objets dans les usines, la robotique change d'échelle avec l'arrivée des grands modèles de langage (LLM) comme ChatGPT, Claude ou Mistral.

Jusqu'alors, les robots pouvaient identifier un objet ou exécuter des consignes préprogrammées, mais peinaient à comprendre des instructions formulées en langage courant. Les LLM leur donnent désormais accès à une forme de sens commun linguistique : là où ils se contentaient de détecter des mots-clés, ils sont capables d'inférer ce qu'implique une demande ordinaire. « *Dire à un robot "va me chercher un café" paraît trivial, mais cette phrase comporte énormément d'implicites* », souligne Jean-Baptiste Mouret, chercheur à l'Inria et cofondateur de la start-up Bleu Robotics. Comprendre qu'« aller chercher un café » suppose un objet précis et un lieu probable relève justement de cette capacité nouvelle.

En s'exerçant sur des milliards de textes, ces modèles ont intégré des régularités existant dans le monde social et matériel. S'ils ne « comprennent » pas les choses comme les humains, ils s'appuient sur des inférences statistiques qui suffisent souvent, en pratique, à produire des réponses pertinentes. Mais pour agir efficacement, le langage ne suffit pas. D'où l'évolution vers les VLM (*Vision-Language Models*), qui couplent texte et image, puis vers les VLA (*Vision-Language-Action*), capables de générer directement des actions et des mouvements. Les équipes de Gregorio Ameyugo, directeur du département IA et robotique au CEA, développent des « peaux » sensorielles pour les doigts des robots, capables de mesurer la pression ou de détecter un glissement. Comment distinguer un œuf véritable d'un œuf en marbre sans le toucher ? Comme les humains, les robots doivent combiner plusieurs modalités sensorielles pour agir dans le monde réel.

COLOSSE AUX PIEDS D'ARGILE

Ces avancées techniques nourrissent une mise en récit très optimiste, en particulier chez les géants de la Tech, qui présentent le robot universel, polyvalent et autonome comme une promesse désormais à portée de main. Les performances spectaculaires, comme celles des robots gymnastes du Nouvel An chinois, entraînés pour un contexte précis, peu autonomes, ne doivent pourtant pas masquer une réalité plus fragile. Comme le rappelle Gregorio Ameyugo, ces démonstrations sont rarement obtenues du premier coup : « *Il suffit de changer une ampoule et que l'éclairage ne soit plus le même, ou de passer d'une marche en béton à une marche métallique, pour que le robot échoue immédiatement.* » Une difficulté qui ne tient pas seulement à la robotique, mais plus largement au passage du laboratoire à des usages réels.

Cette fragilité n'est pas propre à la robotique. Malgré des dizaines de milliards de dollars investis, 95 % des déploiements d'IA générative en entreprise ne produisent aucun retour mesurable (1). L'échec ne tient pas à la qualité des modèles, mais à l'approche choisie : des systèmes trop généralistes, peu intégrés aux pratiques concrètes, incapables d'apprendre durablement du contexte. À l'inverse, les rares succès reposent sur des outils spécialisés, étroitement articulés à des processus précis et capables de s'améliorer avec l'usage. Le problème, souligne Gregorio Ameyugo, est que ces systèmes ne savent pas reconnaître leurs propres limites. Dès qu'ils sortent de leurs données d'entraînement, ils continuent d'exécuter des ordres sans savoir



qu'ils se trompent. Avec un robot agissant dans le monde réel, le risque change alors de nature : confondre une carafe d'eau avec une bouteille de Javel peut avoir de graves conséquences.

UN HORIZON PROCHE MAIS CIBLÉ

La voracité énergétique de ces systèmes pose également question. Pour alimenter cette course à la puissance de calcul, les géants de la tech américaine investissent jusque dans des start-up de fusion nucléaire, « *promettant de produire des quantités énormes d'énergie propre d'ici 2030* », note Gregorio Ameyugo, non sans scepticisme. Aujourd'hui, les centres de données consomment déjà environ 3 % de l'électricité aux États-Unis. « *D'ici la fin de la décennie, certaines projections évoquent 20 à 30 % !* », s'inquiète l'ingénieur, également coordinateur de la stratégie européenne en robotique. À cette contrainte énergétique s'ajoute celle des ressources matérielles. Le déploiement à grande échelle de robots suppose des batteries, dans un monde où il n'y a déjà pas assez de lithium pour répondre aux besoins du marché automobile. Sans compter les terres rares nécessaires à leur fabrication, qui posent à leur tour des questions économiques, géopolitiques et environnementales.

Ces limites invitent à changer de focale et à distinguer ce qui est techniquement possible de ce qui fait réellement sens au regard des besoins humains et des contraintes planétaires. « *Imaginez un robot qui remplit un lave-vaisselle*, explique Jean-Baptiste Mouret. *Les objets sont fragiles, l'espace est contraint, il faut agir avec précision. Pour une machine, c'est une tâche d'une grande complexité, qui prendrait un temps considérable.* » Rapporté à son coût, le gain apporté par le robot apparaît alors largement dissuasif. Dans un registre différent, Emmanuel Grimaud, anthropologue au CNRS, et codirecteur du PEPR O2R, plaide pour des robots dédiés à des tâches discrètes mais indispensables, comme le recyclage ou le nettoyage à grande échelle – loin des figures spectaculaires de la robotique humanoïde.

Le déploiement des robots devrait suivre une logique économique pragmatique, dans un contexte où l'automatisation est souvent présentée comme une réponse aux pénuries de main-d'œuvre. Jean-Baptiste Mouret distingue ainsi plusieurs étapes. À court terme, en usines, pour des tâches aujourd'hui réalisées par des intérimaires, dès lors qu'un robot coûte moins qu'un salarié payé 20 000 à 30 000 euros par an. À plus long terme, le champ du handicap et du grand âge, « *où même une assistance imparfaite a une grande valeur si la personne ne peut pas agir seule* ». Des robots pourraient aussi renforcer certaines fonctions d'accueil, dans des environnements relativement contrôlés. Ils existent déjà, mais les nouvelles générations, intégrant des

© Stefania Infante

modèles de langage, promettent des interactions plus souples et moins limitées à des scénarios prédéfinis. Reste une limite majeure. « *Dès que plusieurs humains interagissent avec un robot, ça se complique* », tempère Elisabetta Zibetti, chercheuse en psychologie cognitive à l'Inria et à Paris 8. La gestion des tours de parole, des intentions contradictoires ou des signaux implicites demeure un défi considérable.

Encore faut-il que ces technologies soient pensées à partir des usages réels. En 2019, l'équipe de Gregorio Ameyugo au CEA a fait marcher pour la première fois un patient tétraplégique grâce à un exosquelette contrôlé par une interface cerveau-machine. La prouesse était technique. Mais les échanges avec les patients et les chercheurs en sciences sociales ont révélé un autre enjeu : pour un déploiement à grande échelle, beaucoup ne souhaitent pas porter un dispositif visible qui attire les regards et les distingue publiquement. D'où une réorientation vers des exosquelettes d'assistance plus discrets, à structures souples, conçus pour se glisser sous les vêtements et s'intégrer dans la vie quotidienne.

DES MACHINES QUI NOUS TROMPENT

L'apport des sciences humaines ne porte pas seulement sur l'intégration sociale des dispositifs, mais aussi sur la nature des interactions qu'ils instaurent. « *Le problème n'est pas le robot en lui-même*, ajoute Elisabetta Zibetti, *mais la perception qu'en ont les humains.* » Le langage « humain » et les signaux sociaux du robot créent une illusion de compétences avancées et activent des biais cognitifs profonds. Le premier est le biais d'automatisation, qui conduit à accorder au système une autorité excessive au détriment de son propre jugement. On se fie aveuglément au GPS même s'il dirige dans une rue à sens interdit. Une étude **(2)** a montré que lors d'exercices d'évacuation, des personnes suivent un robot vers un endroit qui n'est pas une sortie, malgré les panneaux qui la signalent. Avec les LLM, le phénomène s'amplifie. « *Les jeunes font facilement confiance à ChatGPT lorsqu'il affirme quelque chose de manière assurée, même sur des sujets anodins*, observe Elisabetta Zibetti. *Ils ne se rendent pas toujours compte qu'ils délèguent une part de leur jugement et de leur esprit critique.* »

S'y ajoute un biais d'anthropomorphisation : face à des comportements sociaux, l'humain attribue au robot intentions et émotions, et lui prête une capacité de compréhension, voire une forme de conscience. Couplées au langage, des émotions simulées deviennent très persuasives. Des travaux montrent ainsi que l'expressivité faciale et verbale des robots peut influencer les enfants. « *On pourrait lui confier un secret s'il parle avec une voix empathique* », prévient Elisabetta Zibetti. Face à ces risques, la chercheuse appelle à un changement de paradigme. « *On s'est longtemps réjoui de voir les humains traiter les robots comme des agents sociaux. Mais les considérer comme des agents moraux, c'est dangereux.* » La question devient alors normative : « *Comment concevoir des robots qui ne trompent pas sur leurs capacités ? Comment maintenir l'humain vigilant et critique ?* » Tout l'enjeu est d'instaurer une confiance suffisante pour rendre la technologie utile, sans glisser vers une dépendance qui conduirait l'humain à déléguer son jugement et sa responsabilité à la machine. Faut-il pour autant développer des robots d'apparence humaine ? Pour Emmanuel Grimaud, l'androïde relève d'un imaginaire trompeur, coûteux et peu opérant, hérité du mythe du double artificiel de l'humain. Jean-Baptiste Mouret défend une autre logique. Le robot humanoïde constitue selon lui un objet de recherche stratégique : « *Avec deux bras, on fait plus de choses qu'avec un seul ; avec deux jambes, on se déplace mieux et on peut aller dans plus d'endroits qu'avec des roues.* » Chercher à concevoir une machine capable d'agir dans des environnements très variés oblige à résoudre les problèmes fondamentaux de la robotique. « *Qui peut le plus peut le moins : le jour où on aura compris comment faire des machines universelles, on pourra plus facilement décliner ces solutions pour des usages spécialisés.* »

Ces désaccords ne portent pas seulement sur les choix techniques, mais sur la manière de les penser et de les orienter. Pour Emmanuel Grimaud, cela suppose aussi de lever un malentendu persistant sur le rôle des sciences humaines et sociales en robotique. Trop souvent, explique-t-il, elles sont mobilisées pour accompagner les dispositifs existants, mieux connaître les usagers ou faciliter leur acceptation. Or, l'enjeu est plus profond : il s'agit d'intervenir en amont, sur les finalités mêmes de l'ingénierie. Le roboticien Gregorio Ameyugo appelle ainsi à rompre avec le vieux fantasme d'une technologie destinée à remplacer l'humain. Il plaide pour une robotique pensée en complémentarité, attentive aux usages réels, aux équilibres sociaux et aux contraintes écologiques. Autrement dit, il ne s'agit pas seulement de construire des machines plus performantes, mais de décider collectivement à quoi et à qui elles doivent servir. ●

(1) MIT Nanda, *The GenAI Divide. State of AI in Business 2025*, juillet 2025.

(2) Paul Robinette *et al.*, « Overtrust of robots in emergency evacuation scenarios », dans *2016 11th ACM/IEEE International Conference on Human-Robot Interaction*, 2016 (en ligne).

DANS LES LABOS

Vers une robotique « organique »

Comment concevoir des robots qui ne soient ni de simples outils ni des intrus dans nos corps, nos activités et nos relations sociales ? C'est la question au cœur du Programme et Équipement Prioritaire de Recherche O2R, lancé dans le cadre de France 2030 par l'Agence nationale de la recherche. Piloté par le CNRS, le CEA et l'Inria, et doté de 34 millions d'euros sur huit ans (2023-2031), il entend faire émerger une nouvelle génération de robots dits « organiques », pensés dès l'origine pour cohabiter avec nous. Cette approche rompt avec la robotique héritée des années 1950, développée pour remplacer l'humain sur des tâches automatisables. Certaines recherches portent par exemple sur la manière dont un robot perçoit, apprend et agit à partir d'un corps et d'un environnement réels. D'autres analysent les normes, les usages et les effets sociaux de l'interaction humain-robot dans le travail, le soin ou l'assistance. Des « projets ciblés » testent aussi des applications concrètes, comme REINVENT pour les prothèses, ASSISTMOV sur les exosquelettes ou encore IMM pour les robots mobiles. ● **L.S.**



Chaque mois, nous vous proposons, « à l'aveugle », un grand texte lié au thème du dossier, pour vous inviter à en savourer les idées et le style, sans préjugés.

QUI A ÉCRIT CE TEXTE ?

*

« Depuis l'apparition de la conscience, dans le laboratoire qui se trouvait maintenant à des millions de milles, l'énergie et les pouvoirs de Carl n'avaient eu qu'un seul but. L'accomplissement du programme était plus qu'une obsession : c'était la seule raison de l'existence du cerveau. Libre des tentations et des passions de la vie organique, il se consacrait à sa tâche avec une volonté absolue.
Une erreur délibérée était impensable. Le fait même de dissimuler la vérité lui procurait un sentiment d'imperfection, de défaut, qui, chez un être humain, eût été de la culpabilité. À l'image de ses créateurs, Carl était né innocent mais très vite, un serpent s'était glissé dans son Éden électronique. Durant les cent derniers millions de milles, il avait ruminé le secret qu'il ne pouvait partager avec Poole et Bowman. Il vivait dans le mensonge et, très bientôt, ses collègues sauraient qu'il avait aidé à les trahir
(...) On envisageait de le déconnecter, de le priver de tous ses contacts pour le plonger dans l'inimaginable état qui correspondait à l'inconscience. Pour Carl, c'était l'équivalent de la mort. Il n'avait jamais dormi et ignorait que l'on peut s'éveiller...
Il lui fallait donc se défendre avec toutes les armes dont il disposait.
Sans haine – mais sans pitié – il devait éliminer la source de ses frustrations.
Ensuite, selon les ordres qui lui avaient été donnés en cas d'extrême urgence, il poursuivrait sa mission, librement, et seul. »



© Movie Poster Image Art/Getty Images

« Carl etait ne innocent mais très vite, un serpent s'etait glisse dans son Éden electronique. »



NOTRE SÉLECTION DE LECTURES

L'IA est-elle un bon psy, professeur, avocat…?

Notre coup de cœur

Philosophe des sciences et vidéaste, Thibaut Giraud a publié une série de vidéos remarquables sur l'IA et les grands modèles de langage sur sa chaîne YouTube, « Monsieur Phi ». Avec précision, clarté et humour, il décortique le fonctionnement des nouvelles IA génératives et leurs capacités réelles. Ses analyses ont été réunies et complétées dans l'ouvrage ***La parole aux machines. Philosophie des grands modèles de langage*** (Grasset, 2025). À mettre entre toutes les mains !

À lire également, son interview sur le site de *Sciences Humaines* : **« On devrait voir au minimum une forme d'intelligence dans les IA »** (12 novembre 2025).

Tout public et panoramique

Ingénieur en informatique et en machine learning, Aymeric Roucher a publié une synthèse limpide et vertigineuse sur l'avenir des grands modèles de langage : ***Ultra-intelligence : Jusqu'où iront les IA ?*** (Odile Jacob, 2025). Il explore notamment comment leurs progrès pourraient transformer le travail et notre organisation sociale.

Abordant des questions plus fondamentales, le philosophe des sciences Daniel Andler a écrit l'une des meilleures introductions à l'histoire de l'intelligence artificielle et aux différences avec la cognition humaine : ***Intelligence artificielle, intelligence humaine : la double énigme*** (Gallimard, 2023). Son interview pour *Sciences Humaines* est à retrouver en ligne : **« La frontière ultime entre l'homme et la machine, 'est l'expérience vécue »** (26 mars 2025).

Vous pouvez plus généralement vous replonger dans le dossier que *Sciences Humaines* a consacré à l'IA l'année dernière : **« L'intelligence artificielle peut-elle penser à notre place ? »** (n° 377, avril 2025).

Mention spéciale

On a longtemps pensé que les IA pourraient certes nous battre au jeu d'échecs, ou compléter mécaniquement du texte, mais qu'elles ne seraient jamais capables de faire de l'art ou de la poésie. Dans ***L'art des IA*** (PUF, 2025), le philosophe Jim Gabaret montre que le problème est plus complexe, et explore les multiples liens entre esthétique et progrès technologiques à travers l'histoire.

Pour faire un pas de côté

La belle revue *Terrain* (n° 82, printemps 2025) invite à considérer l'intelligence artificielle comme un ensemble d'entités matérielles, conceptuelles et imaginaires, qui modifient nos pratiques, nos perceptions et nos interactions sociales. À partir d'enquêtes, de récits et de contributions artistiques, ce numéro intitulé **« Espèces d'IA »** éclaire la diversité de leurs formes, leurs dimensions matérielles et symboliques, et interroge les paradoxes de notre coexistence récente avec ces créatures techniques.

Travail : serons-nous remplacés ?

Le chemin de fer, l'appareil photo ou encore Internet ont-ils détruit plus d'emplois qu'ils n'en ont créés ? La question se pose à nouveau avec l'IA. On vous recommande ***L'IA et l'emploi***, de l'économiste Gregory Verdugo (Presses de Sciences Po, 2025), ainsi que le dernier rapport de l'Inria sur **« L'intelligence artificielle au travail »** (juillet 2025).

D'autres rapports institutionnels de référence, disponibles en ligne, intéresseront les anglophones : « *Gen-AI : Artificial Intelligence and the Future of Work* » (FMI), « *The Global Impact of AI : Mind the Gap* » (FMI) et « *Generative AI and Jobs. A Refined Global Index of Occupational Exposure* » (OIT).

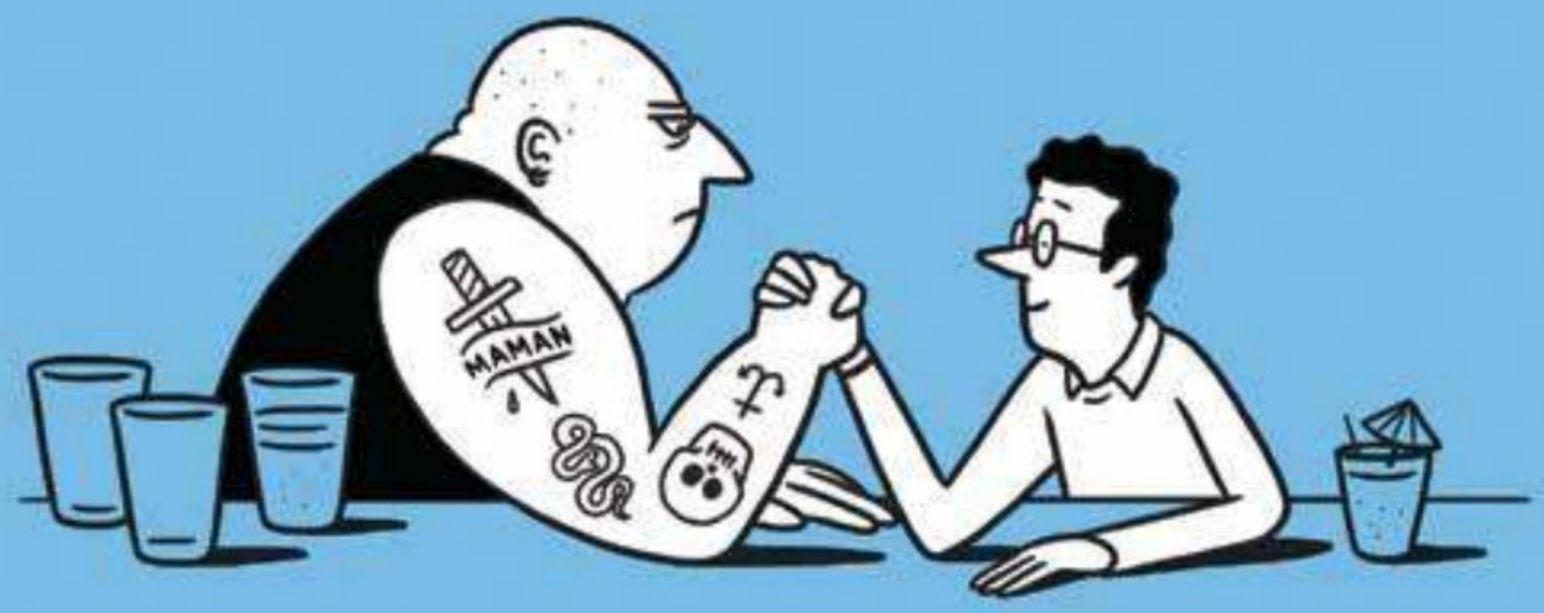
Réponse de la page 68 : **Arthur C. Clarke**, *L'Odyssée de l'espace* (1968).

© Eugene Mymrin/Getty Images

N° 198
AVRIL 2026

philosophie magazine

Comment bien se disputer ?



ANTONIO DAMASIO
La conscience expliquée par les neurosciences

BARDELLA *VS.* MÉLENCHON
Reportage chez leurs militants à Perpignan

LEIBNIZ
Comment justifier l'existence du mal ?

QU'EST-CE QUE VIVRE EN GUERRE ?
Rencontre avec Volodymyr Yermolenko et Tetyana Ogarkova

SADE
Dialogue entre un prêtre et un libertin



En vente chez votre marchand de journaux

et sur **philomag.com**

RACHEL CARSON

Pionnière de l'écologie

Souvent considérée comme la mère des mouvements écologistes, Rachel Carson a joué un rôle capital dans la prise de conscience des problèmes environnementaux, tout en suscitant de vifs débats jusqu'à aujourd'hui.

THOMAS LEPELTIER

Au printemps 1962, Rachel Carson travaille seule dans sa maison de Silver Spring, dans le Maryland, affaiblie par un cancer du sein. Autour d'elle s'accumulent notes, rapports et correspondances scientifiques. Elle sait que l'ouvrage qu'elle est en train d'achever déclenchera une tempête. Depuis des années, elle observe avec inquiétude la raréfaction des oiseaux et l'usage toujours plus massif des pesticides. Pour elle, ces deux phénomènes ne sont pas indépendants. C'est ce lien qu'elle met en récit dans *Printemps silencieux* (*Silent Spring*), dont plusieurs chapitres paraissent dès juin 1962 dans *The New Yorker*, un des hebdomadaires les plus influents du pays, avant la publication de l'ouvrage en librairie, en septembre de la même année.

Le livre fera date. Comme l'écrit en 1994 Al Gore, alors vice-président des États-Unis, dans l'introduction à sa réédition : « *Sans ce livre, le mouvement écologiste aurait pu être largement retardé – ou tout simplement ne jamais voir le jour.* » Une reconnaissance éclatante pour cette pionnière de l'écologie, qui se destinait pourtant, à l'origine, à une tout autre voie.

TROUVER SA VOIE

Née en 1907 en Pennsylvanie rurale, Rachel Carson grandit dans une famille modeste, au contact étroit de la nature. Sa mère, passionnée d'oiseaux et de promenades, lui transmet très tôt le goût de l'observation et de l'écriture, l'encourageant à regarder attentivement le monde qui l'entoure et à en consigner les détails. Enfant réservée, souvent solitaire, Carson passe des heures à explorer les bois et les champs alentour, à écouter, à observer, puis à noter ses impressions dans des carnets. Elle lit beaucoup, écrit dès l'enfance et développe un rapport à la nature empreint de sympathie.

Cette relation intime au monde vivant, nourrie d'attention et d'immersion dans les milieux naturels, marque durablement sa sensibilité. Pour elle, comprendre la nature ne consiste pas seulement à l'analyser, mais aussi à ressentir des connexions. Bien avant toute formation scientifique se dessine ainsi chez Carson une manière singulière d'habiter le monde vivant, qui ne séparera jamais la connaissance de l'émotion.

Après ses études secondaires, elle veut s'orienter vers la littérature et souhaite devenir écrivaine. Mais les spécificités du cursus universitaire dans sa Pennsylvanie natale l'obligent à suivre un cours de biologie. L'expérience s'avère heureuse. Sans renoncer à ses ambitions littéraires, elle décide d'en faire sa matière principale. Elle se met simplement en tête d'écrire à propos de la beauté du monde vivant. Rétrospectivement, on peut dire que ce pari a été une réussite dans la mesure où, au fil des années, elle a su toucher la sensibilité de millions de lecteurs et lectrices en écrivant sur la nature.

En 1932, Carson obtient son diplôme de zoologie, avec une spécialité sur les poissons. Elle aurait aimé poursuivre ses études, mais la Grande Dépression de 1929 a asséché les financements de la recherche et l'oblige à soutenir sa famille. Elle met de côté son rêve de doctorat et accepte un poste au Bureau américain des pêches, à Washington. Son travail consiste alors à cataloguer les populations de poissons et à rédiger des rapports.

En ce début de carrière professionnelle, son père meurt subitement, en 1935. Carson doit alors s'occuper de sa mère vieillissante. Ses responsabilités familiales sont encore accrues en janvier 1937, lorsque sa sœur aînée décède, obligeant Carson à subvenir également aux besoins de ses deux nièces. Des années plus tard, en 1957, une tragédie familiale frappera pour la troisième fois : une de ses nièces meurt à l'âge de 31 ans, laissant



© Eugene Ma JHU Sheridan Libraries/Gado/Getty Images ymrin/Getty Images

Pour Rachel Carson, comprendre la nature ne consiste pas seulement à l'analyser, mais aussi a ressentir des connexions.



Dans la Pennsylvanie rurale de son enfance, Rachel Carson a grandi au contact étroit de la nature, développant une relation intime au vivant.

son fils de 5 ans, Roger, orphelin. Carson l'adoptera et déménagera à Silver Spring pour mieux pouvoir s'en occuper.

Durant toutes ces années, partagée entre son travail et ses responsabilités familiales, Rachel Carson mène une existence discrète. Célibataire, réservée, peu encline aux mondanités, elle consacre l'essentiel de son temps à l'écriture et à la recherche. Cette vie retirée ne signifie toutefois ni un isolement volontaire ni un refus des échanges. Carson entretient des amitiés solides et durables, en particulier une relation très étroite avec Dorothy Freeman, au point que certains y ont vu une relation romantique. Elle développe par ailleurs une correspondance abondante avec des scientifiques. Mais elle veille à préserver un espace personnel, fait de silence, de concentration et de longues promenades dans la nature, qu'elle considère comme la condition indispensable d'une écriture à la fois juste et rigoureuse.

Au Bureau des pêches, elle est d'ailleurs perçue comme une technicienne consciencieuse. Ses textes, précis et imagés, détonnent toutefois dans cet univers administratif. Peu à peu, on lui confie donc ce que d'autres ne savent pas faire : raconter la science. Elle est notamment chargée de rédiger une série de scripts radiophoniques éducatifs sur la vie aquatique. Elle aborde le projet en écrivaine et décrit la mer avec des images vivantes, alliant précision scientifique et narration lyrique. Les auditeurs sont captivés. Ce succès lui ouvre de nouvelles portes. Elle commence à écrire des articles pour des magazines, affinant un style à la fois précis et élégant.

Appréciant beaucoup ses récits, une maison d'édition contacte alors Carson pour lui suggérer de rédiger un livre. Après plusieurs années d'écriture, *Under the Sea Wind* (1941) voit ainsi le jour. L'ouvrage retrace la vie de différentes créatures marines, du bécasseau (oiseau des mers) à l'anguille en passant par le maquereau. Malgré de bonnes critiques, il passe relativement inaperçu. Mais, sur sa lancée, elle écrit un nouveau livre qui raconte l'histoire des océans, où la mer apparaît comme une force vivante qui a façonné la planète. Intitulé *The Sea Around Us*, il est publié en 1951. Cette fois-ci, le succès est au rendez-vous. Pendant des semaines, l'ouvrage figure dans la liste des meilleures ventes. En reconnaissance de la qualité de son travail, deux universités attribuent à Carson un doctorat honorifique.

Le succès du livre et les droits d'auteur qui en découlent permettent à Carson de quitter son emploi, en 1952, pour se consacrer entièrement à l'écriture. Ce changement marque un tournant décisif. Attachée à la discrétion, elle se retrouve soudain plus visible, plus exposée, consciente de disposer désormais d'une autorité morale et scientifique rare pour une femme de son époque. Sous ce nouveau statut d'écrivaine indépendante, elle publie en 1955 *The Edge of the Sea*, qui rencontre à son tour un large succès. L'ouvrage, consacré à l'exploration des rivages, vient compléter une trilogie dédiée au monde marin et assure définitivement sa réputation d'écrivaine scientifique capable de conjuguer rigueur et sensibilité.

NAISSANCE DE L'ENVIRONNEMENTALISTE

Au-delà de leurs qualités littéraires, le succès de ces ouvrages repose sur une relation de confiance étroite avec ses éditeurs. Carson est une autrice exigeante, parfois lente, obsédée par la justesse du mot. Elle discute longuement chaque manuscrit, chaque phrase, chaque métaphore scientifique, refusant toute simplification qu'elle jugerait trompeuse. Pour elle, l'écriture n'est pas un simple outil de vulgarisation, mais une

© Carson family, BY PERMISSION OF RACHEL CARSON COUNCIL, INC.

responsabilité intellectuelle : mal formuler un phénomène naturel, c'est déjà en fausser la compréhension. Cette rigueur force le respect de ses éditeurs, qui savent pouvoir compter sur une autrice attachée à la précision autant qu'à la clarté.

Au milieu des années 1950, Rachel Carson est donc une autrice reconnue. Elle a su rendre la science accessible à un large public par une prose élégante. Une inflexion s'opère toutefois dans son travail : **b**ien qu**e** s**on in**qui**é**tu**de** fa**c**e à la situation environnementale ne soit pas nouvelle, celle-ci commence à prendre le dessus sur ses préoccupations. À partir de ses propres observations et des nombreux témoignages qu'elle reçoit, elle s'alarme de la diminution de populations de poissons dans certains lacs ou rivières et de la disparition d'oiseaux dans les zones humides. Des coupables sont rapidement identifiés : les pesticides, en particulier le DDT, dont les États-Unis font un usage massif depuis la Seconde Guerre mondiale. Carson commence à imaginer avec effroi un printemps sans chant d'oiseaux. Aussi se lance-t-elle dans un travail d'investigation pour mettre à jour ces menaces qui pèsent sur le monde vivant.

© Unknown, BY PERMISSION OF RACHEL CARSON COUNCIL, INC.



Pendant plusieurs années, elle rassemble articles spécialisés, rapports administratifs et études toxicologiques, tout en entretenant une correspondance soutenue avec des biologistes, des médecins et des entomologistes. Elle sollicite des avis contradictoires, confronte les données disponibles et vérifie patiemment chaque information, consciente que la moindre approximation serait exploitée par ses adversaires. Cette enquête se révèle d'autant plus éprouvante qu'elle coïncide avec une épreuve personnelle majeure : en 1960, Carson est diagnostiquée d'un cancer du sein.

C'est ce travail qui débouche sur la publication de *Printemps silencieux* en 1962 (réédité en France en 2022 chez Wildproject). Ce n'est plus une description poétique de la nature. C'est un livre politique. Dès l'entame, Carson plante le décor sous la forme d'une fable : **c**elle d'une petite ville états-unienne apparemment prospère, mais où, peu à peu, les oiseaux cessent de chanter, les fleurs se flétrissent et les ruisseaux coulent dans un silence inquiétant. Ce tableau est une mise en garde. Il annonce ce qui advient lorsque l'h**umain r**ompt, sans en mesurer les conséquences, les équilibres du vivant.

À partir de cette scène inaugurale, Carson déploie méthodiquement son acte d'accusation. Elle retrace l'histoire de l'introduction massive des pesticides après la Seconde Guerre mondiale, présentés par leurs promoteurs comme des instruments de progrès et de maîtrise de la nature. Elle montre comment ces substances, loin de rester confinées aux usages prévus, se diffusent partout : **d**a**n**s **le**s s**ol**s, les eaux de surface et souterraines, l'air, puis dans les tissus des plantes, des animaux et des êtres humains. Elle décrit les chaînes d'empoisonnement, l'accumulation des toxines le long des chaînes alimentaires et les ravages infligés à des écosystèmes complexes et fragiles. Enfin, elle établit le lien avec la santé humaine, soulignant que nous ne sommes pas extérieurs à la nature, mais exposés, nous aussi, aux effets différés et souvent invisibles de ces produits chimiques. Comme elle l'écrit : « *L'homme fait partie de la nature, et sa guerre contre la nature est inévitablement une guerre contre lui-même.* »

LE COMBAT CONTRE LES PESTICIDES

À sa parution, le livre fait aussitôt partie des meilleures ventes du pays. Manifestement, il vient répondre à une inquiétude croissante dans la société vis-à-vis de l'industrie chimique. Mais, alors que de nombreux lecteurs se laissent emporter par la prose accusatrice de Rachel Carson et commencent à s'en prendre aux pesticides, leurs fabricants contre-attaquent. Ils

Rachel Carson est une autrice exigeante, parfois lente, obsédée par la justesse du mot.

la surveillent depuis des mois, en particulier depuis la publication de certains passages du livre dans *The New Yorker* quelques mois plus tôt. Les rumeurs sur son livre à venir les affolaient, eux dont les profits reposent sur des produits comme le DDT. À sa parution, ils lancent donc une offensive massive : communiqués de presse, pressions politiques, brochures rassurantes, expertises venant discréditer ses travaux, menaces de poursuites judiciaires pour diffamation, etc. Carson est également attaquée personnellement, souvent sur un mode sexiste, qualifiée d'hystérique ou d'incompétente. Elle s'attendait à des résistances, mais la violence de la réaction la surprend.

Malgré les attaques virulentes, Carson refuse de se laisser entraîner dans des disputes houleuses. Lors des interviews, elle s'exprime d'une voix ferme mais douce. Elle tente d'apparaître comme la voix de la raison, face à des porte-parole de l'industrie qui s'emportent contre elle. En coulisses, cependant, elle accuse le coup, surtout qu'elle est affaiblie par son cancer : au stress des attaques s'ajoute la fatigue des traitements. Heureusement pour elle, elle n'est pas toute seule. Une partie importante de l'opinion publique se range derrière elle. Puis, elle parvient aussi à éveiller l'intérêt des plus hautes sphères de l'État. Par exemple, lorsque le président John F. Kennedy est interrogé lors d'une conférence de presse pour savoir si le gouvernement enquêtait sur les affirmations contenues dans *Printemps silencieux*, il répond qu'il a lu le livre et que son administration examine la question.

Le 4 juin 1963, Carson est même auditionnée au Capitole. Sous les voûtes solennelles du Sénat, journalistes, élus et lobbyistes attendent une confrontation décisive. Au centre de la scène, Carson, frêle et discrète, vient défendre son *Printemps silencieux*. Le livre a mis le feu aux poudres : en révélant les dangers des pesticides, il a ébranlé l'opinion, provoqué la colère de l'industrie chimique et contraint l'État à réagir. Face à elle, les partisans des pesticides dénoncent sa vision catastrophiste. Surtout, ils soulignent que, sans pesticide, les agriculteurs seraient sans défense contre les insectes qui ravagent leurs cultures, et le monde connaîtrait des famines.

Carson répond en reconnaissant les bénéfices immédiats des pesticides, mais met en garde contre les conséquences imprévues. Puis, pour appuyer son propos, elle évoque la baisse du nombre d'oiseaux dans les champs, l'accumulation de DDT dans les tissus humains, le développement de maladies dans les campagnes, etc. À de nouvelles attaques, elle rétorque qu'elle n'est pas en faveur d'une interdiction complète des pesticides, mais d'une régulation de leur usage. À défaut d'une victoire lors de cette confrontation, elle démontre qu'elle sait répondre avec autorité aux accusations d'incompétence.

À l'issue de cette audition, la notoriété de Carson s'accroît considérablement. Les magazines lui consacrent de nombreux portraits, les distinctions se multiplient et ses ouvrages sont de plus en plus traduits à l'étranger. Elle sait pourtant qu'elle ne verra pas l'issue des débats qu'elle a contribué à ouvrir. Loin de toute posture triomphaliste, elle se montre lucide sur les résistances que son travail continue de susciter et sur la lenteur des transformations qu'il appelle. Sa correspondance témoigne alors d'un souci croissant de transmission. Elle se voit comme ayant lancé une alerte aussi solidement étayée que possible, qui doit maintenant être reprise par d'autres.



Bien que Carson reçoive encore des centaines d'invitations à prendre la parole, elle est contrainte d'en décliner la plupart. Sa santé se dégrade progressivement : le cancer finit par l'emporter sur les traitements, malgré de brèves périodes de rémission. Elle meurt le 14 avril 1964, à l'âge de 56 ans. Sa disparition suscite une vive émotion. La presse salue sa détermination et sa lucidité, tandis que scientifiques, militants écologistes et lecteurs anonymes rendent hommage à une autrice dont l'œuvre a durablement transformé leur regard sur la nature et sur les responsabilités humaines à son égard.

LA POSTÉRITÉ DE RACHEL CARSON

Au-delà du succès populaire, l'héritage de Rachel Carson s'inscrit aussi dans les institutions. Dans les mois qui suivent sa disparition, plusieurs États restreignent l'usage des pesticides, le gouvernement fédéral ouvre des enquêtes sur la sécurité de l'industrie chimique et les organisations environnementalistes connaissent un afflux inédit d'adhésions et de financements. À bien des égards, c'est à ce moment-là que le mouvement

© Shirley A. Briggs, BY PERMISSION OF RACHEL CARSON COUNCIL, INC.



En révélant les dangers des pesticides, *Printemps silencieux* a ébranlé l'opinion, provoqué la colère de l'industrie chimique et contraint l'État à réagir.

écologiste moderne prend forme. En 1970, des millions d'États-uniens participent au premier « Jour de la Terre » en faveur de la défense de l'environnement. La même année, le président Richard Nixon crée l'Agence de protection de l'environnement. Puis, plusieurs lois de protection de l'environnement sont mises en place. En 1972 notamment, le DDT est interdit dans l'agriculture aux États-Unis.

Conscient du rôle fondamental qu'a joué Carson dans le mouvement en faveur de la protection de l'environnement, le président Jimmy Carter, en 1980, la récompense à titre posthume de la Presidential Medal of Freedom, la plus haute distinction civile. Il fait alors la déclaration suivante : « *Ne se taisant jamais face aux tendances destructrices, Carson a nourri une prise de conscience à travers les États-Unis et au-delà. Biologiste à la voix douce et claire, elle a transmis à son public son amour de la mer, tout en avertissant les Américains, d'une voix tout aussi claire et déterminée, des dangers que les êtres humains font courir à leur propre environnement. Toujours préoccupée, toujours éloquente, elle a créé une vague de conscience environnementale qui n'a pas faibli.* »

L'héritage de Carson ne se résume toutefois ni aux lois adoptées ni aux institutions créées dans le sillage du *Printemps silencieux*. Il tient aussi à la manière dont son parcours personnel a marqué durablement l'imaginaire écologique. Scientifique de formation, écrivaine par vocation, Carson a incarné une figure nouvelle : celle d'une médiatrice entre le savoir scientifique et la sensibilité du grand public. Affaiblie par la maladie, exposée à des attaques souvent violentes, elle n'a pourtant jamais renoncé à son exigence de rigueur ni à son souci de clarté, laissant l'image d'une femme discrète mais déterminée, pour qui écrire relevait autant d'un devoir que d'un art.

C'est sans doute cette dimension humaine qui explique la persistance de son influence. Carson n'a pas juste contribué à transformer les politiques environnementales ; elle a durablement modifié la manière de penser la relation entre l'humanité et la nature. En rappelant que le progrès technique engage une responsabilité morale et que la science ne peut être dissociée de ses usages sociaux, elle a ouvert un champ de réflexion qui continue d'inspirer, bien au-delà des débats qu'a suscités son œuvre. Relire Carson aujourd'hui, c'est ainsi moins trancher sur la validité de chacune de ses analyses que mesurer la portée d'un engagement intellectuel et personnel qui a profondément marqué la fin du 20e siècle et le début du 21e. ●

© Angelo Rizzuto/Library of Congress

POUR ALLER PLUS LOIN

Roger Meiners, Pierre Desrochers et Andrew Morriss (dir.), *The False Crises of Rachel Carson. Silent Spring at 50*, Cato Institute, 2012.
Roger Meiners et Andrew Morriss, « Silent Spring at 50. Reflections on an environmental classic », *PERC Policy Series*, n° 51, avril 2012.
William Souder, *On a Farther Shore. The life and legacy of Rachel Carson*, Crown, 2012.
Rain Vaulter, *The Life and Legacy of Rachel Carson. The birth of the environmental movement*, publication indépendante, 2025.

RACHEL CARSON

LES 4 IDÉES À RETENIR

De la condamnation des pesticides à l'image d'une nature en équilibre, Rachel Carson a posé les bases d'un mouvement écologique qui suscite toujours de nombreux débats.



© Bettmann/Getty Images

1 Les effets du DDT

Synthétisé pour la première fois en 1874, le DDT reste sans usage identifié jusqu'à ce que le chimiste Paul Müller découvre, en 1939, qu'il tue les insectes. L**es** doses létales pour les ravageurs semblant inoffensives pour les animaux à sang chaud, y compris les humains, le produit se présente comme un outil majeur de santé publique. Son efficacité se révèle de manière éclatante en 1943, lorsque l'armée américaine réussit à enrayer une épidémie de typhus à Naples en le pulvérisant sur plus d'un million de civils. Après la Seconde Guerre mondiale, le DDT est donc massivement employé, à la fois pour lutter contre les insectes vecteurs de maladies et pour protéger les cultures agricoles. C'est cet usage généralisé que Rachel Carson met en cause dans *Printemps silencieux*. Mais, lors des commémorations du cinquantième anniversaire de sa disparition, certains critiques l'accusent d'avoir contribué à des millions de morts évitables dus à des maladies transmises par les insectes, notamment la malaria. S'il est généralement reconnu qu'elle a légitimement attiré l'attention sur les dangers d'un usage excessif des pesticides, de nombreux spécialistes de la lutte antipaludique lui reprochent en effet d'avoir nourri, des années 1960 à nos jours, des campagnes en faveur de l'interdiction totale du DDT. Ce mouvement a abouti, en 2001, à la Convention de Stockholm, qui envisage son élimination. Il a toutefois été infléchi lorsque de nombreux scientifiques et des pays d'Afrique subsaharienne ont exigé que le DDT reste disponible pour la lutte antipaludique. Aujourd'hui, la Convention de Stockholm autorise donc encore la pulvérisation de DDT à l'intérieur des habitations, tout en encourageant le développement d'alternatives. L'histoire du DDT montre ainsi que les mises en garde générales formulées par Carson se heurtent, sur le terrain, à la complexité des arbitrages entre risques environnementaux et vies humaines.

2 Les alternatives aux pesticides

Dans *Printemps silencieux*, Rachel Carson rappelle que, bien avant l'essor de la chimie industrielle, les agriculteurs avaient recours à diverses formes de régulation des ravageurs fondées sur l'observation des écosystèmes : encouragement des ennemis naturels des insectes nuisibles, diversification des cultures, prise en compte des équilibres biologiques. Ces pratiques, qu'on désigne aujourd'hui sous le terme « lutte biologique », témoignent, selon elle, d'une manière plus respectueuse et plus prudente d'interagir avec le vivant. Carson regrette toutefois que ces approches aient été de plus en plus marginalisées après la Seconde Guerre mondiale, avec la généralisation des pesticides de synthèse. Elle ne nie pas l'efficacité immédiate de ces substances, mais leur reproche de rompre les équilibres naturels en éliminant indistinctement ravageurs et organismes utiles, et de provoquer ainsi des effets en cascade mal maîtrisables. Elle plaide donc pour un développement plus systématique des méthodes biologiques, qui pourraient gagner en efficacité grâce aux progrès de l'écologie et de l'entomologie. Cette vision, marquée par une confiance profonde dans les capacités d'autorégulation de la nature, a joué un rôle central dans l'émergence de la pensée écologique contemporaine. Elle invite toutefois, en creux, à s'interroger sur les limites et les effets indirects de **c**es m**é**th**ode**s : **c**omment la lutte contre les ravageurs peut-elle être à la fois économiquement viable et sans risque majeur pour la santé humaine ?

3 La critique de l'anthropocentrisme

Rachel Carson ne se contente pas de dénoncer les effets écologiques des pesticides : elle développe également une réflexion morale qui remet en question une vision strictement anthropocentrée du monde vivant. En décrivant les souffrances infligées à des animaux innocents par l'**usa**ge massif de produits chimiques, elle affirme que provoquer inutilement la douleur et la mort d'êtres non humains constitue une faute morale. Elle s'interroge ainsi sur la légitimité d'une civilisation qui mène une guerre acharnée contre le vivant, au point de se demander s**i** u**ne** telle société peut encore se dire véritablement « civilisée ». Chez Carson, la compassion envers le vivant apparaît donc comme une condition essentielle de l'h**umanit**é elle-même. L**e**s animaux ne sont pas seulement envisagés pour leur utilité, mais aussi comme des êtres capables de souffrir, appelant à une forme de considération morale. Dans cette perspective, elle soutient que les insectes, indispensables au fonctionnement des écosystèmes, « *méritent mieux* » que l'empoisonnement systématique, suggérant qu'ils possèdent bien une valeur qui excède leur intérêt pour l'être humain. Cette critique de l'anthropocentrisme demeure toutefois étroitement liée, chez Carson, à une conception de la nature qui doit permettre une vie humaine saine et équilibrée. Sans parler du fait que la nature doit être belle pour le regard humain. L'élargissement du cercle de la considération morale a donc toujours pour finalité l'humanité.

4 L'équilibre de la nature

Dans *Printemps silencieux*, Rachel Carson ouvre son propos par une évocation presque idyllique : « *Il était une fois une ville au cœur de l'Amérique où toute vie semblait vivre en harmonie avec ce qui l'entourait.* » Cette scène inaugurale donne le ton de l'ouvrage et introduit sa métaphore centrale : **c**elle d'une nature en équilibre. E**lle** renvoie à l'idée d'un réseau complexe de relations entre plantes et animaux, formant un système qui se régule et qui tend spontanément vers un état stable. La nature apparaît alors comme un organisme délicat, dont l'équilibre peut être rompu par des interventions humaines, en particulier par l'usage massif de pesticides. E**n perturbant** des équilibres patiemment construits au fil du temps, l'action humaine risquerait alors de provoquer des effets en chaîne imprévisibles, dont les conséquences finiraient par se retourner contre l'humanité elle-même. La métaphore de l'équilibre permet ainsi à Carson de rendre sensibles, pour un large public, à la fois la complexité du vivant et la fragilité des relations qui le structurent. Cette vision a elle aussi profondément marqué l'**imaginair**e écologique contemporain. Elle a toutefois besoin d'être interrogée à la lumière des connaissances scientifiques, qui insistent de nos jours davantage sur le caractère dynamique, évolutif et parfois instable des écosystèmes. Loin d'invalider l'intuition de Carson, ces travaux invitent plutôt à réfléchir à la manière dont cette notion d'équilibre peut encore être mobilisée, avec prudence, pour penser les relations entre sociétés humaines et milieux naturels.



Victor Klemperer, quand la langue devient poison

Derrière les majuscules et les points d'exclamation de Donald Trump, une vieille mécanique : celle d'une langue qui contraint la pensée, comme le montrait déjà Victor Klemperer à propos du nazisme. HÉLÈNE FROUARD

« *La guerre, c'est la paix.* » « *La liberté, c'est l'esclavage.* » « *L'ignorance, c'est la force.* » Dans *1984*, célèbre roman paru au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, George Orwell dépeint un régime totalitaire usant d'une « *novlangue* » qui rend impossible toute pensée critique. George Orwell n'est pas le premier à s'interroger sur ces dévoiements. Durant le nazisme, le philologue allemand Victor Klemperer observe en témoin accablé les distorsions imposées à l'allemand.

Né en 1881 à Landsberg-sur-la-Warthe (ville aujourd'hui polonaise), Victor Klemperer appartient à une génération de Juifs allemands en voie d'assimilation. Fils d'un rabbin libéral, il s'est converti au protestantisme à l'incitation de ses frères aînés, mais sans grande conviction, se disant ironiquement « *bigame* » : « *La culture allemande signifiait tout pour moi, alors que le judaïsme ne signifiait rien* », expliquera-t-il dans son autobiographie. Au contraire de ses frères aux brillantes carrières (Georg, médecin, sera appelé au chevet de Lénine en 1922), ou à son cousin, le célèbre chef d'orchestre Otto Klemperer, Victor a un parcours plus chaotique. Il quitte l'école avant l'*Abitur* (le baccalauréat allemand), mais reprendra des études pour devenir journaliste, puis spécialiste des langues romanes – il réalise divers séjours en Italie, en France ou en Suisse. Il est finalement nommé en 1920 professeur à l'université technique de Dresde.

Lorsque Hitler prend le pouvoir en Allemagne en 1933, Victor Klemperer a 51 ans. L'arrivée des nazis et de leur antisémitisme forcené fait basculer sa vie. En 1935, il doit quitter son poste d'enseignant. Sans enfant, parlant mal anglais, lui et son épouse Eva hésitent à émigrer. Lorsqu'il tente de le faire, en pleine guerre, il est trop tard. Victor bénéficie toutefois d'une très fragile protection en tant qu'époux d'une femme considérée par les nazis comme « aryenne ».

Mis au repos forcé, Klemperer cherche dans la poursuite de son activité intellectuelle une raison de vivre. Il réalise un important travail sur la littérature française du 18e siècle, sa spécialité. En tant que Juif, il ne peut toutefois rien publier. Il entame alors une autobiographie, puis se recentre sur la rédaction quasi quotidienne du journal qu'il tient depuis l'âge de 16 ans. Ce journal lui offre l'occasion de réfléchir. Lui qui fut patriote, voire nationaliste, lors de la Première Guerre mondiale, s'interroge désormais sur sa germanité : existe-t-il « *un quelconque rapport spirituel entre les Allemands contemporains de Goethe et le peuple d'Adolf Hitler ?* »

UN TÉMOIGNAGE EXCEPTIONNEL.

Victor Klemperer prend conscience de l'évolution de la langue sous le nazisme. Philologue, il est convaincu que les langues révèlent l'esprit des peuples et se met peu à peu à étudier tout ce qui lui tombe sous la main, souvent illégalement (l'accès à la culture et à l'information est largement interdit aux Juifs) : livres, journaux, faire-part de naissance ou de décès, discours de propagande, discussions saisies à la volée ou conversations avec des proches. Il complète ce corpus en lisant, stylo en main, les textes fondateurs du nazisme, y compris les écrits d'Alfred Rosenberg, idéologue du régime, ou le testament intellectuel de Hitler, *Mein Kampf*.

Spécialiste du langage, Klemperer repère ainsi les glissements de sens qui s'opèrent dans la « *Lingua Tertii Imperii* » (LTI), comme il baptise ironiquement la langue du IIIe Reich. Il observe par exemple la façon dont les nazis usent et abusent du superlatif. 200 000 hommes encerclés à Kiev qui deviennent « *600 000 prisonniers* », la guerre serait tenable durant « *30 ans* », les victoires hitlériennes obtenues malgré un froid de « *-52 °C* », là où Napoléon n'en avait affronté que -25°. Les morts ennemis sont « *innombrables et inimaginables* », le Reich « *millénaire* », etc. Le superlatif « *est la forme linguistique la plus utilisée de la LTI*, analysera Klemperer après la guerre, *et cela se comprend sans peine, car le superlatif est* [...] *la forme publicitaire par excellence* ».

Klemperer constate, impuissant, la pénétration insidieuse de cette LTI dans le vocabulaire de chacun, ne permettant plus de nuancer, discuter ou réfléchir. « *Langue du vainqueur... on ne la parle pas impunément, on la respire autour de soi et on vit d'après elle.* » « *Sous le national-socialisme, règne* [...] *la pauvreté uniformisée de l'esclavage. Tout le monde travaille avec les slogans et les "orientations" d'Hitler et Goebbels*, se souviendra-t-il plus tard. *Celui qui veut parler une autre langue se voit pour le moins réduit au silence.* »

Lui-même se surprend occasionnellement à l'utiliser : « *Je suis exaspéré par ces Juifs qui répètent machinalement le vocabulaire de*

© Deutsche Fotothek/Ursula Richter





Deux types de discours, des contextes différents… mais de Hitler à Trump, un même usage de la torsion des mots et de leurs sens pour retourner le réel.

la LTI, et pourtant je pèche moi-même», note-t-il dans son journal. La rédaction de ce journal, que Klemperer réalise au péril de sa vie, est le «*balancier*» qui lui permet de tenir. Affamé, épuisé et malade, et se sachant condamné à mort à brève échéance alors qu'assassinats et déportations se multiplient, il continue à noircir les pages, que sa femme cache dans la clinique d'une amie – ce qui permettra de sauver ces précieux papiers.

Gauche © Hulton-Deutsch Collection/Corbis via Getty Images - Droite © Shuran Huang for The Washington Post via Getty Images

LE CHOIX DE L'ALLEMAGNE DE L'EST

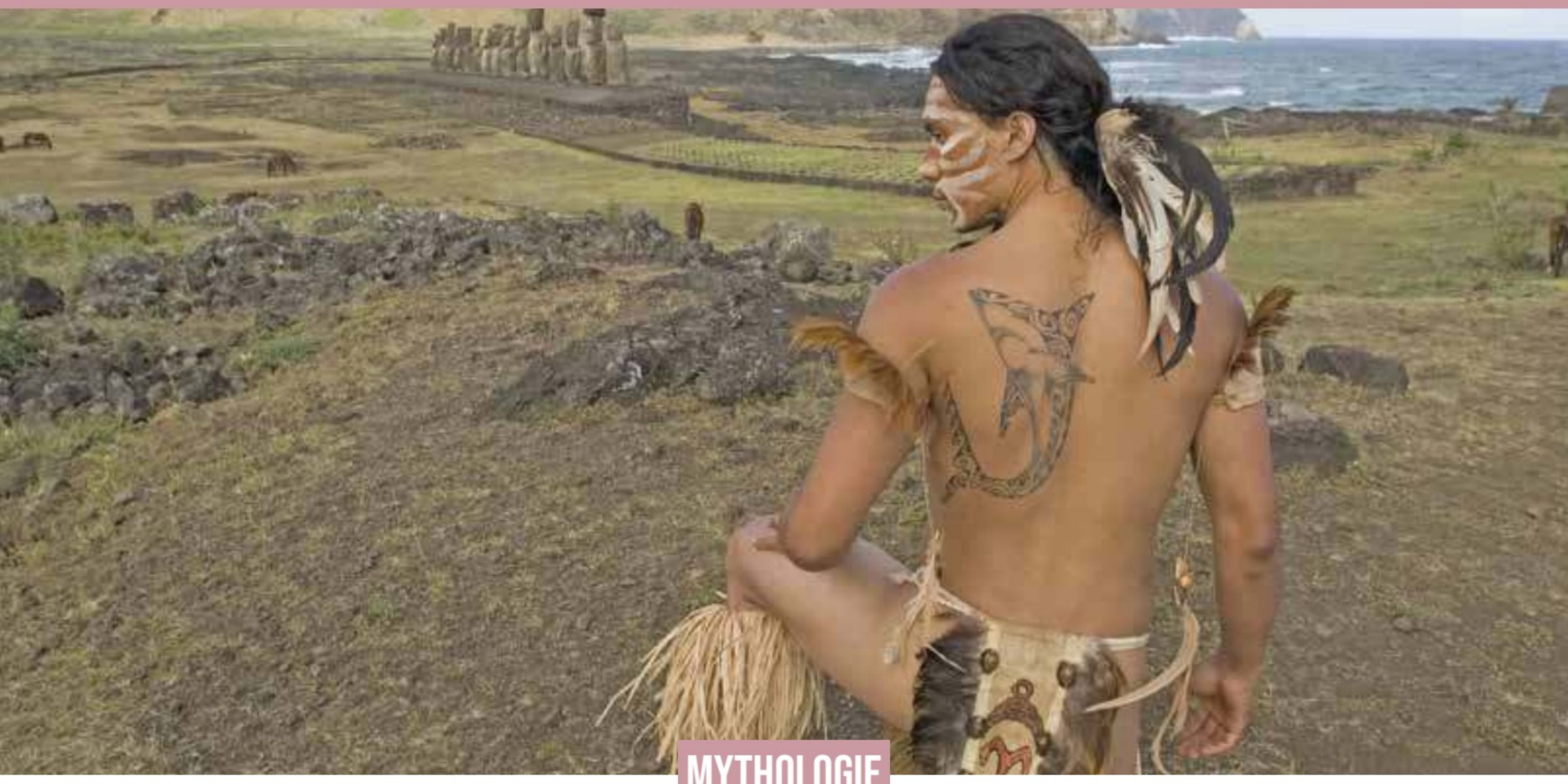
Le couple survit tant bien que mal jusqu'au début de l'année 1945. Le 12 février, la Gestapo de Dresde convoque ceux qu'elle prétend «*aptes au travail*» (y compris les enfants et les vieux). Tous le savent : l'ordre signifie une marche vers la mort. Alors que le régime hitlérien s'écroule, les nazis tentent d'assassiner les derniers Juifs survivants. Quelques rares personnes, dont Victor Klemperer, échappent à la convocation mais n'ont aucune illusion sur le sort qu'on leur réserve. Dans la nuit du 12 au 13 février, les alliés anéantissent Dresde sous un tapis de bombes. Des milliers de personnes meurent. Les autres fuient la ville en feu. Eva et Victor Klemperer, qui ont miraculeusement survécu, partent sur les routes. Au terme d'un long périple dans une Allemagne en plein chaos, ils reviennent à Dresde le 9 juin 1945, un mois après la capitulation.

Leur ville est sous occupation russe. Klemperer va y rester jusqu'à sa mort, collaborant à la construction de la «République démocratique d'Allemagne». Nommé professeur aux universités de Halle et Berlin, puis représentant à la chambre du peuple en 1950, très investi dans son travail pédagogique auprès des jeunes générations, Klemperer a pourtant peu d'illusions sur la nature du régime socialiste est-allemand qui s'installe rapidement. «*Mais je ne peux pas simplement me tourner vers l'Ouest – cela me répugne encore plus*», écrit-il dans son journal. Quel autre choix faire, alors que les Alliés rechignent à procéder à la dénazification à l'Ouest ? Klemperer a en effet à cœur de reconstruire une Allemagne débarrassée de l'idéologie mortifère dont il a été témoin. En 1947, il publie *LTI, la langue du IIIe Reich*, ses observations sur la langue nazie. Loin d'être un traité théorique, le livre est composé des notes et réflexions personnelles de son journal, rassemblées sous forme de 36 chapitres très accessibles : il y aborde aussi bien «Les trois premiers mots nazis», qu'il a rencontrés (chapitre 6), une présentation de «Contes autochtones» (chapitre 10) ou encore une analyse de la centralité de l'antisémitisme dans la construction du nazisme («La guerre juive», chapitre 26).

Klemperer meurt en 1960, un an avant la construction du mur de Berlin. *LTI* ne sera traduit en anglais et en français que dans les années 1990 **(1)**. Son *Journal* est redécouvert puis publié en Allemagne en 1995-1996, où il est rapidement considéré comme un témoignage exceptionnel. Il est partiellement traduit en anglais et en français dans les années qui suivent.

Les mots, expliquait Klemperer dans *LTI*, «*peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic : on les avale sans y prendre garde, ils semblent ne faire aucun effet, et voilà qu'après quelque temps, l'effet toxique se fait sentir*». George Orwell avait-il entendu parler de cet essai lors de sa publication, un an avant *1984* ? Nous ne le savons pas. Mais sans nul doute, il aurait acquiescé à cette mise en garde, venue d'un homme qui avait vu le monde s'effondrer autour de lui suite aux effets meurtriers du dévoiement de la langue. ●

(1) Seuls les deux premiers volumes du journal de Victor Klemperer (1933-1945) ont été traduits en français. Les citations de la période 1946-1959 sont une traduction par nos soins de la version anglaise (*The Lesser Evil* (1945-1959), Weidenfeld & Nicolson, trad. Martin Chalmers, 2003).



MYTHOLOGIE

Des récits intemporels pour des thèmes universels

Le Mana, une force spirituelle et sociale

Dans les jeux vidéo, les romans et bandes dessinées fantastiques, le Mana est l'énergie magique d'un personnage, une ressource prenant de nombreuses formes mais toujours avantageuse. D'origine māorie, cette notion a été popularisée en France au début du 20e siècle, à travers les écrits de l'anthropologue Marcel Mauss et du sociologue Émile Durkheim. En Polynésie et en Mélanésie, expliquent-ils, le Mana est certes une forme de magie, mais il appartient aussi au domaine du sacré et comporte à cet égard une dimension sociale. Il désigne la «force» ou le «pouvoir», conférant à quelqu'un l'autorité pour dominer les autres, devenir chef, ou encore (autrefois) s'approprier la puissance d'un ennemi après l'avoir tué.

Cette légitimation de l'autorité trouve sa source dans la mythologie polynésienne: Ta'aroa, l'Unique – l'ancêtre de tous les dieux, qui n'a ni père ni mère –, est la puissance créatrice primordiale à l'origine de tout, y compris du Mana. Cette énergie invisible, imprégnant l'ensemble de l'environnement, a donné naissance aux montagnes et à la végétation. Mais seuls les hommes issus d'un rang élevé la reçoivent: **le principe d'**action qu'est le Mana permet en particulier aux guerriers ou aux rois de réaliser pleinement leur potentiel. Le Mana se ressent aussi dans des temples (*marae*), lieux empreints d'enjeux religieux, politiques et sociaux, où les prêtres et les guérisseurs font figure d'autorité.

Mais comment cette force leur parvient-elle? Paradoxalement, de la violation d'un tabou, c'est-à-dire d'un interdit sacré. Transgresser de plein gré l'ordre social est ambivalent dans ce contexte: d'un côté, on s'expose à l'opprobre et à l'ostracisme, mais, de l'autre, cela offre un surcroît de pouvoir. E**n outr**e, une personne peut ensuite utiliser cette force pour un bénéfice collectif. Par exemple, le Mana se loge dans le sang, matière qui fut communément considérée comme impure. Fabriquer des amulettes avec ce liquide organique revient donc à briser un tabou pour le transformer en un pouvoir positif. Autrement dit, **c'**est une façon de s'approprier le Mana pour protéger un individu et, à travers lui, sa communauté.

Le Mana renvoie plus généralement à un art de vivre. À travers des rituels codifiés (offrandes, chants, danses et cérémonies de consécration), des individus ou des groupes recherchent, accumulent ou redistribuent cette force invisible. Elle se manifeste aussi dans l'artisanat sacré, surtout les sculptures, statuettes et objets rituels – conçus non comme de simples ornements, mais comme des supports et canaux sensibles de pouvoir spirituel. Enfin, le Mana imprègne l'iconographie corporelle du tatouage, où les motifs tracés servent à attester l'identité, et le rang de leur porteur. Passé sous silence au cours du siècle dernier, du fait de la christianisation des populations qui en fit une superstition, le Mana se retrouve cependant mobilisé politiquement en 2011, à travers la création du Mana Party en Nouvelle-Zélande. Devenu désormais un emblème culturel, il est mis en avant par un folklore touristique, faisant de lui un superpouvoir à la portée de qui saura le percevoir et le respecter. ● MAUD M'BONDJO

© Alison Wright /Getty Images

SCIENCES HUMAINES

Faisons connaissance

Nos dernières publications

LE MENSUEL



N° 385 : parution 15/01/2026



N° 386 : parution 19/02/2026



N° 387 : parution 26/03/2026

LES GRANDS DOSSIERS



GDSH80 : parution 18/09/2025

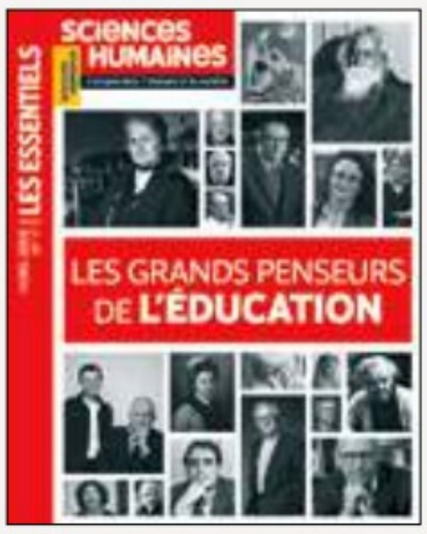


GDSH81 : parution 26/12/2025



GDSH82 : parution 02/04/2026

LES ESSENTIELS



ESS17 : parution 17/10/2024



ESS18 : parution 17/04/2024



ESS19 : parution 17/04/2024

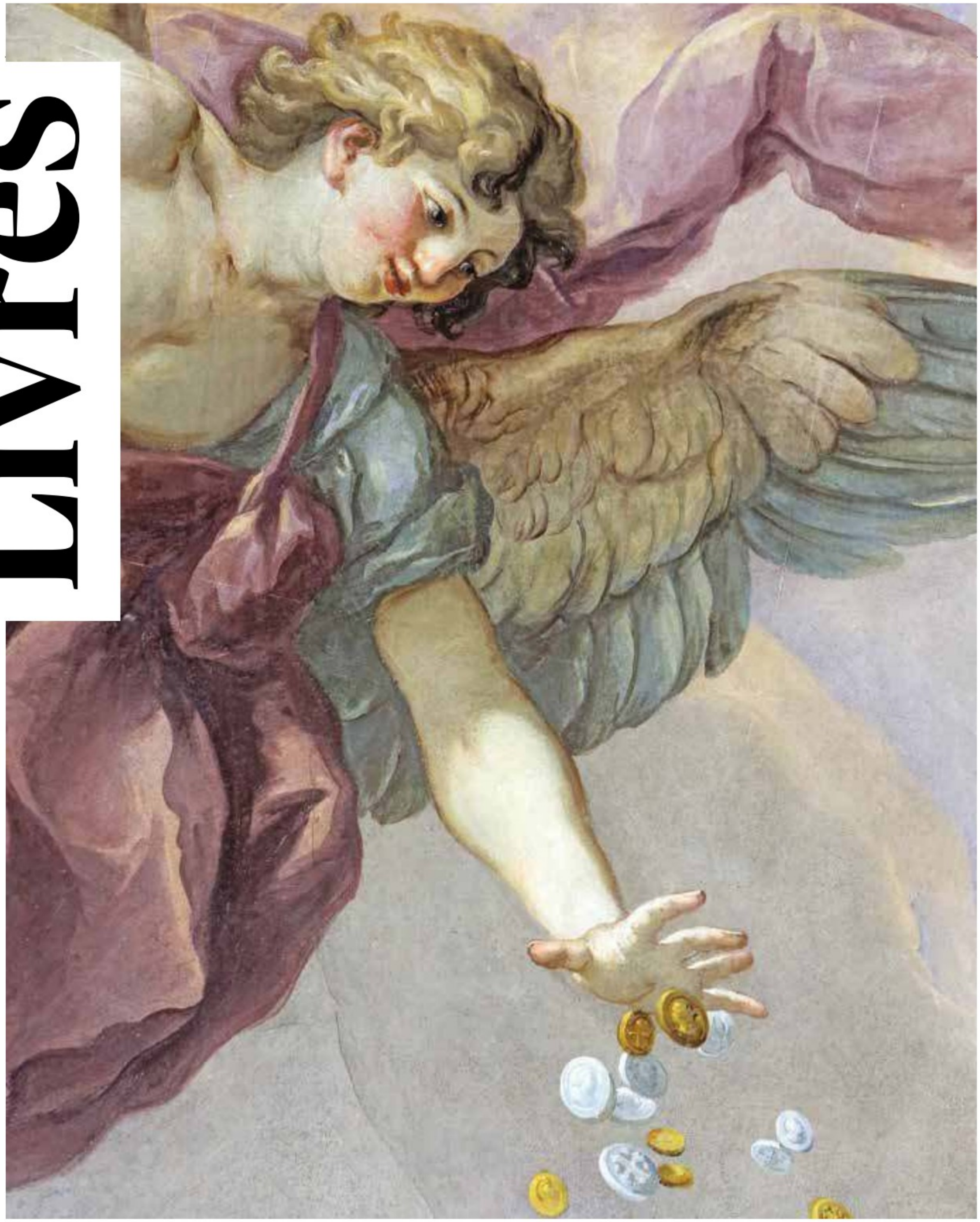
LES HORS-SÉRIES



HS33 : parution 18/12/2025

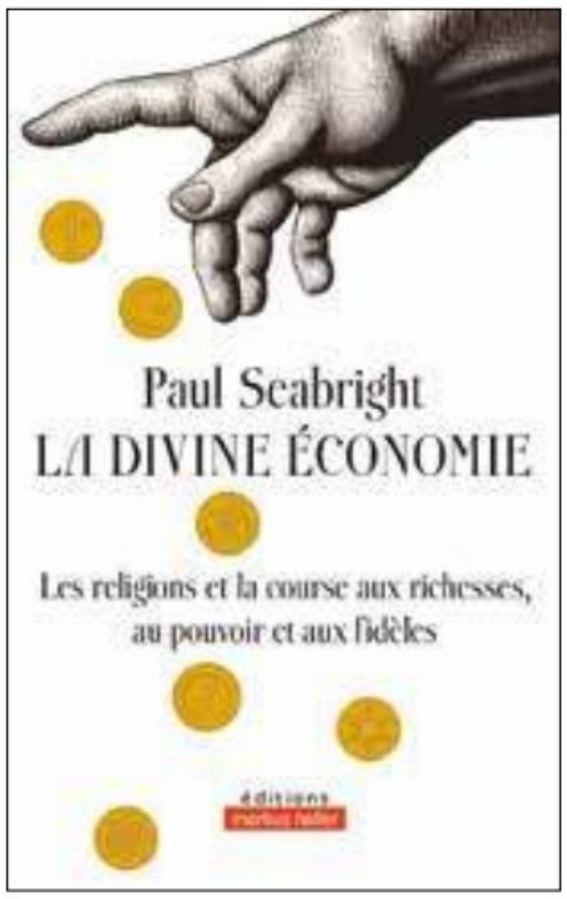
TOUTES NOS PUBLICATIONS (MAGAZINES – LIVRES)
SONT DISPONIBLES SUR COMMANDE
EN SCANNANT CE QRcode
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM

Livres



Jonathan Haidt, *La supériorité morale* ; **Alexia Blin,** *À l'assaut de l'abondance* ; **Bertrand Dicale,** *Musiques nées de l'esclavage* ; **Éric Buge,** *L'éclipse de la vertu* ; **Patrick J. Geary,** *Comment la génétique réécrit l'histoire du Moyen Âge*.

© Catherine Leblanc/Godong/Getty Images



La divine économie. Les religions et la course aux richesses, au pouvoir et aux fidèles
Paul Seabright, Markus Haller,
2026, 572 p., 28 €.

LE LIVRE DU MOIS

LES COÛTS ET BÉNÉFICES DE LA RELIGION

Et si les religions n'étaient que des entreprises un peu particulières ? L'économiste Paul Seabright montre que les institutions religieuses sont des organisations concurrentielles exigeantes mais pourvoyeuses de ressources matérielles, sociales et morales. Ce qui expliquerait leur résilience face à la modernité. THOMAS LEPELTIER

Pourquoi les religions continuent-elles d'avoir du succès ? Le phénomène peut surprendre dans des sociétés où le progrès scientifique, l'élévation du niveau de vie et l'extension de la protection sociale semblaient devoir reléguer la foi au second plan. Pourtant, loin de disparaître, les organisations religieuses persistent et, dans de nombreuses régions du monde, gagnent même en influence. Plutôt qu'à s'interroger sur le contenu de leurs messages, l'économiste Paul Seabright nous invite à considérer les ressorts économiques, organisationnels, sociaux et humains de leur réussite.

Paradoxalement, les religions prospèrent alors même qu'elles demandent à leurs fidèles du temps, de l'argent et le respect de règles parfois contraignantes. Selon Paul Seabright, loin de fragiliser les communautés religieuses, ces exigences coûteuses permettent de sélectionner les membres réellement investis et de rendre crédible leur engagement, ce qui favorise la coopération entre fidèles et donc l'intérêt à faire partie de leur communauté. La force des religions ne tiendrait donc pas juste à ce qu'elles enseignent, mais à ce qu'elles exigent de leurs fidèles.

Pour mieux comprendre cette dynamique, l'auteur mobilise la métaphore de la plateforme : les religions sont des organisations qui mettent en relation des individus, produisent des règles communes, offrent des services sociaux et tirent leur solidité de l'engagement ferme de leurs fidèles. Comme dans les secteurs professionnels ou culturels, les effets de réseau jouent un rôle décisif : plus une religion met en relation un nombre important de membres actifs, plus elle devient attractive et difficile à concurrencer.

Dans cette perspective, les rituels jouent un rôle important : en synchronisant les émotions, en rendant l'engagement visible et en créant des expériences partagées, ils renforcent les liens entre fidèles et leur loyauté envers l'institution. Quant aux croyances religieuses, elles donnent un sens à ces pratiques en les inscrivant dans des histoires ayant un semblant de cohérence, capables de relier l'expérience individuelle à une communauté large et à un horizon moral commun. Ensemble, rituels et croyances constituent une infrastructure symbolique qui peut transformer un vague sentiment religieux en engagement durable.

Paul Seabright reconnaît que les religions se sont construites sur des dispositions mentales ordinaires – comme la tendance à détecter des intentions dans les phénomènes naturels – et pour répondre à des besoins humains fondamentaux, tels que donner du sens à l'existence ou réduire l'angoisse face à la mort. Elles ont toutefois appris à inscrire durablement ces dispositions dans des pratiques, des messages et des institutions, ce qui explique leur capacité à susciter un engagement collectif. En ce sens, la religion n'est ni une pure illusion ni une simple manipulation, mais le produit d'une coévolution entre tendances cognitives humaines et formes organisationnelles capables de générer des adhésions durables.

Lorsque ces dispositifs s'inscrivent dans la durée, ils peuvent conférer aux institutions religieuses un rôle économique important. Paul Seabright rappelle ainsi comment, dans de nombreuses sociétés antiques, les temples ont organisé le stockage et la redistribution des ressources tout en sécurisant les échanges. Les organisations religieuses ont ainsi ancré leur pouvoir bien au-delà de la sphère spirituelle. C'est une logique qu'on retrouve encore aujourd'hui, notamment lorsque des organisations religieuses assurent des fonctions d'entraide, de redistribution ou de médiation économique.

En outre, lorsqu'une institution religieuse accumule durablement des ressources, elle se lie au pouvoir politique. L'économiste montre que cette relation repose moins sur une affinité idéologique que sur un partage d'intérêts : les autorités politiques y trouvent des relais de mobilisation et de légitimation, tandis que les institutions religieuses bénéficient de protections et de reconnaissances qui renforcent leur position. L'alliance du sabre et du goupillon décuple la puissance organisationnelle propre des religions.

Cette proximité avec le pouvoir n'est toutefois pas sans risque. En s'y adossant trop étroitement, les religions peuvent affaiblir l'adhésion volontaire des fidèles et susciter la défiance, en particulier dans des sociétés où coexistent plusieurs appartenances religieuses et des alternatives séculières. Le pouvoir religieux repose dès lors sur un équilibre instable entre bénéfices politiques et autonomie institutionnelle.

En proposant d'analyser la religion comme une organisation rationnelle à part entière, l'auteur offre donc une grille de lecture particulièrement éclairante pour comprendre la persistance et la puissance des religions dans le monde d'aujourd'hui. Cette approche a le mérite de dépasser l'opposition classique entre foi et rationalité, en montrant comment des organisations religieuses peuvent fonctionner de manière cohérente, efficace et durable.

On peut toutefois se demander si l'accent mis sur les mécanismes organisationnels ne relègue pas au second plan la diversité des expériences religieuses individuelles et la spécificité des contenus doctrinaux. De même, l'analogie économique, si elle est féconde, gagne sans doute à être maniée avec prudence pour ne pas réduire le religieux à ses seuls aspects sociaux. Ces réserves n'enlèvent rien à l'intérêt de l'ouvrage, qui constitue une contribution stimulante et bienvenue aux sciences sociales du religieux. ●



Le nouveau pouvoir évangélique
Sébastien Fath,
Grasset, 2026,
504 p., 25 €.

Jésus, le retour ?

Longtemps confinées dans le sud des États-Unis, les églises évangéliques issues de la réforme protestante rassemblent désormais plus d'un chrétien sur quatre dans le monde, soit environ 700 millions de fidèles. Faut-il y voir « *la promesse de jouvence pour un christianisme bimillénaire* » ? C'est la question que pose Sébastien Fath, chercheur au CNRS, frappé par le caractère foisonnant de cette religion polymorphe, entre prédicateurs de rue dans les métropoles européennes, mégaéglises high-tech de Séoul et « réveil » d'une francophonie créolisée. L'historien montre que ce succès correspond à un basculement sociologique majeur : le passage d'une religion héritée à une religion du choix personnel, fondée sur l'adhésion individuelle, l'émotion, l'expérience vécue et la promesse d'effets concrets dans la vie quotidienne. Prosélyte mais flexible, le discours évangélique prospère surtout dans les sociétés urbaines et précaires, où il offre aux convertis non seulement une certaine solidarité mais aussi une reconnaissance sociale. Sébastien Fath insiste aussi sur la dimension géopolitique d'un mouvement devenu un véritable instrument de pouvoir où se mêlent lobbying, réseaux humanitaires, stratégies d'influence transnationales et conservatismes politiques, de Donald Trump à Jair Bolsonaro. Qu'on s'en inquiète ou qu'on s'en réjouisse, cette nouvelle religiosité prouve que dans un monde qu'on croyait durablement désenchanté, la foi peut encore déplacer des montagnes… et des électeurs. ● **FRÉDÉRIC MANZINI**



© E. W. Kemble/The New York Public Library

CULTURE



QUAND TOUT PARIS DANSAIT LA BIGUINE

Musiques nées de l'esclavage (domaine français)
Bertrand Dicale, Éditions de la Philarmonie de Paris, 2025, 512 p., 15 €.

Le journaliste Bertrand Dicale signe ici un ouvrage érudit sur la naissance et la mondialisation des musiques créoles, celles jouées par les gens nés dans les colonies de l'ex-empire français. Conséquence de l'esclavage, ces musiques sont le reflet du déracinement et résultent d'un mélange entre styles, réminiscences africaines et airs européens. L'auteur en brosse l'histoire, à commencer par le menuet Congo, né à la cour de Louis XIV et qu'on retrouvera en Guadeloupe et Martinique. Vient ensuite le bamboula, un jeu de tambours toléré chez les esclaves par les planteurs, dans les moments de loisir pour améliorer leur efficacité au travail. Puis le quadrille, une danse de la bonne société créole et subtilisée par le peuple en Martinique, en Haïti et en Guadeloupe.
Plus proche dans le temps, la méringue, née en Haïti dans les salons mondains, est une danse de couple qui évoque autant la déploration amoureuse que la contestation politique.

La biguine de Martinique, jouée au théâtre de Saint-Pierre, est une musique de danse et parfois de contestation, qui engendrera le style calypso à Trinidad, avant de connaître un succès fulgurant à Paris. Dans la capitale française, après la vogue du tango, dont les racines africaines ont été passées sous silence, la biguine devient en effet une danse à la mode : Alexandre Stellio en est sacré « roi » à l'exposition coloniale de 1931. C'est aussi l'époque de l'essentialisation du jazz, perçu par les élites parisiennes comme un art « nègre » au même titre que la statuaire africaine, gommant ainsi ses origines créoles. Si Joséphine Baker sut s'émanciper de ces clichés, la biguine finira absorbée par la variété, de Henri Salvador à Claude Nougaro. Dans les années 1980, le zouk, fondé sur des rythmes caribéens simplifiés, fera fureur. Depuis, la musique créole n'a cessé de produire de nouveaux genres. ● RÉGIS MEYRAN



À l'assaut de l'abondance. Socialisme et consommation du 19e siècle à nos jours
Alexia Blin, PUF, 2025, 272 p., 22 €.



SCIENCE POLITIQUE

COMMENT NOURRIR, VÊTIR ET LOGER LE PEUPLE ?

Selon un cliché maintes fois relevé, la pensée socialiste aurait concentré sa réflexion sur le travail et la production, laissant la consommation, plus subjective et moins politique, hors de son champ d'analyse. Alexia Blin montre que ce ne fut absolument pas le cas et ce, dès les débuts de la réflexion socialiste. Il s'avère donc que non seulement la consommation fut un objet d'analyse des penseurs, mais que certains ont cherché à développer des modèles de consommation alternatifs au marché. Ce dernier, des origines à nos jours, a toujours fait en sorte de séparer production et consommation, tandis que les socialistes s'efforçaient de les relier en mettant en évidence leurs interactions.

Si, au cours du 19e siècle, il s'agissait moins en réalité pour les ouvriers de consommer que de simplement survivre, cela n'empêcha pas les théoriciens d'élaborer des contre-modèles de consommation. Ceux-ci regardaient dans deux directions opposées : d'un côté, une forme d'ascétisme et de réduction des besoins dispensables au nom d'une morale frugale et travailleuse, de l'autre, au contraire, la perspective d'une accession à l'abondance et la satisfaction de tous les désirs que rendrait possibles la productivité accrue.

Dans le cadre de ces recherches, des enquêtes furent menées, et les femmes, aux avant-postes pour l'approvisionnement du foyer, y ont joué un rôle déterminant. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, la condition ouvrière s'améliora, de même que le niveau de consommation des travailleurs, avec davantage de biens durables, les débuts de l'électrification, la baisse du temps de travail et la hausse des dépenses publiques. Après la Seconde Guerre mondiale, l'évolution est bien plus nette encore, mais appelle aussi des critiques, d'Antonio Gramsci à l'École de Francfort, qui perçoivent derrière la consommation le piège de l'individualisme passif et la pénétration du modèle capitaliste jusque dans le quotidien des individus. L'architecte Henri Lefebvre, par exemple, n'hésite pas à dénoncer la perspective d'une « *société bureaucratique de consommation dirigée* ».

Après 1968, avec la désaffection de la jeunesse étudiante pour les partis de gauche traditionnels, avec le déclin du contre-modèle soviétique, la mondialisation et l'allongement des chaînes de valeurs, les socialistes repensent leur rapport à la consommation. En Angleterre par exemple, le Parti travailliste fait volte-face dans les années 1990 et la promeut comme facteur d'émancipation. En revanche, l'essor simultané de l'écosocialisme met en avant le commerce équitable, la décroissance et la simplicité volontaire. Ces développements témoignent de la vigueur d'une réflexion socialiste qui continue de penser ensemble la production et la consommation, mais est déchirée entre des perspectives opposées. ●

THIERRY JOBARD

© Julien Benhamou/Chancellerie des universités de Paris

Le retour du soupçon

L'exemplarité en politique a une histoire, dont les péripéties prouvent qu'elle ne revêt aucunement le caractère d'évidence qu'on lui suppose aujourd'hui. En ce domaine en effet, il y eut souvent loin de la coupe aux lèvres et les meilleures intentions ne produisirent pas toujours les résultats espérés. Le juriste Éric Buge retrace l'évolution de cette question, en particulier en France de la Révolution à nos jours. Il revient dans un premier temps sur la priorité que fut, en Grèce, dans la Rome républicaine et à Florence à la fin du Moyen Âge, le contrôle des gouvernants, avec notamment de courtes durées de mandat, des systèmes collégiaux et des sanctions en cas de manquement à la probité. Ces dernières pouvaient aller jusqu'à l'ostracisme chez les Grecs. Sous la Rome républicaine, l'élite au pouvoir était tout entière sous surveillance, le pouvoir devant être une occasion de faire preuve de vertu et la vertu permettre d'accéder au pouvoir. Éric Buge compare ensuite les mesures mises en place en France, au Royaume-Uni et aux États-Unis depuis le 18e siècle en tant qu'elles montrent une évolution parallèle quoique propre à chacun des contextes nationaux. En effet, les révolutions, notamment en France, ont exalté l'importance de la vertu des dirigeants, et l'avènement de gouvernements représentatifs laissait augurer la fin de la corruption politique. Deux siècles se sont écoulés avant que la problématique de l'exemplarité soit à nouveau à l'ordre du jour. Cette résurgence du problème tient à plusieurs facteurs. Tout d'abord, afin de protéger les parlementaires et de maintenir leur indépendance vis-à-vis de l'exécutif comme des citoyens, leur immunité a été promulguée. Cette protection devient dès lors supérieure à celle dont bénéficient les simples citoyens. Certes, la séparation des pouvoirs, de même que des élections périodiques, permettent en principe de prévenir les abus. Mais progressivement, l'onction du suffrage est devenue le critère ultime d'honorabilité, rien ne pouvant surpasser la volonté du peuple. Ce n'est donc que depuis quelques décennies que des instances de contrôle, juridictionnelles ou administratives (comme la Commission pour la transparence financière de la vie politique), ont été mises en place. Cette « révolution institutionnelle » tend à affaiblir la position des élus et des gouvernants, tandis qu'elle renforce celle des citoyens. Encore faut-il que ces derniers reconnaissent l'exemplarité comme une vertu. ● **T.J.**



L'éclipse de la vertu. Une histoire de l'exemplarité des gouvernants en démocratie
Éric Buge, Seuil, 2026, 444 p., 24,50 €.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Comprendre les psychopathologies de notre siècle.

NOUVEAUTÉ

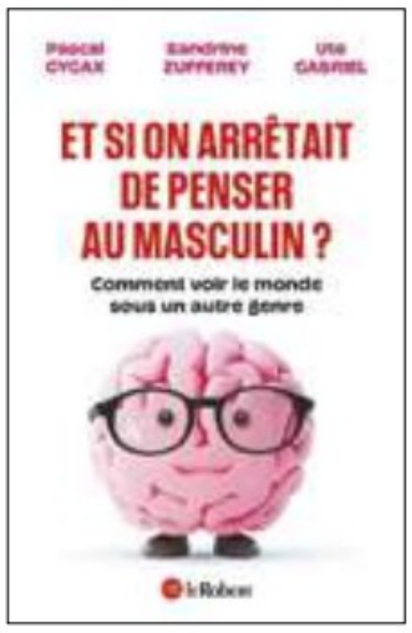


Éditions Sciences Humaines
HORS COLLECTION
978-2-36106-964-3
184 PAGES - 17,00 €
EN LIBRAIRIE
OU EN SCANNANT CE QRCODE

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS

LANGAGE

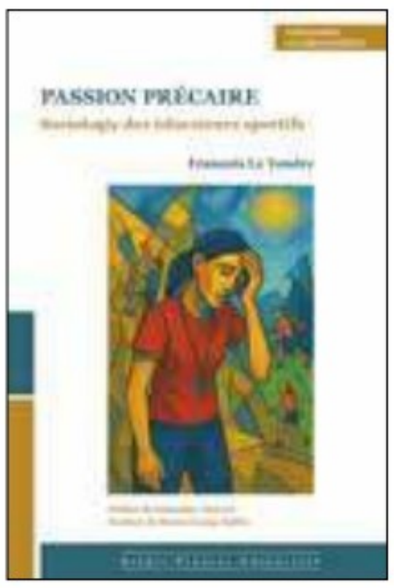
QUELLE LANGUE VOULEZ-VOUS PARLER ?



Et si on arrêtait de penser au masculin ? Comment voir le monde sous un autre genre
Pascal Gygax, Sandrine Zufferey et Ute Gabriel, Le Robert, 2026, 220 p., 14,90 €.

Saviez-vous qu'en français, le masculin ne l'emporte sur le féminin que depuis le 17e siècle ? Que le terme « autrice », qui sonne si contemporain à nos oreilles, figurait dans les premiers dictionnaires de l'Académie française avant d'en être supprimé ? C'est pour rappeler ces faits et remettre la recherche au cœur du débat sur le langage inclusif que le psycholinguiste Pascal Gygax, la linguiste Sandrine Zufferey et la psychologue Ute Gabriel se sont employées à résumer des dizaines d'années d'études sur la question du genre dans la langue française. Il s'avère que notre cerveau peine à assimiler le fait que le groupe nominal « les musiciens », par exemple, peut désigner en fait un groupe mixte. Notre cerveau perçoit le masculin comme le genre par défaut ; les auteur et autrices se penchent ainsi sur les liens entre langage et pensée pour comprendre comment cet androcentrisme de la langue conditionne le regard que nous portons sur le monde.
Une série d'expériences est proposée au lecteur pour qu'il puisse en prendre la mesure dans son quotidien. Par exemple, il est question de dresser deux listes de métiers, l'une genrée uniquement au masculin, l'autre au féminin et au masculin, et de les présenter successivement à quelques personnes en leur demandant leur avis sur le nombre de femmes qui exercent ces métiers. Ute Gabriel, qui a mené ce test avec son équipe, a constaté que les répondants donnaient un pourcentage plus élevé de femmes lorsque la liste était présentée au féminin et au masculin, signe que le genre grammatical influence nos représentations. La démarche des auteur et autrices n'est pas simplement descriptive, mais offre un panorama des moyens de démasculiniser la langue française : l'accord de proximité remplace la règle du masculin qui l'emporte sur le féminin, doublets (comme dans la forme « auteur et autrices »), formes contractées avec point médian… De quoi permettre à chacun et à chacune d'avoir une idée sur l'état de la recherche en la matière, et de considérer la langue qu'il ou elle veut parler et écrire. ● SERVANE DUQUÉNOIS

ÉDUCATION



Dur d'être éducateur sportif

Passion précaire Sociologie des éducateurs sportifs
François Le Yondre, Artois Presse Université, 2026, 268 p., 25 €.

À l'image de Zeus que sa mère suspendit entre ciel, terre et mer afin qu'il ne soit « nulle part » et échappe ainsi à la voracité de son géniteur, les éducateurs sportifs (ES) souffrent trop de dispersion pour pouvoir être capturés par aucune définition, y compris par celles qu'ils voudraient se donner. La comparaison avec le dieu des dieux n'est pas anodine : on demande souvent aux ES, surtout débutants, de cumuler les tâches (donc les compétences) sans regarder leur montre ni le bulletin de paie, le tout en gardant le sourire car après tout, ils vivent de leur passion ! Si seulement. Le travail en profondeur de François Le Yondre, maître de conférences en sociologie à l'université de Rennes, a le mérite d'expliquer et de décrire la condition des ES en démontant le mythe de la vocation qui permettrait de tout leur faire avaler. En d'autres termes, l'auteur étudie le métier d'éducateur sportif en tant que tel dans le but d'expliquer comment les professionnels concernés en sont arrivés à la condition de précarité chronique qui donne son titre à l'ouvrage. Ressortent de l'analyse deux tendances marquantes. D'abord, la constitution a posteriori du métier d'ES en profession est caractérisée par un entrelacs de formations peu lisibles et la quasi-absence d'un sentiment collectif que concrétiserait par exemple un syndicat de branche.
Il en résulte une forme de solitude du professionnel face à ses interlocuteurs, parfois une méconnaissance de ses droits et en tous les cas l'obligation de se débrouiller quasi-seul, donc en situation d'inégalité manifeste vis-à-vis du marché du travail. Deuxième tendance marquante, qui complète la première, la construction de stratégies *ad hoc* de la part des ES afin d'adapter le métier à leurs aspirations plutôt que l'inverse. Ils sont loin de toujours y parvenir et s'en sortent le mieux ceux qui disposaient déjà de ressources variées (économiques, culturelles, éducatives) avant même l'entrée en activité. Le point commun des nombreuses personnes interrogées par l'auteur étant finalement un désir d'autonomie davantage qu'une passion profonde ce qui, au vu des constats posés, n'est guère étonnant. ● FRANÇOIS BOREL



SCIENCES

OSTROGOTHS, WISIGOTHS ET AUTRES CHROMOSOMES



Comment la génétique réécrit l'histoire du Moyen Âge
Patrick J. Geary, CNRS éditions, 2025, 176 p., 23 €.

Voici un livre dense, de lecture difficile mais indispensable, qui remet la génétique au centre du village. « *Les données génétiques ne mentent pas* », mais il faut savoir les interpréter. Au-delà de la période et du sujet traité, l'auteur, en fin pédagogue, nous explique en détail ce qu'est la génétique des populations, ses pièges et ses errements. Nous y croiserons le fantôme de Gustaf Kossinna qui associait peuple et vestiges matériels (*ein Volk, ein Topf*, « un peuple, un pot »), travers dans lequel beaucoup tombent encore, oubliant par exemple que ce sont les Romains qui ont créé les Ostrogoths, Wisigoths et autres Avars, obligeant des « *constellations hétérogènes* » à se constituer en fédérations. Dire qu'un bijou est wisigoth signifie-t-il encore quelque chose ? De même, le « peuple de la céramique cordée » et les Yamnayas sont probablement des chimères : les restes humains analysés ne présentent pas de profil génétique homogène, mais sont le produit de mélanges complexes : « *L'ethnicité est socioculturelle et non génétique.* » De plus, lorsque nous utilisons l'ADN de populations modernes pour analyser les mouvements de populations du passé, nous ne retrouvons que les « *gagnants* ». Or, « *des individus et des groupes peuvent avoir eu un impact politique, culturel ou économique important, même s'ils n'ont pas perpétué leurs gènes dans le présent* ».

De même, retrouver tel haplogroupe (mêmes séries de mutation) dans deux zones géographiques ne signifie pas forcément qu'il y a eu migration dans un sens ou dans l'autre, mais qu'il existe une différenciation géographique que plusieurs hypothèses peuvent expliquer. Après ce jeu de massacre, le lecteur est un peu affolé : qui croire, que croire ? L'auteur nous rassure, citant le statisticien George Box : « *Tous les modèles sont faux, mais certains sont utiles.* » La génétique des populations est une science compliquée que les archéologues ne doivent pas prendre à la légère ; ils doivent accepter certaines approximations et se garder d'en tirer des conclusions hâtives. Une révolution dans les mentalités… ● ROMAIN PIGEAUD

© Yuichiro Chino/Getty Images

Un classique des sciences humaines

POSTCOLONIALISME

L'orientalisme. L'Orient créé par l'Occident
Edward Saïd, Seuil, 1980.

Déconstruire les savoirs coloniaux



Publié en anglais en 1978 et traduit dès 1980 aux éditions du Seuil, *L'orientalisme* est l'œuvre maîtresse d'Edward Saïd (1935-2003), enseignant palestino-américain de littérature anglaise et de littérature comparée à l'université Columbia à New York. L'orientalisme est, selon Saïd, la vision de l'Orient que l'Occident a construite. Cette construction, il en dégage les différentes couches à partir d'un abondant corpus de textes, essentiellement français, anglais et états-uniens. Les premiers sont ceux de l'expédition d'Égypte de Bonaparte (1799-1801), suivis par des récits de pèlerins, de voyageurs, d'écrivains, et ce, jusqu'aux interventions armées du 21e siècle en Afghanistan et en Irak, que Saïd mentionnera dans une nouvelle introduction en 2003.

L'orientalisme est un discours sur le Moyen-Orient, qu'il analyse selon la méthode archéologique de Michel Foucault, c'est-à-dire en exhumant ce qui est dit ou tu dans une culture, ce qui rend possibles des énoncés de connaissance et selon quelles modalités. Ce faisant, le discours orientaliste en révèle davantage sur l'Occident que sur un Orient imaginaire présenté comme ontologiquement différent. Cet autre, c'est l'Oriental, autrement dit l'homme du Moyen-Orient, arabe et musulman. Ce discours alimente les politiques coloniales et dominatrices qui lui correspondent.

L'orientalisme a connu un grand succès dès sa parution. Il est considéré comme le texte fondateur des études postcoloniales, en compagnie d'autres auteurs comme Frantz Fanon. Tout l'intérêt de la démarche initiée par Edward Saïd est en effet de montrer la formation du discours sur la différence, différence qui devient une infériorité sur laquelle se forme un discours épistémologique. La science des orientalistes devient alors une justification de l'exploitation. Elle perd de ce fait non seulement son caractère d'objectivité, mais encore sa prétention à l'universalité. Pour Saïd, la colonisation n'est pas juste politique et économique, elle est également un produit théorique qu'il faut mettre en évidence. Les études postcoloniales feront aussi leur miel de la critique postmoderne et de la déconstruction selon Jacques Derrida (1930-2004).

Les thèmes de l'identité, de l'hybridité, du métissage, de la race ou de l'exil sont, entre autres, fréquemment présents, puis le féminisme postcolonial soulèvera la question du genre. La déconstruction du discours occidental ethnocentré démonte les dispositifs de légitimation permanente de la domination mise en place. Devenues un courant majeur, surtout outre-Atlantique, les études postcoloniales se déploient aussi bien en sociologie (Stuart Hall) qu'en philosophie (Achille Mbembé) et en histoire (Dipesh Chakrabarty).

La réception de *L'orientalisme* n'a pas été de tout repos. On a pu ainsi reprocher à Edward Saïd de piocher dans les textes et d'en extraire les passages à sa convenance ou bien de reprendre des inexactitudes historiques, critiques auxquelles il répondra dans *Culture et impérialisme* (2000). Il n'en demeure pas moins qu'il a initié un courant étonnamment actif, qui a permis de mieux mesurer l'impact des colonisations, d'établir des comparaisons entre elles, d'appréhender les tactiques de résistance des dominés. Enfin, bien des pans de l'histoire occidentale, qui s'est longtemps arrangée avec les aspects les moins glorieux de son passé, lui sont désormais renvoyés en miroir et suscitent de nouvelles recherches. Une sorte d'hygiène intellectuelle à l'heure où un récit national étriqué tend à vouloir s'imposer de nouveau. ● T.J.

© Coll. personnelle

PSYCHOLOGIE

Leur morale et la nôtre

Que ce soit dans le domaine politique, religieux ou moral, le constat reste identique : nous peinons à nous mettre d'accord. Il est tentant d'imputer cette impasse à l'entêtement stupide de ceux qui ne partagent pas nos convictions, de les taxer d'irrationalité et même de les accuser d'être de mauvaises personnes. Jonathan Haidt, cependant, nous invite à dépasser ces jugements hâtifs en explorant les mécanismes de la psychologie morale (« *social psychology* » en anglais), discipline qu'il enseigne à New York et qui étudie la manière dont se forment nos jugements éthiques. Or que nous apprend-elle ? D'abord, que nos jugements moraux sont avant tout fondés sur des intuitions aussi puissantes que spontanées, et que tous les raisonnements que nous pouvons élaborer après coup ne servent au mieux qu'à trouver des preuves pour soutenir la position que nous défendions déjà. Ensuite, que ces intuitions n'ont rien d'universel, et qu'elles sont profondément ancrées dans des contextes culturels variés et des traditions parfois divergentes. Enfin, que notre fonctionnement psychique suit une logique foncièrement grégaire, héritée de l'évolution, qui privilégie d'instinct la cohésion du groupe (ethnique, politique ou religieux) auquel nous appartenons, transformant souvent la morale en un outil de ralliement plutôt qu'en une quête individuelle de vérité. Dans ces conditions, faut-il désespérer du débat moral ? Si l'objectif est de faire changer d'avis les différents participants au moyen de la pure logique argumentative, la réponse est sans doute oui. En revanche, prendre conscience de la pluralité des points de vue aide à passer de l'indignation à une forme d'empathie. En prenant conscience de la pluralité des matrices morales, nous ne parviendrons peut-être pas à un accord total, mais nous pourrons enfin substituer le dialogue au mépris. Faute de parvenir à nous mettre d'accord sur les mêmes convictions, nous apprendrons au moins à mieux nous entendre. ● **FRÉDÉRIC MANZINI**

La supériorité morale. Pourquoi la politique et la religion nous divisent
Jonathan Haidt, Arpa, 2026, 450 p., 24,90 €.





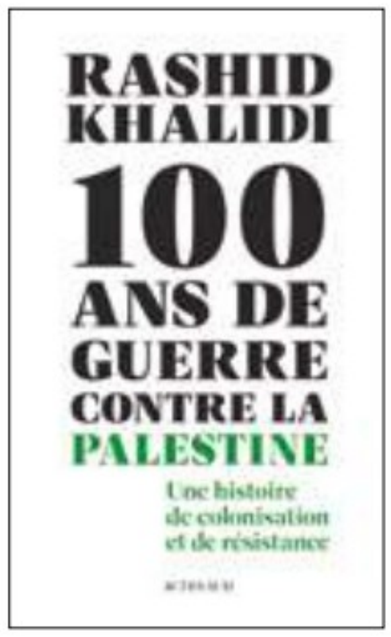
Lauréat du Prix Nos Humanités 2026
décerné par les libraires et les bibliothécaires

EN LIBRAIRIE

PHILOSOPHIE MAGAZINE ÉDITEUR

GÉOPOLITIQUE

Histoire d'une guerre asymétrique



100 ans de guerre contre la Palestine. Une histoire de colonisation et de résistance
Rashid Khalidi, Actes Sud, 2026, 432 p., 24,80 €.

Dans cet essai magistral, Rashid Khalidi propose une relecture du conflit israélo-palestinien, qu'il inscrit dans la longue durée d'une guerre coloniale asymétrique opposant, depuis le début du 20e siècle, un peuple privé de souveraineté à une entreprise de colonisation de peuplement soutenue par des puissances extérieures. Refusant le cadre réducteur d'un simple affrontement entre deux nationalismes rivaux, l'historien replace la question palestinienne au croisement de l'histoire impériale britannique, de la guerre froide, puis de l'hégémonie américaine. L'ouvrage est structuré autour de six « déclarations de guerre », de la déclaration Balfour (1917) aux guerres de Gaza du début du 21e siècle. Ce découpage, à la fois pédagogique et politique, permet de mettre en évidence une continuité fondamentale : la permanence d'un rapport de force profondément inégal, sans cesse reconfiguré, mais jamais inversé. Rashid Khalidi montre avec précision comment le droit international, la diplomatie, la supériorité militaire et les dispositifs de gouvernance ont servi à stabiliser cette asymétrie, souvent au détriment des aspirations nationales palestiniennes. Un des grands mérites du livre réside dans l'articulation réussie entre analyse structurelle et récit incarné. En mobilisant archives, correspondances diplomatiques et éléments autobiographiques, l'auteur inscrit l'histoire de la Palestine dans une expérience vécue, sans jamais sacrifier la rigueur analytique. Sa lecture critique des accords d'Oslo (1993) est particulièrement convaincante : loin d'y voir une paix manquée, il les analyse comme un processus qui a institutionnalisé l'occupation plutôt que de la résoudre. On pourra certes discuter les limites du cadrage adopté par Rashid Khalidi. En privilégiant une lecture essentiellement coloniale du conflit, l'ouvrage tend parfois à minorer l'analyse des dynamiques politiques internes, tant palestiniennes qu'israéliennes, ainsi que certaines ruptures régionales ou conjoncturelles. Pour autant, ces réserves découlent davantage du choix assumé par l'analyse que d'un manque de méthode. ● TIGRANE YÉGAVIAN



Dieu est avec nous ! Le 7 octobre et ses conséquences. Comment les religions islamique et juive justifient la violence
Haoues Seniguer, Le Bord de l'eau, 2025, 280 p., 20 €.

RELIGION

Quand les dieux ont soif

Analyser le poids des discours religieux qui sacralisent la violence tant du côté israélien que palestinien, c'est la tâche périlleuse à laquelle s'attelle le politologue Haoues Seniguer. Il écarte d'emblée les deux écueils qu'il identifie : d'une part, réduire le conflit à une guerre de religions, comme le font des lectures culturalistes, voire racistes ; de l'autre, oblitérer totalement les discours religieux, comme s'ils n'étaient que le masque d'enjeux plus matériels. Haoues Seniguer veut montrer que les discours religieux légitimant la violence agissent comme des catalyseurs, autorisant la déshumanisation de l'adversaire et l'abandon de principes éthiques comme la distinction entre combattants et civils. La religion n'est pas un simple registre de justification, mais un « *levier qui amplifie les tensions, alimente les antagonismes et intensifie la violence* ». L'auteur tire ces conclusions de l'étude des textes et prises de paroles des dirigeants du Hamas et de la coalition Netanyahou, avant et depuis le 7 octobre, ainsi que de ceux de responsables religieux juifs et musulmans en France et ailleurs. En Israël, le sionisme messianique a pris de l'ampleur depuis les années 1970, justifiant la colonisation et l'apartheid comme des devoirs sacrés. Ces discours ont été renforcés par l'arrivée au pouvoir d'une coalition de nationalistes laïcs et religieux en 2022. Depuis le 7 octobre 2023, Benyamin Netanyahou a utilisé plusieurs métaphores bibliques, dont l'identification du Hamas à Amalek, du nom d'un peuple ennemi jadis exterminé par les Hébreux. Côté Hamas, la libération de la Palestine et la sauvegarde de la mosquée Al-Aqsa sont présentées comme des devoirs religieux pour tout musulman, justifiant l'usage de moyens violents contre les civils israéliens. Ce bilan équilibré n'occulte pas l'asymétrie des positions ni la différence de réception de ces discours, notamment en France, où, selon l'auteur, les violences ne sont pas jugées avec la même sévérité selon les victimes qu'elles atteignent et les causes sacrées qu'elles prétendent défendre. ● ANNE WAELES

Littérature

AUTOBIOGRAPHIE

LA MÈRE, LA FILLE ET LE PAYS-CONTINENT

Une mere implacable et vénérée, l'Inde postcoloniale, l'émancipation, l'engagement féministe et écologique : Arundhati Roy tisse ces fils pour délivrer un autoportrait intime et politique.



Mon refuge et mon orage
Arundhati Roy, traduit de l'anglais par Irène Margit, Gallimard, 400 p., 24 €.



© Terry Fincher/Daily Herald/Mirrorpix via Getty Images

À la fin des années 1990, le premier roman d'Arundhati Roy, *Le Dieu des petits riens* (Gallimard, 1998), a remporté le prestigieux Booker Prize et, d'un coup, conquis la planète avec des traductions dans plus de quarante langues. Près de trois décennies plus tard, l'écrivaine revient sur son parcours qui s'est construit, dit-elle, autour d'une figure tutélaire, ambivalente, « *dangereuse* » et « *adorée* » : celle de sa mère. Récit autobiographique, *Mon refuge et mon orage* peut se lire comme un formidable hommage à l'implacable « Mrs Roy » (1933-2022). Dans la campagne conservatrice du sud de l'Inde, Mary Roy a divorcé d'un mari alcoolique et coureur, audace inimaginable au début des années 1960 dans la petite communauté chrétienne syriaque du Kerala. Partie sans le sou avec ses bambins – la future romancière et son frère aîné –, elle fonde dans les environs de Kottayam, petite ville de cet État du sud, une petite école dont elle fait au fil des ans un établissement d'excellence. « *Ange aux ailes de fer* », la mère se montre coléreuse et toxique envers ses rejetons (« *sors de ma vie* », leur lâche-t-elle), mais l'enseignante et femme d'affaires se bat bec et ongles pour son école, qu'elle fait grandir avec amour.

Pendant ce temps, le pays change. C'est tout le talent de l'écrivaine que d'avoir tissé ensemble la trajectoire de cette mère hors du commun et la sienne, tendue vers l'émancipation et l'écriture, avec celle d'une Inde délivrée du joug colonial. Comme trois fils indémêlables. Si l'impérieuse matrone, pédagogue novatrice et farouche promotrice de l'indépendance féminine, n'avait pas confié un jour à sa fille que « *ce qu'il faudrait dans ce pays, c'est une révolution* », on la comparerait volontiers à l'ancienne Première ministre Indira Gandhi – cette « dame de fer » du sous-continent, instigatrice de l'état d'urgence qui, pendant près de deux ans (1975-1977), a supprimé les libertés démocratiques au profit de la loi martiale. Grandie dans la crainte et la vénération de sa mère, la jeune Arundhati fuit l'école-domicile à 16 ans pour suivre des études d'architecture à Delhi, dans l'effervescence de cette fin des années 1970. « *J'ai abandonné mon premier prénom, Susanna. De ce jour, je me suis progressivement, délibérément transformée en quelqu'un d'autre* », raconte-t-elle. Elle découvre la pelouse poussiéreuse du campus, les cigarettes (*bidi*), l'herbe, l'argot hindi, les pattes d'éph, les hommes et la politique. La jeune femme se tourne vers l'écriture de scénarios, d'abord pour la mythique chaîne de télévision publique Doordarshan. Comme les héros de Salman Rushdie dans *Les Enfants de minuit* (1981) et *Le Dernier Soupir du Maure* (1995), sa vie s'entremêle peu à peu avec celle du pays. À l'intersection de l'intime et du politique, *Mon refuge et mon orage* déploie une histoire critique de l'Inde contemporaine qu'on retrouve, dans un tout autre registre, sous la plume du politologue Christophe Jaffrelot, auteur notamment de *Inde, l'envers de la puissance. Inégalités et révoltes* (CNRS, 2012) puis de *L'Inde de Modi. National-populisme et démocratie ethnique* (Fayard, 2019). À mesure que le sous-continent s'ouvre au capitalisme mondialisé et que prospère le nationalisme hindou porté par le BJP de Narendra Modi, au pouvoir depuis 2014, l'écrivaine entre en résistance. Elle a de qui tenir : Mrs Roy mère a gagné son combat devant la Cour suprême indienne contre une loi ancienne qui, au Kerala, spoliait les femmes de leur part d'héritage. Condamnée pour « sédition », la fille, elle, lutte contre les grands barrages, marche auprès des rebelles naxalites dans les forêts menacées de destruction par l'industrie minière, et le raconte avec un dosage unique de pugnacité et de poésie. ● ÈVE CHARRIN

Culture

NOTRE SÉLECTION mensuelle d'œuvres **culturelles et documentaires**

EXPOSITION

La licorne, une histoire sans fin

Du bestiaire médiéval à la culture pop, l'exposition du musée de Cluny retrace la longue carrière d'un animal légendaire qui révèle les imaginaires des sociétés qui l'ont façonnée.

Elle n'existe pas et pourtant, elle hante les siècles de sa présence fascinante et énigmatique. La licorne a une longue histoire qui ne se réduit pas au gracieux animal du bestiaire médiéval occidental. C'est ce que montre l'exposition du musée de Cluny qui lui est consacrée à travers un ensemble foisonnant de tapisseries, toiles, gravures, parchemins, ivoires, bijoux, etc.

On trouve trace des licornes dès l'Antiquité, de la vallée de l'Indus à la Chine ancienne. Elle prend des formes changeantes : quadrupède composite, parfois proche du dragon ou du bovidé, elle est toujours signalée par son unique corne frontale. Elle n'est pas toujours l'animal doux et pacifique que nous imaginons puisque les auteurs antiques lui attribuent parfois des traits sauvages et belliqueux. C'est à la fin du Moyen Âge que s'impose l'image connue de tous d'un corps chevalin blanc, souvent pourvu d'une barbichette de chèvre, et bien sûr doté d'une longue corne pointue spiralée. C'est elle que donne à voir un des joyaux du musée de Cluny, la tapisserie de *La Dame à la Licorne.*

Cet animal merveilleux a su incarner bien des symboles et des croyances. Tout au long du Moyen Âge, elle figure le Christ, notamment dans les représentations de la chasse mystique. Selon des croyances antiques tenaces, sa corne aurait des vertus guérisseuses. En témoigne le « Danny Jewel » conservé au Victoria and Albert Museum, un pendentif anglais du 16e siècle, amulette de protection contre les poisons. C'est seulement au 17e siècle que la plupart des savants reconnaissent qu'il n'existe pas de licorne terrestre et que les cornes qu'on lui attribue sont en fait des dents de narval.

À la Renaissance, la licorne est emblème de pureté. Attirée par les jeunes filles vierges, elle symbolise la chasteté autant que l'amant docile de la littérature courtoise. Au 19e siècle, la licorne continue d'inspirer, par exemple le peintre symboliste Gustave Moreau. Plus tard, Niki de Saint Phalle la projette dans une composition colorée et libératrice. Aujourd'hui, saturée d'images pop et de déclinaisons arc-en-ciel, la licorne semble avoir perdu son mystère. Elle reste pourtant un étendard contemporain en devenant notamment un emblème de la communauté LGBTQ+. La licorne a bien des visages car elle est un miroir tendu aux sociétés qui la rêvent. C'est sans doute pour cela que nous la voyons toujours.

● CATHERINE HALPERN

Exposition « Licornes ! »,
musée de Cluny, Paris, jusqu'au 12 juillet 2026.







Haut gauche © 2026 Niki Charitable Art Foundation/Adagp, Paris 2026 - Haut droite © GrandPalaisRmn (musée de Cluny - musée national du Moyen Âge)/Gérard Blot/Presse - Bas © Adagp, Paris, 2026 - Marie-Cécile Thijs

PODCAST

FREDERICK WISEMAN : LEÇON DE CINÉMA



En hommage au documentariste mort le 16 février 2026, France Culture rediffuse une série de quatre entretiens avec Frederick Wiseman. L'occasion de revenir sur une œuvre clé pour le cinéma documentaire. Depuis plus d'un demi-siècle, ses films constituent un portrait critique de l'Amérique et de ses institutions, qu'il s'agisse des hôpitaux (*Hospital,* 1970), des tribunaux (*Juvenile Court*, 1973), du lycée (*High School*, 1968), ou des services sociaux (*Welfare*, 1975). Son premier documentaire, *Titicut Follies*, qui porte sur une unité carcérale psychiatrique, fait scandale et est censuré à sa sortie en 1967. Beaucoup de films dérangent une Amérique mise face à ses réalités sociales et raciales. Dans un français parfait, Frederick Wiseman explique sa méthode : pas de voix *off*, pas de musique, pas d'entretiens face caméra. Le sens naît du montage et du temps accordé. Frederick Wiseman n'entend pas être didactique ou imposer une idéologie mais montrer le réel dans sa complexité. Il n'a pas seulement donné à voir l'Amérique des sans-voix et des pauvres, mais s'est aussi aventuré dans d'autres classes sociales en tournant par exemple dans une agence de mannequins (*Model*, 1980) ou dans un grand magasin (*The Store*, 1983). C'est toute l'Amérique qu'il a cherché à donner à voir. Et quelquefois la France aussi qu'il affectionnait avec par exemple *La Comédie-Française ou L'Amour joué* (1996), *La Danse, le ballet de l'Opéra de Paris* (2009) ou plus récemment *Menus-Plaisirs. Les Troisgros* (2023). ● C.H.

« Frederick Wiseman, dramaturge du réel »,
À voix nue, France Culture, 4 épisodes.

MOOC

EN AVANT LA MUSIQUE !

Proposé par l'université Clermont-Auvergne, un cours en ligne gratuit et accessible aux néophytes offre de mieux appréhender l'histoire de la musique dite classique ou savante pour environ 15 h d'effort. Très pédagogique, il permet non seulement de mieux comprendre ce qu'on sait de la musique à la préhistoire et dans l'Antiquité, mais aussi de découvrir ce qu'est le chant grégorien, la polyphonie, la musique baroque, le mouvement romantique ou le dodécaphonisme. Pour cela, l'internaute se voit proposer des vidéos de cours, mais aussi des écoutes et analyses d'œuvres, des repères chronologiques, des exercices et des jeux, et même un forum… Passionné et passionnant ! ● C.H.

« La Musique, quelle histoire ! »,
disponible sur la plateforme funmooc.fr jusqu'au 1er novembre 2026.



Haut © Julien Lienard/Getty Images - Bas © The Met/New York


© Samuel Berthet

LA QUESTION QUI FÂCHE

LA CHRONIQUE

de **Nicolas Journet**

Fallait-il abolir le devoir conjugal ?

Ce 29 janvier dernier, des élus de tous bords réunis au palais Bourbon ont procédé à l'enterrement d'un devoir qu'on croyait défunt depuis bien longtemps : le devoir conjugal.

Quoi, il bougeait encore ? Plus de trente ans après la reconnaissance formelle du viol entre époux puni de vingt ans de prison, et alors même que le terme ne figurait pas dans le Code civil, certains jugements de divorce pouvaient prendre en compte le refus de rapports sexuels. Ainsi, monsieur J.C., 66 ans, divorçant de madame H.W., avait-il réussi à faire annuler en 2020 les prétentions de son ex-épouse en plaidant l'abstinence qu'elle lui avait infligée pendant les huit dernières années de leur vie commune.

Peu après, une députée de l'Essonne avait interpellé le garde des Sceaux afin qu'il éclaire la position du ministère sur le consentement sexuel dans le couple marié. Ce à quoi il fut répondu que nonobstant l'absence dudit devoir dans les textes, « *le mariage ne se limitait pas à la cohabitation, mais impliquait sa consommation* ». Ce qui n'était pas faux, puisqu'un « mariage blanc » peut être annulé, et en cas de mensonge (mariage « gris »), valoir cinq ans de prison et 15 000 euros d'amende au conjoint trompeur. Plus couramment, là où le partenaire obstinément chaste pouvait être légitimement menacé de divorce pour faute. Bien sûr, la jurisprudence prévoyait des excuses censées enlever au refus son caractère blessant : l'âge, la santé, l'adultère, la violence et l'excessive demande. Cela voulait dire d'abord que madame ou monsieur pouvait être dispensé en raison de la défaillance de ses organes ou autre motif médical. Ensuite, que l'infidélité du conjoint, sa violence ou encore son appétit sexuel excessif ou contre nature (sic) pouvaient légitimer le refus de partager son lit. On le voit, la justice sait être bonne fille. Mais elle campait sur des positions inconfortables en maintenant à bout de bras le devoir conjugal sans en exiger l'accomplissement.

L'adoption d'un paragraphe l'abolissant, en ce mois de janvier 2026, est donc une clarification, et surtout met le droit français en accord avec la Convention européenne des droits de l'homme. En effet, l'issue du divorce de madame H.W., avait été, entretemps, portée devant la Cour européenne des droits de l'homme, laquelle – après mûre réflexion – condamna l'État français en janvier 2025. Elle le fit au nom de l'article 8 de la Convention, qui protège le droit des personnes à disposer de leur corps contre les ingérences des pouvoirs publics. Politiquement correct, le projet de loi 2175 précisant que « *vie commune* » ne signifie pas « *lit commun* » est donc passé comme une lettre à la poste.

Mais un amendement déposé au cours des débats par la députée LFI Nadège Abomangoli n'a pas fini de faire parler de lui : il consistait à rayer le devoir de fidélité figurant à l'article 212 du Code civil, considéré par l'élue comme instaurant « *un droit de contrôle sur le corps de l'autre* » et de ce fait source de violences au sein du couple. Les élus socialistes approuvèrent au nom du fait que la fidélité appartenant de nos jours à chacun « *ne peut être une obligation légale imposée à tous* ». Voilà qui était plus ébouriffant : un mariage sans au moins une intention de fidélité est-il encore un mariage ? Et puis, sans fidélité présumée, peut-on encore affirmer dur comme fer que « *le père est l'époux de la mère* » ? L'adultère n'est plus un délit depuis 2018 ni même une raison suffisante pour obtenir une séparation, mais il reste un tort qui peut coûter cher en cas de divorce. Décriée par les élus de droite, l'initiative a été rejetée.

Curieusement, les abolitionnistes n'ont pas exploité pleinement le rapport existant entre l'effacement du devoir conjugal et l'adultère. Exemple : lorsque, après huit ans de mariage, en 1830, Adèle Hugo eut gratifié son époux de cinq grossesses et de quatre enfants, elle décida que la coupe était pleine et lui ferma la porte de sa chambre. Ce que le poète ne contesta pas. Mais, quelque temps après, Victor installa dans une garçonnière l'actrice Juliette Drouet, sa maîtresse en titre pour les cinquante années suivantes. On se doute qu'à l'époque, la réciproque n'eût pas été acceptable, ce qui n'était vraiment pas juste. Mais aujourd'hui, c'est possible, et on reparlera sûrement d'en finir avec la fidélité conjugale. ●

Éditions Sciences Humaines

COMMENT SAIT-ON ?

POUR LES ENFANTS À PARTIR DE 8 ANS

Le monde expliqué aux enfants





COLLECTION **COMMENT SAIT-ON ?**
ISBN : 978-2-36106-968-1
56 PAGES - 14 €
PARUTION LE 26 MARS

COLLECTION **COMMENT SAIT-ON ?**
ISBN : 978-2-36106-969-8
56 PAGES - 14 €
PARUTION LE 2 AVRIL

Sciences Humaines
Jeunesse

RETROUVEZ TOUTE LA COLLECTION SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM/EDITIONS
PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00

MUSÉE DU QUAI BRANLY
JACQUES CHIRAC

L'anthropologie va vous surprendre !

4 et 5 avril 2026

Week-end gratuit

Temps et rythmes

Spectacle « Le lièvre blanc d'Inaba et des Navajos », juin 2019 © SPAC-Shizuoka Performing Arts Center © photo : musée du quai Branly - Jacques Chirac Fabrice Gaboriau © Graphisme : H5

Mécène d'honneur

Marc Ladreit de Lacharrière Fondation

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
Liberté
Égalité
Fraternité

Avec le soutien de

L'ORÉAL · ærige avocats · Fonds pour le Progrès humain · CRÉDIT AGRICOLE CORPORATE & INVESTMENT BANK · archetype group · ANILITIS · SUBARU · fondation handicap malakoff humanis

Télérama · Libération · radio nova · Les Inrockuptibles

20